
3 1761 07838150 6



LE COIN DU FEU

D'UN HOLLANDAIS.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

LE COIN DU FEU

D'UN HOLLANDAIS,

OU

LES COLONS DE NEW-YORK

AVANT L'INDÉPENDANCE.

ROMAN AMÉRICAIN

James Kirke

TRADUIT DE PAULDING,

PAR LE TRADUCTEUR DE LA FRANCE ET L'ITALIE,
DE LADY MORGAN.

PARIS,
H. FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N° 29.

1832.


LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

LE COIN DU FEU

D'UN HOLLANDAIS,

OU

LES COLONS DE NEW-YORK

AVANT L'INDÉPENDANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Scènes et Mœurs rurales.

Vers le temps de la guerre du Canada, une famille d'une certaine distinction vivait sur les rives fertiles de l'Hudson, à cent milles environ de la bonne ville d'Albany. Cette famille, à laquelle nous donnerons le nom de Vancour, se composait de trois frères, Egbert, Denis et Ariel. Leur

père avait été l'un des premiers et des plus considérables des émigrés hollandais par lesquels cette province fut peuplée, et tous trois faisaient honneur à leurs respectables ancêtres par une sévère intégrité, une hospitalité libérale, un généreux dévouement au bien public.

A la mort du vieux patriarche qui prolongea sa vie utile et laborieuse jusqu'à près de cent ans, ses propriétés, suivant l'usage de ces temps de simplicité primitive, furent partagées à l'amiable entre ses enfans. La part de l'aîné ne se distinguait de celle des autres que par l'ancienne maison d'habitation qu'elle renfermait. Ce fut là le seul hommage rendu à ce droit d'aînesse, qui engloutit chez la plupart des nations chrétiennes l'héritage des cadets, et les condamne à une existence peu conforme à leurs premières habitudes pour donner à un héritier unique le moyen de vivre dans une opulence superflue. L'aîné des Vancour n'aurait pas même réclamé cet avantage si ses frères ne le lui eussent pas volontairement accordé.

A cette époque les chefs de famille ne croyaient pas nécessaire de faire un testament, et l'on voyait beaucoup moins de procès à propos des partages qu'il ne s'en élève aujourd'hui que chaque divi-

sion d'un héritage est décrite si minutieusement dans un acte fait sous les yeux d'un légiste, qu'il ne faut pas moins de trois ou quatre cours de justice, autant d'années et le double d'hommes de loi pour expliquer l'oracle. On conçoit que cette dernière méthode doit être la source de mille contestations, s'il est vrai, comme je l'ai entendu dire à un grand plaideur, que l'assemblage de trois mots d'une langue quelconque peut toujours donner lieu à trois différentes interprétations. Quoi qu'il en soit, au temps dont il s'agit, aucun étranger n'était appelé pour régler une succession; les fils connaissaient les volontés de leurs parens, et s'y conformaient religieusement.

Une autre bonne coutume de ce temps, était celle de payer ses dettes avant de mourir, au lieu de laisser à ses héritiers la charge des folles dépenses que l'on aurait faites pendant sa vie. Quand le chef de la famille Vancour cessa de vivre, il paya la seule dette qu'il eût au monde, celle de la nature.

A l'époque où commence cette histoire, le bon Hollandais était mort depuis plusieurs années, et le dernier de ses fils, Ariel, courait le risque d'être bientôt compté parmi les vieux gar-

çons ; Denis, le second frère, était veuf sans enfans ; Egbert avait le bonheur de posséder une femme de mérite et une fille charmante qui venait d'achever son éducation dans une pension à New-York.

Dans la division des terres, la part d'Egbert, où se trouvait la maison patrimoniale, était au centre ; celle de Denis à droite, et celle d'Ariel à gauche : toutes ensemble occupaient un espace d'environ deux milles entre l'Hudson et une rangée de collines. M. Vancour le père, en vue de cet arrangement entre ses héritiers, avait fait construire en différens temps deux maisons d'habitation aux deux extrémités de ses propriétés, afin d'épargner à ses fils cadets le soin et les frais de leur exécution.

Le manoir de famille, occupé par Egbert Vancour, était, comme la plupart des maisons de ce temps, construit de manière à servir pendant plusieurs générations : c'était un grand bâtiment carré en petites briques jaunes, que le père Vancour avait fait apporter de Hollande, autant par respect pour la mère patrie que par un certain attachement aux anciennes habitudes, qui dominait alors, et n'a pas tout-à-fait cessé de dominer dans l'esprit des habitans de notre hémisphère.

Au centre de la maison était une vaste salle à boiseries de chêne, au fond de laquelle se voyait un large escalier d'une pente extrêmement douce, et dont la rampe se composait de lourds pilliers d'acajou qui se touchaient presque, et semblait avoir servi de modèle aux jambes des bons bourgeois de la contrée. Il est en effet très remarquable que, soit par l'absence de ces modèles classiques, soit par quelque autre cause, on ne voit plus parmi nous de ces mollets rebondis sur lesquels se reposaient la massive corpulence de nos grand-pères.

L'ameublement de la maison répondait à sa noble simplicité dorique. Il ne s'y trouvait rien de trop beau pour l'usage, rien qui n'eût un emploi utile, excepté certaine pièce d'apparat, où l'on n'entrait que dans de grandes occasions, et qui renfermait les anciens meubles de famille. Là se voyaient des chaises rembourrées à dos élevés, couvertes en satin broché, fabriqué dans le pays des ancêtres; deux énormes vases de porcelaine du Japon, ornant les deux côtés d'une cheminée haute de près de cinq pieds; et le trésor des trésors, une armoire plaquée en cuivre, semblable au cabinet de Hollande que Guillaume III importa de ce pays en Angleterre, et que l'on con-

serve à Hamptoncourt. Mais les objets les plus précieux de cette collection étaient plusieurs bons tableaux des écoles flamande et hollandaise, que M. Vancour le père avait apportés de son pays, et qui furent détruits dans la suite par un incendie.

L'Hudson coulait à un quart de mille de cette habitation, devant laquelle s'étendait une belle prairie ornée çà et là par des ormes superbes, déployant un immense parasol sous lequel les troupeaux venaient ruminer pendant la chaleur du jour. Quatre de ces beaux arbres entouraient et cachaient presque entièrement la maison, et servaient de retraite à des milliers d'oiseaux. Un ruisseau, descendu des montagnes voisines, coulait d'un côté à une centaine de toises de la maison; et du côté opposé, un bocage offrait à la vue la plus riche variété de fleurs et de feuillages, à l'oreille un agréable concert qui ne lassait jamais ni les auditeurs ni les chanteurs. A travers ce bosquet on avait pratiqué un chemin invisible, seul passage pour arriver au manoir; en sorte qu'on ne voyait tout autour qu'un magnifique tapis vert, dont aucun sentier ne rompait la douce monotonie.

Le fleuve, qui semblait dormir au milieu de

ses rivages verdoyans, était en harmonie avec le repos du paysage; son cours se distinguait à peine, et des saules au feuillage argenté, et d'autres arbres peu élevés qui se nourrissaient de ses eaux limpides, enrichissaient ses bords, vers lesquels s'inclinait doucement la prairie. Des lianes, des vignes, s'élançaient d'un arbrisseau à l'autre, et formaient un berceau impénétrable à la pluie. L'Hudson n'ayant qu'un quart de mille de large en cet endroit, l'on pouvait distinguer tous les objets de la rive opposée, entendre tous ses bruits champêtres. De ce côté la plaine se terminait par des rochers taillés à pic, dont les flancs grisâtres étaient émaillés de mousses, et les sommets couronnés de pins majestueux.

Il existe dans les aspects imposans de la nature, les précipices, les montagnes élevées, les vastes forêts, quelque chose qui réveille de grandes pensées, des sentimens énergiques. Mais ses beautés plus douces, les prés enrichis de fleurs, les bosquets retentissans du chant joyeux des oiseaux, les champs de blé ondoyans, les ruisseaux paisibles, ont un charme non moins puissant sur l'imagination; et ces divers spectacles ont très-certainement une influence marquée sur le caractère humain. L'habitant d'une région agreste

et montagneuse préfère les entreprises fatigantes et périlleuses aux tranquilles et faciles travaux de de la culture. Il aime mieux risquer sa vie pour se procurer par la chasse un abondant repas, et se priver en d'autres momens, que de gagner sa nourriture journalière à la sueur de son front. Mais l'habitant d'une plaine fertile qui recueille de son sein généreux une ample récompense pour chaque heure de travail qu'il lui consacre, aime le repos, la sûreté; tout changement lui déplaît, excepté celui des saisons; il est rarement agité de passions violentes, et sa vie, si rien n'interrompt son cours naturel, coulera probablement aussi paisible, sinon aussi pure que le ruisseau tranquille qui baigne ses champs.

On a dit mille fois que les habitans des montagnes étaient plus attachés à leur pays que ceux des plaines; mais je doute de la vérité de cette assertion. Éloignez un homme quelconque de ses premières habitudes de vie, il les regrettera toujours amèrement : le naturel des basses terres se trouvera aussi malheureux au milieu des torrens et des précipices d'une région montagneuse, que le montagnard le sera dans la tranquillité laborieuse d'une féconde vallée.

Quoi qu'il en soit, les frères que nous venons

de faire connaître au lecteur, participaient à un très-haut degré du caractère du lieu de leur naissance et de leur résidence ; mais ce caractère était modifié par certaines particularités de leur position. Leur séjour, tout paisible qu'il était en général, était loin d'être exempt d'alarmes. A trente ou quarante milles à la ronde, erraient des tribus sauvages, dont le naturel farouche, inconstant, vindicatif, rendait l'amitié précaire et la haine terrible. Il est vrai que les colons étaient alors en paix avec leurs dangereux voisins, ou plutôt ces derniers commençaient à se soumettre à leur inévitable destinée; toutefois on ne pouvait se fier à ce calme apparent ; et souvent dans le silence de la nuit, ils approchaient des établissemens les plus avancés, où ils commettaient d'horribles atrocités. Cet état de choses entretint long-temps parmi les premiers habitans de ce pays un esprit guerrier, l'habitude des expéditions périlleuses : à la fois agriculteurs et soldats, ils avaient tous les moyens de se défendre et savaient en user. M. Egbert Vancour avait dans la milice, dont l'organisation était permanente, le rang de colonel ; et dans plusieurs occasions il avait montré beaucoup d'habileté et de courage.

Les Vancour étaient riches, et vivaient d'une manière honorable; l'aîné surtout habitant le manoir principal, et tenant une maison régulière, recevait souvent nombreuse compagnie de New-York, d'Albany et d'autres villes voisines. Son hospitalité franche, obligeante, sans apprêt, s'étendait à tout visiteur de ce genre à être admis à sa table; et il était rare qu'il ne s'y trouvât pas quelque étranger, soit ami, soit parent éloigné. Madame Vancour, comme on l'appelait par respect, pour lui donner un titre plus considérable que celui de mistress, Madame Vancour, née et élevée à New-York, offrait dans son caractère un mélange des qualités des Hollandais et de celles des Anglais. A cette époque la ville de New-York était devenue le centre de la mode, à cause de la résidence des gouverneurs, qui déployaient parfois une magnificence royale, et toutes les étiquettes d'une cour. La garnison, toujours nombreuse, peuplait la capitale d'habits rouges, alors aussi abondans en cette ville que les homards le sont maintenant dans nos garde-mangers. Ces intrépides enfans de Mars étaient le principal objet de l'ambition de nos belles citadines. Heureuse la jeune personne, heureuse la mère qui pouvaient former une alliance avec le lieutenant

d'une compagnie de grenadiers anglais. Son excellence, de même que toutes les excellences, avait bon nombre d'aides-de-camp pour écrire ses invitations, découper à table, faire ses honneurs, l'informer des nouvelles du monde; et la tradition nous apprend qu'à cette époque une digne matrone de la capitale ne pouvait dormir tranquillement la nuit qui précédait un bal chez le gouverneur, agitée qu'elle était par la pensée que sa fille pourrait danser avec un aide-de-camp! Ceux-ci de leur côté rêvaient à s'enrichir en épousant des héritières, et plusieurs des plus beaux domaines du pays avaient été donnés, avec la main d'une beauté de seize ans, pour une paire d'épaulettes, à la haute satisfaction des mères, qui croyaient participer à la gloire de leurs filles. Je n'affirmerai pas, toutefois, que leur triomphe fut entièrement partagé par les pères et les frères; car déjà ces brillans étrangers et les airs de supériorité ouverte qu'ils se donnaient, avait éveillé dans le cœur des colons un sentiment qui, mêlé par la suite à de plus puissantes impulsions, produisit une révolution dont l'influence a été et sera long-temps sentie dans tout le monde.

Les Vancour avaient plusieurs parens à New-

York, parmi les gens les plus distingués de cette ville ; et manquaient rarement de leur faire une visite de quelques semaines pendant l'automne. Ils étaient toujours bien reçus, et comme le gouverneur, quand les affaires l'appelaient à Albany, se prévalait de leur hospitalité, il croyait devoir s'acquitter envers eux en les accueillant convenablement pendant leur séjour à sa résidence. Ces communications avec la société entretenaient chez eux certaines habitudes, certains sentimens que l'on rencontre rarement ailleurs; cependant l'ensemble de leur caractère tenait plus de la franchise rustique de la campagne. Dans leurs manières extérieures, rien ne les distinguait des personnes les plus polies; mais dans leur façon de vivre et de penser, ils différaient essentiellement des gens du monde. Ces mœurs d'une noble simplicité sont maintenant tout-à-fait passées de mode, et ce qui les a remplacées n'offre assurément aucune compensation réelle pour leur perte.

Denis et Ariel, l'un et l'autre isolé, comme veuf et comme célibataire, passaient la plus grande partie de leur temps au vieux manoir, où ils se croyaient chez eux, aussi bien que lorsqu'ils étaient dans leur propre maison. Les deux frères

aînés s'aimaient tendrement, et se plaisaient à se faire mutuellement compagnie à leur manière tranquille et posée. Souvent ils restaient ensemble une matinée entière sans échanger une douzaine de mots et se communiquant leurs pensées par certains sons à demi articulés, certains gestes a peine perceptibles, qu'ils comprenaient comme leur langue maternelle. Ariel au contraire ne pouvait supporter un quart d'heure de repos sans tomber dans l'assoupissement ; sans cesse on le voyait aller et venir ; et jamais ses talens pour la greffe des arbres, ses mille petites connaissances sur l'économie domestique ou rurale, ne le laissaient manquer d'affaires, soit chez lui et ses frères, soit chez ses voisins.

Il était surtout précieux pour tout ce qui regardait la bonne chère ; personne ne se connaissait mieux que lui en champignons ; il avait des recettes innombrables pour conserver et apprêter les comestibles de tous genres : bref, il était rare qu'il se trouvât sans quelque projet à suivre au bénéfice de quelques-uns de ses amis. Il avait mené à bien peu de ses entreprises personnelles ; mais il pouvait cependant donner les conseils les meilleurs et les plus exacts sur tout ce qui concernait les autres. Denis, d'un tour d'esprit tout op-

posé, avait en horreur la moindre innovation en agriculture, et méprisait souverainement les machines inventées pour épargner le travail manuel, regardant comme un fait incontestable que la main de l'homme est l'instrument le plus parfait qui puisse exister. Ariel, une certaine année, employa toutes ses récoltes en grains pour chercher les moyens de détruire les insectes et les rats; tandis que son frère Denis sauva la moitié des siennes par de simples soins conservateurs. Bref, soit par un motif, soit par un autre, l'un devenait toujours plus riche, et l'autre manquait toujours d'argent.

« Elles n'arriveront pas aujourd'hui, » disait un matin Denis, après avoir passé près de deux heures assis vis-à-vis de son frère aîné, la tête penchée l'un vers l'autre sans proférer un seul mot.

« Elles n'arriveront pas aujourd'hui, » répéta Egbert; et la conversation resta encore suspendue plus d'une heure.

« Je pense que le temps s'éclaircira avant midi, » reprit Denis en tournant les yeux vers les nuages, qui se divisaient, et laissaient voir un petit espace de ciel bleu.

« Je le pense, » répondit Egbert, et ils jugèrent le sujet épuisé.

Les voyageuses attendues étaient la femme et

la fille du colonel Vancour : la dernière, ayant fini son éducation, revenait de New-York chez ses parens, sous la conduite de sa mère. Le lecteur voudra bien se rappeler que c'était long-temps avant l'invention des bateaux à vapeur, qu'un paquebot albanais ne se serait jamais hasardé alors à faire voile sans avoir le vent favorable, et achevait rarement sa course sans être arrêté dans les bas-fonds de la rivière. Je me ressouviens moi-même d'être resté, à une époque bien plus récente, sept jours entiers sur l'Hudson à la distance de sept milles d'Albany, distance qui paraissait si considérable, que personne ne songea à débarquer pour achever la route par terre ; tous attendirent qu'un vent d'est ou une forte pluie les remît à flot, et prirent patience en fumant et en mangeant. Dans le fait, on n'était ni aussi pressé, ni aussi affairé que nous le sommes maintenant. Un homme employait sa vie entière à faire sa fortune ; de nos jours, ils ne peuvent y consacrer un temps aussi long, puisqu'ils ont non-seulement à gagner cette fortune, mais à la dépenser avant de mourir. Nos pères n'auraient certainement pas risqué d'aller avant leur terme dans l'autre monde pour abréger un voyage dans celui-ci.

Depuis plus de dix jours la jeune personne, sa mère et le vieux nègre Djeck, qui les accompagnait, étaient attendus, et chaque jour le colloque cité plus haut avait lieu entre les deux frères. Nous avons oublié de dire que le colonel Vancour n'avait pu escorter lui-même ces dames, parce que, lors du départ de sa femme, il fut nommé commissaire pour traiter avec les cinq nations. Pendant la semaine qui venait de s'écouler, la pluie avait été presque continuelle, et les trois frères commençaient à manifester leur impatience chacun à sa manière; les deux aînés par de fréquentes émigrations du coin du feu à la fenêtre; le plus jeune en sortant de la maison toutes les cinq minutes dans les intervalles de temps serein, et se plaçant carrément sur ses grosses jambes courtes, pour examiner les mouvemens de la girouette.

Enfin vers le soir le soleil perça les nuages à l'occident, répandit une riche teinte dorée sur l'humide paysage, et changea en autant de diamans les gouttes de pluie arrêtées sur les plantes et sur les feuilles agitées des arbres. Un bon vent de sud s'éleva, et bientôt une flottille de sloops avec leurs blanches voiles parut, naviguant joyeusement sur le fleuve. Les frères sortirent tous pour

tâcher de reconnaître le Dauphin sur lequel devaient être les dames. L'infatigable Ariel descendit sur la chaussée, en face de la maison, cria, fit des signaux, héla chaque bâtiment à mesure qu'il passait, pour demander si le Dauphin arrivait, éclaircissant de temps en temps sa voix par un hé-hem d'habitude, qui finit par effaroucher une volée de canards réfugiés depuis les dernières pluies dans une baie voisine, où rien n'avait encore troublé leur repos. Cependant un sloop succédait à l'autre sans s'arrêter, et notre Ariel, perdant patience, marchait en trépignant d'un bout de la chaussée à l'autre; pestant contre le Dauphin, qu'il nommait le plus détestable des bâtimens, et contre son capitaine, le plus paresseux, le plus lent, le plus stupide des hommes.

« Je le connais bien », disait-il, « je gage ma vie qu'il est maintenant engravé.

« Non, oh, hé ! non ! Dieu nous soit en aide ! le voici, le voici enfin » ! Et il courut avec une telle précipitation au devant du navire, qu'il se heurta violemment contre une borne, et maudit derechef le Dauphin et son capitaine, sans oublier la borne.

Ariel ne s'était point trompé, c'était le Dauphin lui-même, et peu de minutes après madame

Vancour et sa fille Catalina étaient reçues au coin du feu de leurs meilleurs amis, avec une de ces émotions muettes mais profondes, que la nature dicte, et que la nature sait comprendre. Tous, excepté Ariel, ne se parlèrent que des yeux. Mais une des particularités les plus remarquables de ce digne célibataire, était sa propension à faire du bruit dans toutes les occasions de joie ou de tristesse; plus il était ému, plus il était bruyant, et cette propension se montrait jusques dans son sommeil, pendant lequel il avait coutume de ronfler plus fort et surtout plus long-temps qu'aucun ronfleur connu. En cet instant il tournait autour de la jeune demoiselle, en criant: « Hem, hem, comme vous voilà grande: sur mon ame je ne vous aurais pas reconnue, ma nièce! Vous êtes presque de ma taille, en vérité: » puis il mesurait sa personne ramassée, avec celle de l'élégante Catalina. Enfin quand il eut épuisé toutes les exclamations dont il put s'aviser, il se mit dans un grand fauteuil, et dormit jusqu'à ce qu'il fut agréablement éveillé par le son des fourchettes et des assiettes que l'on plaçait sur la table. — « Eh bien! qu'avons-nous à souper? » dit-il, en se levant et en faisant le tour de la table, pour prendre connaissance du menu.

« Mais où donc est Sybrandt? » dit madame Vancour. J'espérais le trouver ici pour nous souhaiter la bienvenue.

« C'est vrai, Denis, » dit Egbert, « qu'est devenu ce garçon ? »

« Je ne sais. »

Ariel fit un de ses éclats de rire provocateurs, en s'écriant : « Je parie que le pauvre garçon s'est glissé hors de la maison, aussitôt qu'il a su que le Dauphin était en vue. »

Egbert haussa les épaules. Denis dérangea par un mouvement impatient la symétrie d'un plat de céleri, l'orgueil de dame Philis, la souveraine de la cuisine. Ariel fit un hem retentissant, et madame échangeant avec sa fille quelques regards significatifs, sourit légèrement. Sybrandt ne parut point de toute la soirée ; mais on ne dit rien de plus sur ce sujet.

Comme ce jeune homme doit jouer un rôle important dans notre histoire, nous prendrons cette occasion pour le faire connaître à nos lecteurs.

CHAPITRE II.

Un jeune homme timide.

Sybrandt Westbrook était le fils unique d'une parente éloignée de la famille Vancour, que M. Denis avait tendrement aimée dans sa jeunesse. Belle et riche héritière, cette dame avait épousé un officier anglais, qui, après l'avoir ruinée, repassa en Angleterre, et ne revint jamais : elle laissa en mourant son enfant sans fortune et sans appui; mais il trouva un protecteur

dans M. Denis Vancour, qui venait de perdre sa femme, et prit chez lui le jeune Westbrook, pour l'élever comme son fils. Denis était un excellent homme malgré de nombreuses originalités. Il vénérait les anciennes mœurs hollandaises, la langue hollandaise était la seule qu'il voulût parler, quoiqu'il sût parfaitement l'anglais; il méprisait profondément les noms, les modes, les habitudes de New-York; et depuis qu'un habit rouge lui avait coupé l'herbe sous le pied, il avait conservé une mortelle antipathie contre tout ce qui portait cette livrée. De même il abhorrait tous les nouveaux systèmes d'éducation qui commençaient à s'introduire dans le pays, et les innovations que son changement de maîtres avait amenées. Suivant lui les jeunes gens à la mode étaient des fats, les belles dames des coquettes, qui ne savaient que chanter et danser avec les habits rouges.

Par ces raisons et quelques autres plus solides, il prit la résolution de faire donner à son fils adoptif une éducation domestique, sous la direction du bon Dominus Stettinius, pasteur de la congrégation. Ce digne homme était une des plus fermes colonnes de l'église réformée hollandaise, et sa piété sincère, la candeur de son caractère

ne le rendaient pas moins recommandable que son profond savoir. Il avait étudié à cette fameuse université de Leyde, illustrée par Erasme, Grotius, Grævius, Scaliger, Saumaise et tant d'autres savans illustres. C'était à Leyde que les jeunes gens avides d'instruction cherchaient un refuge contre le fanatisme monacal; la liberté de penser, de parler, d'écrire, s'y maintenait malgré les persécutions de l'église et des gouvernemens; et les plus infatigables, les plus utiles cultivateurs des lettres, trouvaient, dans le sein de cette école célèbre, protection pour leur personne, encouragement pour les travaux qu'ils consacraient à la propagation des lumières. La France, l'Italie, l'Angleterre se disputent la palme dans les sciences, la littérature, la philosophie; mais si l'on examine les faits, on trouvera que le monde civilisé ne doit pas moins à la république de Hollande qu'à ces états si riches dans tous les genres de gloire, et que, pendant plus d'un siècle, on aurait vu dégénérer toutes les branches des connaissances humaines, si elles n'eussent pas été recueillies en ce pays libre.

Dominus Stettinius avait acquis par un travail persévérant une instruction complète dans toutes les parties des belles-lettres, chose rare et méri-

toire en ce temps, où l'on devait chercher laborieusement dans des milliers d'in-folios les connaissances que l'on trouve de nos jours condensées en encyclopédies, en dictionnaires, en abrégés de toutes formes. Mais le Dominus, comme l'on appelait alors les révérends personnages de son état, ne possédait aucun talent autre que son érudition et sa théologie, et ne prisait rien au-delà. Ses manières étaient simples, jusqu'à la rusticité ; et telle était la sévérité de son caractère, que bien qu'il eût le meilleur cœur du monde, il ne pouvait supporter le sourire, les jeux, les sauts joyeux de l'heureuse enfance.

Ce vénérable ecclésiastique se chargea entièrent, à la demande de M. Denis Vancour, du jeune Sybrandt, alors âgé de sept ans, et il en avait fait à dix-neuf ans un excellent écolier. Cependant le bon homme, empressé de le familiariser avec les livres, et tout occupé de ce soin, avait totalement négligé de lui faire connaître les hommes, et plus encore les femmes. En conséquence de ce faux système, le jeune homme se trouvait comme un étranger dans la société, sauvage, distrait, pensif, dénué de cette vivacité ordinaire à son âge, et plus ignorant qu'un enfant de ces petits usages. applicables à toutes les

circonstances de la vie, et dont l'absence est aussi incommode que le serait la privation de petite monnaie. Il n'existait rien sur la terre qui lui parût plus redoutable qu'une femme, surtout une jeune femme, dont la seule présence suffisait pour le pétrifier. Cependant les femmes étaient les divinités qu'il adorait, auxquelles son cœur rendait un secret hommage dans ses promenades solitaires. Quelque maîtresse idéale était toujours présente à son imagination; et le penchant à l'amour, naturel à son âge, devenait chez lui d'autant plus intense, qu'il était plus éloigné de vouloir et de pouvoir y céder. Ainsi, tandis que la conscience de sa gaucherie lui faisait éviter avec soin toute communication avec les dames, son ame entière était pénétrée d'un feu caché, mais ardent; et ce sentiment, qui n'avait pas encore assez d'énergie pour se manifester extérieurement, devait un jour avoir l'influence la plus puissante sur son existence.

Sybrandt était d'une beauté remarquable; mais son air, ses manières, avaient une rudesse, une disgrace vraiment choquantes. Si quelqu'un s'avisait de le tirer de ses méditations en lui adressant quelques mots, son embarras lui donnait l'apparence de la stupidité, et il répondait sou-

vent les choses les plus incohérentes. Il se trouvait ainsi parvenu à l'âge d'homme sans avoir d'autres qualités pour obtenir l'estime ou l'amitié de ses semblables, sinon une sorte d'apathie inoffensive, que le bon Dominus décorait du nom de sage gravité. Sa vivacité, si la nature lui en avait accordé, était complètement comprimée par ses études sédentaires et continues, l'absence de toute société et l'austérité inaltérable du révérend Stettinius, qui lui imposait des tâches et pour le jour et pour la nuit. Ses épaules s'étaient voûtées comme celles d'un vieillard; et l'habitude qu'il avait prise de se replier sur lui-même ôtait à sa taille svelte et bien proportionnée la noblesse et la grace qu'elle était susceptible de déployer.

Pour lui les heureuses années de l'enfance s'étaient écoulées dans des travaux sans délassement. Quand il voyait de sa fenêtre ceux de son âge sauter, courir à travers la prairie, la nature cherchait quelquefois à réveiller dans son cœur le goût de ces plaisirs, qu'elle a destinés à embellir la première période de la vie; mais le moindre de ses regards qui se serait écarté de l'éternel livre de tâche était épié par le Dominus, qui depuis long-temps avait oublié les sensations

de sa jeunesse, et chez qui toutes les impulsions naturelles étaient étouffées sous le fatras d'érudition que soixante ans de travail assidu avaient entassé dans sa mémoire. Le savoir est sans doute d'une valeur presque inestimable, mais n'est-il pas acheté parfois à trop haut prix? Pourquoi faut-il que cette époque de notre existence, que Dieu a destinée aux jouissances pures, sans mélange de peines et de soucis, devienne un temps d'anxiété, de travail forcé, pour obtenir des connaissances prématurées, qu'un jeune esprit ne peut comprendre sans un effort qui nuit à son développement d'une manière souvent irréparable! L'instruction doit suivre une marche analogue à celle des facultés; lorsqu'elle dépasse la puissance de la raison et du jugement, l'esprit devient semblable à une bête de somme chargée de trésors dont elle ne peut faire usage. Quand je vois un pauvre petit garçon, qui devrait jouir de ce temps de fête de la nature, et renforcer par des exercices salubres sa constitution, afin de pouvoir supporter plus tard les vicissitudes de la vie; quand je le vois, le havresac de l'école sur le dos, aller s'asseoir sur un banc pendant quatre ou cinq heures pour apprendre par routine ce qu'il ne saurait concevoir, je ne puis m'empêcher de le

considérer comme une victime de la vanité de ses parens et de la folie de ses maîtres. Un tel système arrête en même temps le développement du corps et celui de l'esprit, et produit les effets de la maladie et de la décrépitude.

Sybrandt avait vu très-rarement sa cousine Catalina avant le départ de cette dernière pour New-York ; et quoiqu'elle eût toujours passé les vacances chez ses parens, il l'avait vue bien moins souvent encore depuis cette époque, son asssiduité à ses études ou sa timidité lui ayant fait éviter presque toutes les occasions de se trouver en sa compagnie. Devant elle il était sûr d'être deux fois plus sot et plus emprunté qu'à l'ordinaire; en sorte que cette jeune fille l'avait long-temps regardé comme un lourd campagnard que sa science ne rendait que plus maussade. Le jeune homme cependant considérait l'arrivée de Catalina et son séjour habituel dans la maison de son père comme un événement d'un grand intérêt pour lui. Il est vrai qu'il était parfaitement convaincu que jamais il n'aurait la hardiesse de la regarder en face, ni de jouir sans trouble de sa société. Mais sa présence si près de lui devait fournir un nouvel et charmant objet à ses rêveries ; elle serait à l'avenir la com-

pagne idéale de ses courses solitaires, la vision brillante de son imagination; elle donnerait à son existence dans le monde qu'il s'était créé, tout le charme d'une félicité réelle. Il avait la plus vive impatience de la voir, et ne pouvait cependant soutenir la pensée de se présenter à ses yeux : aussi tant que le mauvais temps dura, il fut assidu au manoir pour savoir des nouvelles, parce qu'il savait que ces dames ne pouvaient arriver immédiatement; mais sitôt que l'on eut signalé le Dauphin, le cœur lui manqua, et il se retira dans les champs pour jouir en idée de ce qu'il n'osait affronter en réalité. Il saluait sa cousine, l'embrassait, lui adressait les discours les plus galans, les plus éloquens; bref, il se représentait une scène entièrement opposée à celle que la réalité aurait offerte. Heureux, trois fois heureux celui qui peut se faire un paradis en lui-même, tirer de son propre fonds les matériaux de ses jouissances! Cette espèce de manufacture domestique mériterait, ce me semble, d'être encouragée par le gouvernement.

M. Denis Vancour était indigné au fond de l'ame de la retraite honteuse de Sybrandt, auquel il fit une semonce en hollandais sur sa sotte timidité. Le bon homme oubliait totalement que

cette timidité était la suite nécessaire de l'éducation qu'il avait reçue sous la tutelle du Dominus. Il insista pour que son fils adoptif réparât sa faute, en l'accompagnant le lendemain matin au manoir; en conséquence, une entrevue eut lieu entre les deux jeunes gens. Du côté de Sybrandt l'embarras la roideur, furent extrêmes; l'orgueil et la timidité contribuaient également à le déconcerter. Catalina se montra dans son caractère habituel, vive, gaie, aimable, mais non sans un certain air de légère supériorité, très-propre à augmenter le sentiment de gêne, le trouble de son interlocuteur, et à le faire paraître plus complètement stupide. Le bruyant, mais bienveillant Ariel rendit les choses encore plus difficiles, en poussant de temps en temps le jeune homme, pour l'engager à s'avancer, à paraître comme un galant chevalier devant une jolie dame, à prendre ses avantages. « Du courage, » disait-il, « attaque, ami Sybrandt. » Les jeunes demoiselles aiment les braves. Le pauvre garçon aurait voulu être à mille lieues. Quand on se mit à table, il sentit sa tête pesante et son cœur oppressé par l'idée qu'il se faisait du mépris que sa conduite ridicule devait inspirer, et qu'il croyait lire dans les yeux de chacun, mais surtout dans ceux de Cata-

lina. Ariel, assis à côté de lui, ne cessait de le presser tout bas de faire quelques civilités à sa cousine ; enfin il parvint à le persuader de porter sa santé; ce qu'il fit, mais d'une voix si basse, que personne ne l'entendit. — « Essayez encore, » dit Ariel à son oreille ; « à peine pouviez-vous vous entendre vous-même, comment vous aurait-elle entendu? » Sybrandt recommença, mais ses paroles se perdirent en murmures inintelligibles. Ariel, impatienté, cria d'un ton qui fit frémir son voisin : « Hem! Catalina, votre cousin vous prie de boire un verre de vin avec lui. » On remplit les verres, mais par malheur Ariel, qui n'était pas des plus minces, se trouvait entre sa nièce et son cousin ; et lorsque celui-ci se pencha pour rencontrer les yeux de Catalina, Ariel en fit autant, par son inhérente sympathie avec le mouvement et sa haine invétérée pour le repos; il se recula ensuite en même temps que l'autre, enfin ils se balancèrent tous deux en avant et en arrière assez long-temps pour que la jeune fille ne pût retenir ses éclats de rire. Les personnes du caractère de Sybrandt ne peuvent entendre rire sans croire qu'on se moque d'elles, et la chose n'était pas sans quelque apparence en cette occasion. Le malheureux jeune homme respirait à

peine; et quand il eut enfin la possibilité de saluer la dame, ses nerfs étaient si fortement agités, qu'après avoir porté son verre à ses lèvres d'une main tremblante, son gosier se resserra, le vin faillit l'étouffer, et il ne put échapper à la suffocation que par une toux violente et convulsive, pendant laquelle il envoya tout le breuvage à la face de l'honnête Ariel.

« Dieu nous bénisse! » dit à demi-voix Denis. tout confus de la maladresse de son fils adoptif, qui faisait si peu d'honneur à son éducation.

« Hem! hem! diantre soit de vous! » criait Ariel en s'essuyant les yeux. « On dirait, Sybrandt, que vous avez pris ce vin pour une médecine. » Catalina regarda sa mère en souriant, et le bon Egbert, suivant sa coutume, ne dit rien.

Le dîner se termina sans autre catastrophe, quoique le pauvre Sybrandt tremblât de la tête aux pieds à chaque bouchée qu'il prenait, dans la crainte qu'elle ne fît encore fausse route. Il s'échappa le plus tôt qu'il put, et courut chercher son amie, sa consolatrice ordinaire, la solitude. Là son imagination lui créa des sujets de tourmens, en lui peignant avec les couleurs les plus exagérées les scènes qui venaient de se passer. Ce jeune homme cachait sous la rustique simpli-

cité de ses manières une sensibilité profonde, jointe à une noble fierté, qui se révoltait à la seule pensée d'avoir été un objet de ridicule. L'ombre de la moquerie ou du dédain suffisait pour le jeter dans un abattement qui tenait du désespoir, et le souvenir du rôle qu'il venait de jouer, lui causait une douleur si violente que les battemens de son cœur lui permettaient à peine de respirer, tandis que son front était baigné d'une sueur glacée. Les esprits ainsi disposés donnent aux sujets les moins importans une gravité exagérée. Ils travaillent avec une activité continuelle à nourrir le mal qui les mine, et mesurent d'après la susceptible délicatesse de leurs sentimens, les sentimens et les actions des autres. En cinq minutes Sybrandt avait repassé en lui-même toutes les circonstances de la journee qui venait de s'écouler, et n'avait rien oublié de ce qu'elles avaient pu produire de mortifiant pour lui; le même temps avait suffi pour en effacer le souvenir dans l'esprit de tous ceux qui en avaient été les témoins; mais il était si loin de croire à cet oubli, que, long-temps après, toutes les fois qu'il se présentait chez le colonel, il se sentait encore attristé par ces idées pénibles. Son air guindé, sa gaucherie, ne pouvaient donner à Catalina beaucoup de goût pour sa

société ; aussi la cherchait-il rarement, bien qu'elle fût toujours la compagne fidèle de sa solitude, le sujet de mille fictions enchanteresses qu'il formait sans avoir l'espérance, sans avoir même le désir de les voir jamais se réaliser. La solitude engendre presque toujours l'égoïsme. Celui qui ne vit qu'en lui seul et par lui seul, devient bientôt l'objet de sa propre idolâtrie. Rien d'extérieur n'attire fortement son attention, les désirs, les besoins, les actions des autres n'entrent dans les chimères qu'il se forge que comme des obstacles à son bonheur, à sa suprême domination. Le sentiment social, cette source de tant de vertus, n'opère sur lui que pour donner à son imagination quelque impulsion de tendresse momentanée, qui s'éteint avant d'avoir pris assez de force pour influer sur les actions. Il vit, il se meut, il pense, il sent pour lui seul, ses peines, ses plaisirs se rapportent tous à lui-même.

Sybrandt était un exemple de ces vérités. Ses principes étaient bons, sa conduite exempte de vices; mais ses talens, ses vertus ne s'exerçaient jamais dans aucun rapport avec ses semblables. L'orgueil, la timidité, une sensibilité excessive faisaient fuir la société, le livraient à une éter-

nelle contemplation de lui-même, lui représentaient sans cesse les inconvéniens que son caractère et ses habitudes pouvaient avoir pour lui hors de sa solitude chérie. Ainsi des qualités, des connaissances rares dormaient en lui, contenues par la violence des sentimens et des considérations toutes personnelles. On ne pouvait savoir ce qu'un être semblable était susceptible de devenir, s'il se trouvait une fois excité par les passions et les tentations qui influent ordinairement sur les hommes.

CHAPITRE III.

Une jeune demoiselle qui aurait maintenant cent ans, si Dieu lui eût prêté vie.

Catalina Vancour était une très-jolie et même une très-bonne fille, quoiqu'elle eût été élevée dans une pension de New-York et qu'elle eût dansé avec un aide-de-camp. Elle avait beaucoup perdu de la simplicité dorique, mais elle avait gagné une dose équivalente d'élégance corinthienne. Souvent elle soupirait pour les amusemens brillans de la capitale, et regrettait surtout

la société des galans en uniforme rouge ; mais il lui restait encore assez de bon sens campagnard pour apprécier les jouissances domestiques, et les plaisirs du grand monde n'avaient pas totalement détruit chez elle l'amour des beautés champêtres, ce sentiment si puissant sur les cœurs affectueux. Quelquefois dans son innocente gaieté, Catalina jouait avec la susceptibilité du pauvre Sybrandt, dont elle ne pouvait concevoir l'excès. Elle le raillait sur son humeur sauvage, ne se doutant pas des tortures qu'elle infligeait à son amour-propre irritable, ne voyant pas la souffrance qui se peignait sur ses traits altérés, quand elle disait en plaisantant que les jeunes demoiselles lui faisaient peur.

Les personnes de leur âge jouissaient alors d'une liberté décente, très-différente des manières plus compassées de notre temps. Je ne prétends pas décider entre ce siècle et le nôtre ; mais je me surprends bien souvent à regretter ces communications faciles qui annonçaient une noble confiance exempte de toute puérile affectation. Tout ce que l'histoire ou la tradition nous apprend sur les usages et les mœurs des anciens patriarches d'Albany, forme en effet un contraste pénible avec ce qui les a remplacés. Comment

ne pas gémir en voyant les prétentions mesquines, l'ostentation parcimonieuse, la frivolité, se montrer où régnaient autrefois la simplicité, la modestie, une généreuse bienveillance, un vif sentiment de la dignité de l'homme? On trouve, à la place de ces sages cultivateurs qui méprisaient les chances hasardeuses des spéculations de banque ou de commerce, des joueurs hardis, pleins d'avidité, étalant un luxe trompeur au moment où ils sont prêts à tomber dans le gouffre qu'ils ont creusé sous leurs pieds, en cherchant la fortune ailleurs que dans le travail et l'économie. Au lieu des magistrats intègres qui administraient sans peine le peu de lois simples nécessaires à une société bien ordonnée, nous avons des législateurs ignorans, bavards, visionnaires ou corrompus, occupés de leurs intérêts privés qu'ils avancent sous le prétexte de l'intérêt public, et sacrifiant le bien-être d'une partie de l'état à l'insatiable cupidité de l'autre. Enfin cette ville, jadis si paisible, où la corruption politique était inconnue, où la chicane elle-même, cette maladie universelle des sociétés humaines n'avait pu pénétrer pendant plus d'un siècle, cette ville qui ne comptait pas au temps dont nous parlons un seul légiste, est à présent le centre où viennent

se rendre les intrigans de toute la province. Si la liberté, suivant les plus grands philosophes de l'antiquité, ne peut subsister long-temps chez un peuple fastueux et corrompu, que pouvons-nous espérer de notre avenir en voyant les sentimens sur lesquels se fondait notre indépendance disparaître rapidement devant l'amour de l'or, le désir de briller, d'exciter l'envie, ne fût-ce que pour un instant? Mais quittons ce sujet dont la gravité répond mal à l'attente de nos lecteurs, auxquels nous n'avons promis qu'une simple histoire des temps passés.

Par une belle matinée de juin, ce mois délicieux où la nature semble inviter tous ses enfans, depuis le bipède jusqu'au centipède, à se réjouir, au milieu des fleurs, de la fraîche verdure dont elle vient de se parer, Catalina et plusieurs jeunes filles et jeunes garçons d'Albany avaient fait la partie d'aller passer la journée dans une petite île située à environ deux milles de la maison Vancour. De semblables parties étaient fréquentes à cette époque de l'année, et les rians paysages, l'harmonie des bois, l'air embaumé, le doux murmure des eaux, enfin les fraises et la crême, qu'il ne faut pas oublier dans la liste des matériaux de la fête, tout cela fournissait à nos jeunes gens

un divertissement bien supérieur à ceux des villes, où tant de vanités se trouvent en conflit, où le concours de tant de mains est nécessaire pour faire passer à un certain nombre de personnes plusieurs heures dans un air étouffé, et, ce qui est pis, dans la contrainte et l'ennui.

A travers les bois, les prairies, nos jeunes Albanais couraient, sautaient, dansaient jusqu'à ce que la fatigue les forçât de se reposer sur l'herbe, à l'ombre de quelque taillis où des vignes entrelacées formaient un berceau au-dessus de leurs têtes. Là ils étalaient les provisions apportées pour une collation que la jeunesse, la santé, l'exercice et l'influence d'une atmosphère vive et pure faisaient paraître délicieuse. Là, plus d'un jeune homme jusqu'alors indifférent s'apercevait des charmes d'une de ses aimables compagnes, et plus d'un sentiment, prélude d'un heureux mariage, datait de ces journées de fête : souvent aussi l'amant d'une beauté fière ou indécise y trouvait l'instant favorable pour la toucher ou l'amener à déclarer le secret de son cœur.

Catalina s'était mis en tête de se faire accompagner par son cousin dans cette partie. Ce n'est pas que la société du maussade Sybrandt lui parût le moins du monde agréable; mais c'est que les

femmes en général ont un certain penchant à désirer les choses qui semblent le plus difficiles à obtenir; soit pour exercer leur adresse et leur persévérance, soit pour se donner la satisfaction de réussir dans ce qu'elles entreprennent, de faire triompher leur volonté. Si ce jeune homme eût cherché les occasions de la voir, se fût montré disposé à s'occuper d'elle, sans doute Catalina en eût été bientôt mortellement ennuyée, et l'aurait ouvertement repoussé; mais il se tenait à l'écart, il l'évitait autant qu'il le pouvait; il excitait tour à tour sa curiosité et sa colère par ses habitudes solitaires et sa négligence totale envers elle; bref, on ne pouvait le voir, en disposer comme on voulait, il ne pouvait donc être un objet indifférent à ses yeux. La difficulté était d'attraper cet animal farouche; le bon oncle Ariel se chargea volontiers de ce soin. Cet excellent homme aimait par-dessus tout à être employé pour les affaires des autres, et sa jolie nièce avait gagné son cœur en l'envoyant presque tous les jours à la ville pour lui chercher un écheveau de fil, des épingles, un ruban ou quelque autre chose de cette importance.

Ariel, qui connaissait quelques-uns des lieux hantés par Sybrandt, prit son fusil, et se mit,

comme il le disait, à la piste de la bête fauve. Au milieu des collines agrestes qui bornaient ces riches plaines était une vallée profonde, à travers laquelle un beau ruisseau tombait de rocher en rocher, formant à chaque cascade des nappes d'écume. Des pins et des cèdres étendaient leurs vastes branches au-dessus de l'abîme dont elles couvraient la moitié. Les rochers, les troncs desséchés, les branches cassées des vieux arbres, étaient revêtus de mousses veloutées; un doux crépuscule régnait dans cette retraite sauvage à toutes les heures de la journée; et pendant les chaleurs brûlantes de l'été, l'on y sentait une fraîcheur vivifiante qui rendait à l'esprit et aux membres fatigués leur naturelle vigueur. C'était là que Sybrandt, plongé dans ses rêveries, essayait vainement de les fixer sur quelque objet défini. Ses pensées flottaient sans cesse dans le vague, faute du stimulant nécessaire d'une passion dominante, d'un but utile, sinon grand et élevé, vers lequel il pût diriger ses forces intellectuelles.

Ariel était le premier homme du monde pour faire d'une pierre deux coups. Il menait toujours deux affaires de front, souvent même il les manquait toutes deux pour s'occuper d'une troisième.

On raconte de lui que se trouvant un jour prêt à passer dans un bac avec son cheval, il lâcha la bride de l'animal qu'il conduisait, pour tirer à lui le bateau et l'amener plus vite contre l'escalier; mais voyant son cheval s'enfuir, il quitta la corde, le poursuivit, et le rattrapa. Cependant le bac s'éloignait du bord; Ariel cria, courut vers la rive de toute la vitesse de ses petites jambes, sans plus songer à sa bête qui prit le galop; et le pauvre homme arrivé sur la grève vit l'embarcation au milieu du courant, et revint au logis tout essoufflé, envoyant au diable le batelier et le cheval, qui, disait-il, s'étaient entendus pour le faire enrager.

Tandis qu'il s'acheminait pour exécuter la commission de Catalina, Ariel aperçut malheureusement une volée de pigeons perchés sur un arbre mort, à une certaine distance. Le dernier objet qui frappait son attention était toujours celui dont il s'occupait aux dépens de tout autre. Il oublia donc ce qu'il devait faire en ce moment, et se hâta d'avancer vers cette nouvelle et puissante attraction. Il traversa en toute hâte un taillis qui le séparait des oiseaux, avança doucement sous le couvert, et lorsqu'il fut à portée, il se plaça de manière à pouvoir tirer son coup sur les

innocentes victimes ; mais un *hé-hem* qu'il fit en armant son fusil et en le portant à son épaule, donna l'alarme aux volatiles, qui s'envolèrent à l'instant. « Diable, » cria notre homme « faut-il « que je manque une si belle chasse ? » et il suivit la volée à travers les champs jusqu'à ce qu'il vint à choir dans un fossé, dont il sortit couvert d'une cotte de mailles d'herbes et de fange si épaisse, que force lui fut de retourner au plus vite chez lui en laissant les pigeons à leur destin et Sybrandt à sa solitude.

« Eh bien ! mon oncle, » lui dit Catalina quand elle le revit le lendemain, « avez-vous réussi dans votre chasse ? »

« Non, le diable m'emporte ! tout s'est envolé, » dit Ariel en pensant aux pigeons.

« Envolé ? mais de qui parlez-vous, mon oncle ? »

« Et je vous dis qu'au moment où j'allais tirer dessus, ils se sont envolés, et je suis tombé dans un fossé en tâchant de les suivre. » — « Je ne vous comprends point, » reprit la jeune fille qui commençait à croire que le bon Ariel était devenu fou. « Qui vouliez-vous suivre, mon cher oncle ? »

« Les pigeons apparemment. » — « Les pigeons ! « je croyais que vous étiez allez chercher Sybrandt ? »

« Oh ! merci de moi ! hé-hem ! c'est bien ce que je voulais faire sur mon ame, Catalina ; mais la vérité est que j'avais pris mon fusil seulement par contenance, et voilà que j'ai rencontré une volée de pigeons qui m'ont fait tomber dans un fossé, et que j'ai oublié tout le reste. »

« Catalina fut à demi contrariée, à demi divertie par ce récit, quoiqu'il ne lui causât que peu de surprise, car elle connaissait l'habitude invétérée qu'avait son oncle de courir deux lièvres à-la-fois, et de se laisser distraire par le dernier objet qui se présentait. Elle savait qu'il avait une fois manqué l'occasion de se marier avantageusement en s'arrêtant en chemin pour montrer à des petits garçons la manière de prendre des moineaux.

« Je pars tout-à-l'heure, » dit Ariel après un moment de silence et d'hésitation, « je vous l'amènerai, soyez-en sûre. »

« Mais vous ne prendrez pas votre fusil ? »

— « Non, non. » — « Vous ne courrez pas après les pigeons ? » — « Oh non, je vous le promets bien. »

« Et vous prendrez garde de ne point tomber dans les fossés ? »

« Ne craignez rien, » et voilà le bon Ariel

parti, bien joyeux de n'avoir pas perdu la confiance de sa nièce, et lançant un de ses hé-hem! les plus sonores.

En cheminant vers la maison de son frère Denis, il vit de jeunes pêchers justement arrivés au temps de la greffe, et fut vivement tenté de s'y arrêter; mais heureusement pour la commission de sa nièce il avait laissé sa serpette au logis, et passa outre. Il arriva donc sans qu'aucun autre sujet de distraction se fût présenté, et trouva Sybrandt chez son père adoptif. Sybrandt avait débattu en lui-même toute la matinée la question de savoir s'il irait ou non faire une visite à sa jolie cousine, et il venait de se décider pour l'affirmative, quand Ariel avec son message vint le jeter dans une grande perplexité. En se rendant chez la jeune personne de son propre mouvement et tout seul, il était bien entendu que si le courage lui manquait en route, il pouvait revenir sur ses pas. Mais la chose prenait une autre face, avec une invitation positive et un compagnon de voyage; et il se sentit fortement enclin à refuser.

« Venez, venez, morbleu! ne vous faites pas prier de la sorte; quand j'étais à votre âge, et qu'une jeune fille m'envoyait chercher, je partais comme un trait.

« Oui, mais vous ne frappiez jamais au but, mon oncle, » dit Sybrandt en souriant.

« Hé-hem, » fit Ariel, « je crois qu'il commence à nous plaisanter. Mais partons, j'ai cinquante choses à faire ce matin. Voyons, — d'abord j'ai promis au Dominus de lui enseigner à museler les porcs; ensuite je dois aller chez la veuve Van Amburg, pour lui dire comment elle doit s'y prendre pour faire couver ses oies; l'écuyer Vervalen m'attend à l'heure du dîner pour que je lui montre à conserver les champignons; après cela j'irai chez Brom Van Repie, voir si ses poires sucrées sont mûres... et... mais venez, morbleu, je ne pourrai pas faire la moitié de mes affaires si vous me faites ainsi perdre mon temps. » Alors prenant le bras du jeune homme, il l'entraîna moitié de gré, moitié de force. Souvent un homme n'est pas fâché de souffrir en certaines occasions un peu de violence; cela le dispense de prendre un parti quand il ne sait pas bien exactement ce qu'il voudrait. Les femmes se trouvent souvent dans ce cas, par l'effet des sentimens opposés qui agissent en elles, mais elles sont toujours sûres de trouver qui les oblige à sortir de leur incertitude.

« Enfin le voilà! je l'ai pris, » criait Ariel en

entrant dans la salle où Catalina respirait le frais près de la fenêtre qui donnait sur la prairie. « Qu'avez-vous pris, mon oncle? le pigeon? » dit la jeune fille, souriant encore au souvenir de l'aventure de la veille. « Non pas le pigeon, l'oison, » répliqua l'oncle Ariel, applaudissant lui-même par un gros rire à sa spirituelle répartie.

Lecteur, si tu te trouves être ou avoir été un jeune homme timide, sauvage, orgueilleux comme Lucifer, d'une sensibilité aussi facile à prendre l'alarme qu'une perdrix veillant sur ses petits; et si tu t'es vu l'objet de la risée, des plaisanteries des autres, tu pourras juger des angoisses que sentait le malheureux Sybrandt, tandis qu'il se tenait immobile, respirant à peine à côté d'Ariel, avec l'intime conviction qu'il jouait un rôle ridicule. On ne peut se douter de ce qu'un homme peut souffrir en pareil cas si l'on n'a pas soi-même les dispositions que je viens de décrire. Mais je suis sûr que si l'on pouvait pénétrer au fond du cœur de ces êtres susceptibles, et voir comment un seul mot, un seul geste, en font vibrer douloureusement toutes les fibres, la malignité elle-même craindrait de toucher avec trop de rudesse un instrument que le moindre choc met en désordre. Que de jeunes gens d'une intelligence

supérieure ont souffert des tourmens inouïs par les railleries peu ménagées de leurs parens, pendant leur temps d'épreuves, avant que leur esprit eût pris la souplesse et la force que donnent les communications plus étendues avec le monde.

Sybrandt était alors dans un de ces momens si pénibles. Son amour-propre venait de recevoir cent blessures. Son orgueil défiant murmurait à son oreille que sa cousine l'avait envoyé chercher pour se faire un jeu de sa faiblesse. Son esprit perdit tout équilibre, ses facultés furent suspendues, et il resta debout avec l'apparence d'une stupidité complète; tandis que sa tête et son cœur étaient remplis d'idées, de sentimens qui auraient étonné son oncle et réveillé dans l'ame sensible de Catalina la compassion et le respect, s'il avait eu la hardiesse de les exprimer. Tel qu'il se montrait, sa cousine le considéra comme un orgueilleux pédant qui négligeait sa société par indifférence pour sa personne, et par mépris pour son intelligence. Dès cet instant il devint un objet important à ses yeux: elle résolut soit de vaincre son indifférence et son mépris, soit de venger la dignité de son sexe en humiliant la fierté, en confondant par

l'ironie les airs de supériorité du jeune savant.

Sybrandt tournait gauchement son chapeau entre ses doigts, quand Ariel, lui frappant sur l'épaule, lui cria d'une voix qui le fit tressaillir : « morbleu ! mon garçon, êtes-vous muet? pourquoi ne demandez-vous pas à votre cousine ce qu'elle désire? Ah! que si j'étais à la place d'un jeune gaillard comme vous, je l'aurais bientôt fait expliquer ! hé-hem ! Mais il vaut mieux laisser le jeune couple seul à seul. » Alors après avoir jeté sur Catalina et Sybrandt un regard malin, il sortit pour aller montrer au Dominus à museler ses porcs.

Ces mots de jeune couple choquèrent la modeste Catalina, et augmentèrent le trouble du pauvre Sybrandt. Enfin la première dit en prenant un air d'humilité ironique, à travers lequel perçait une hauteur provoquante : « je crains que M. Westbrook ne se trouve offensé de la liberté que j'ai prise de l'envoyer chercher. » — « En effet, je... je ne pouvais imaginer... j'étais surpris... » ici sa langue se collant à son palais, il ne put continuer.

—« Je vous prie d'excuser cette liberté. J'avais supposé qu'il pouvait vous être agréable de vous joindre à une petite partie que nous ferons de-

main si le temps est beau; mais vous préférerez probablement rester avec vos livres. Ces passe-temps champêtres ne conviennent point aux grands philosophes comme vous. » Et les lèvres de rose de la jeune fille s'entr'ouvrirent et laissèrent voir une rangée de perles, quand elle termina par une petite mine dédaigneuse ce discours véritablement féminin.

« Je voudrais.... je serais assurément très-heureux d'aller avec vous... mais... » et le démon de la mauvaise honte lui suggérait mille raisons pour refuser.

« Fort bien ! je suppose que M. Westbrook juge la compagnie des gens ordinaires, surtout celle des jeunes personnes qui n'entendent pas le grec, tout-à-fait indigne de lui. »

Sybrandt se sentit vivement piqué, et la colère surmontant en ce moment sa timidité, il répondit : — « Miss Vancour est aujourd'hui disposée à la satire, pour ne pas dire à la malice. »

« Miracle! comment donc? il a retrouvé sa voix ; M. Westbrook daigne condescendre à parler à une pauvre demoiselle. Sans doute c'est une erreur, il la prend pour l'un des sept sages de la Grèce. Ah monsieur ! comment pouvez-vous dé-

roger ainsi à votre dignité ? » et elle lui fit une profonde révérence.

Le visage et le cœur de Sybrandt étaient brûlans d'indignation.

« Miss Vancour ne me rend pas justice, si elle me croit orgueilleux. Elle ne peut connaître mes sentimens, les mortifications que j'éprouve journellement par la conscience de... de...» Sa fierté recula devant la honte de dévoiler tous les mystères de son caractère et de sa conduite. Il resta silencieux et embarrassé ; mais ses traits étaient animés par une expression, ses yeux brillaient d'un feu, que Catalina ne leur avait jamais vus ; elle fut enchantée de découvrir qu'il avait de la sensibilité, et qu'elle-même avait le pouvoir d'exciter cette sensibilité, preuve certaine qu'il ne la croyait pas au-dessous de son attention.

« Quelle raison peut donc vous éloigner de la maison de mon père, où vous êtes toujours le bien-venu ; de la société des gens de votre âge, qui seraient flattés de se trouver avec vous ; enfin de toute participation aux amusemens de nos jeunes amies? si cet éloignement ne vient pas d'orgueil, d'où vient-il ? »

Un instant Sybrandt se sentit le courage de faire une exacte analyse de ses sentimens à sa

cousine ; l'instant d'après il frémissait à l'idée d'un tel aveu, et le conflit de ces impulsions diverses le mit dans une confusion si grande que, quand il se fût agi de la vie, il n'aurait pu prononcer une seule phrase.

« C'est assez, M. Westbrook, » dit Catalina, après qu'elle eut attendu quelques minutes le résultat de ce combat intérieur ; « je ne veux ni surprendre vos secrets, ni vous engager à faire la moindre démarche contre votre volonté. D'ailleurs vous n'obtiendrez peut-être pas la permission du Dominus, et je serais fâchée d'interrompre vos études pour un divertissement frivole. » Alors la jeune demoiselle sortit de la chambre en se disant à elle-même : « il n'est pas aussi impassible que je l'imaginais ; un homme qui rougit doit avoir un cœur. »

Sybrandt aurait volontiers donné de la tête contre les murailles. Il courut se cacher dans ses bois, et là son orgueil mortifié, sa sensibilité blessée, lui rappelèrent tous les détails de cette malencontreuse visite, où il avait fait une si ridicule figure. Il croyait encore entendre le rire d'Ariel, les sarcasmes piquans de sa cousine ; enfin il ne souffrit peut-être jamais dans

les infortunes réelles qui l'assaillirent par la suite, une peine aussi vive, aussi poignante, que celle qu'il sentit en ce moment.

CHAPITRE IV.

Une heureuse matinée suivie d'une soirée de deuil.

Le lendemain matin Ariel trouva Sybrandt craignant et désirant à peu près également de se joindre à l'expédition de l'île. Le bon oncle Ariel devait la diriger, et ne se sentait pas de joie d'avoir quelque chose à faire pendant toute une journée. Heureux, trois fois heureux! celui qui peut s'amuser de bagatelles! le bonheur de l'enfance, la consolation de la vieillesse, se fon-

dent en grande partie sur les amusemens faciles; l'absence des occupations et des soins sérieux étant une des conditions nécessaires au bien-être de ces deux âges; mais certains caractères ont le privilège de conserver pendant le cours entier de leur vie cette insouciante légèreté, qui rend susceptible de s'intéresser aux plus petits objets.

La matinée était une des plus belles qui ont jamais souri sur les riches campagnes de l'heureux Hudson; des nuages à demi transparens tempéraient l'ardeur des rayons du soleil, et les accidens de lumière et d'ombre qu'ils produisaient, montraient chaque trait du paysage sous des aspects variés et piquans. La douceur, le calme de l'atmosphère, inspiraient les idées les plus riantes, disposait aux plus tendres émotions. De tels spectacles, de telles impressions, ne s'effacent jamais de la mémoire, et quand leur souvenir se représente au milieu des soucis du monde, on exagère souvent le bonheur passé et les maux actuels; tandis que chaque partie de notre existence est à peu près également mêlée de bien et de mal.

Notre petite caravane se composait, d'abord de monsieur le commandant en chef Ariel, aussi gai

qu'un pinçon, aussi bruyant qu'un lévrier que l'on vient de lâcher, aussi affairé qu'une abeille; ensuite de Catalina, de Sybrandt, et d'une demi-douzaine de beaux et de belles d'Albany, qui s'étaient réunis de bonne heure à la maison Vancour, dans une toilette soignée, mais simple et convenable pour leur excursion, et les courses qu'ils comptaient faire à travers les églantiers et les vignes sauvages de l'île.

Ce petit paradis, comme l'appellerait un poëte, avait été formé par les alluvions du fleuve, et s'élevait à peine au-dessus de son niveau. Un magnifique tapis vert couvrait ce sol fertile, qui donnait trois récoltes par année quand il n'avait pas servi de pâturage. Des saules s'élevaient de tous côtés, et bordaient les rives; des buissons d'églantines, des plantes inconnues, dont les fleurs offraient toutes les variétés de couleur et de parfums, remplissaient les intervalles entre les arbres, et des vignes entouraient leurs tiges et s'élançaient de l'un à l'autre en formant de riches festons, ou bien s'inclinaient jusques sur les eaux, dont le courant les balançait doucement. Cette barrière de verdure renfermait une prairie ombragée par quelques platanes, d'une taille si gigantesque, que l'on découvrait de leur

cîme les collines qui bornaient les plaines des deux côtés du fleuve. Le doux murmure des flots qui caressaient les branches inclinées des saules et des vignes, joint au gazouillement de mille oiseaux, paisibles habitans de cette solitude, formait un concert bien supérieur à toutes les harmonies artificielles.

Sous la conduite de l'actif, de l'infatigable Ariel, la petite troupe débarqua sur le théâtre des plaisirs qu'elle goûtait déjà par anticipation. Tous étaient contens et joyeux, hors notre ami Sybrandt, qui, dès l'instant où il rejoignit la compagnie, sentit l'influence de son mauvais génie qui paralysa ses membres, troubla ses idées, et lui donna cet air contraint et embarrassé qu'il avait toutes les fois qu'il sortait de sa sphère accoutumée. Il se trouvait toujours soit en avant, soit en arrière des autres, par conséquent hors de la portée de leur conversation ; en sorte que si l'hilarité naturelle à la jeunesse excitait quelques éclats de rire, Sybrandt ne manquait pas de supposer qu'il en était le sujet. Les autres jeunes gens n'avaient pas beaucoup plus d'aisance et de graces qu'il n'en avait lui-même, et n'avaient point ses connaissances ; mais ils faisaient leur partie avec cette franchise, cette bonne humeur

qui plaisent aux femmes dans toutes les situations. Tous avaient fréquenté la société de leur petite ville, et leur amour-propre s'était aguerri dans la poursuite de divers objets, tandis que le pauvre Sybrandt avait passé sa vie à cultiver les fruits dangereux de la solitude, la susceptibilité, l'orgueil et l'égoïsme. C'est en effet le commerce avec nos semblables qui peut seul nous arracher à la contemplation de nous-mêmes, et nous apprendre que nous ne pouvons être heureux sans contribuer au bonheur des autres.

Quand ils arrivèrent sur le rivage où le petit bateau qui devait les conduire dans l'île était amarré, Sybrandt prit en lui-même la grande résolution d'offrir la main à Catalina; mais il fut si longtemps à se préparer à cet acte formidable, qu'il se laissa prévenir par un des jeunes Albanais aussi galant et plus alerte que lui. L'homme timide est comme le tigre, qui ne fait jamais qu'un seul bond pour saisir une proie, et se retire dans ses broussailles s'il a manqué son coup. Je puis garantir d'après ma propre expérience la vérité de ce fait; car je me rappelle fort bien que dans mes jours de galanterie, maintenant, hélas! si loin de moi, quand il m'arrivait pendant un dîner de rassembler tout mon courage pour porter la

santé de la maîtresse du logis, si par hasard elle n'entendait pas ma première sommation, je me serais fait hacher plutôt que d'en faire une seconde. Il en fut ainsi du pauvre Sybrandt; son premier effort ayant été vain, il se renfonça encore plus profondément dans sa maussaderie ordinaire.

Une fois débarquée la petite troupe se dispersa de tous côtés, soit deux à deux, soit par groupes de trois ou quatre, suivant le hasard ou leur bon plaisir. Dans ces temps de simplicité, d'innocence, il était d'usage, et grace au ciel il est encore d'usage dans notre heureux pays, que les jeunes gens de sexes différens se réunissent pour faire de ces promenades champêtres; et cet usage ne saurait avoir pour eux le moindre inconvénient. La vue des beautés enchanteresses de la nature, l'harmonie des bois, l'air embaumé du printemps, possèdent en effet un charme qui dispose à l'amour, mais à l'amour délicat et vertueux; et si ce sentiment conduit quelquefois à des infortunes, on doit les attribuer aux chances ordinaires de la vie, non à la dépravation. Ce n'est pas au milieu des scènes rurales, à la clarté du jour, que les passions grossières se développent dans toute leur dangereuse énergie; mais

bien dans les fêtes nocturnes où l'éclat des lumières, une musique voluptueuse, des vins exquis, des mets recherchés, enflamment les sens et l'imagination. Puisse notre patrie repousser long-temps encore la mode de restreindre la liberté des jeunes filles, et d'étendre celle des femmes mariées.

Catalina, satisfaite d'avoir réussi à se faire accompagner par Sybrandt, était disposée à le traiter plus favorablement qu'à l'ordinaire. Elle lui faisait de temps en temps de petites niches, et parfois excitait quelques risées à ses dépens. Heureusement pour nous la pointe la plus aiguë, soit de la peine, soit du plaisir, s'émousse bientôt, après les premières jouissances ou les premières douleurs; s'il en était autrement; — mais je deviens insensiblement moraliste, tandis que je ne dois être que romancier. Sybrandt s'accoutuma par degrés à ces plaisanteries amicales, son esprit se monta au ton de celui de ses compagnons, et deux ou trois fois il se surprit à partager la joie générale, à jouir de la scène ravissante qui les entourait. La moquerie des femmes augmente l'assurance des hommes hardis, et donne souvent de l'audace aux plus modestes. De même qu'il n'est rien de plus terrible qu'un

poltron révolté ; un homme timide forcé dans ses retranchemens, passe quelquefois d'une extrémité à l'autre, et devient audacieux. Mais le caractère de Sybrandt avait trop de fermeté, et ses habitudes étaient trop invétérées pour qu'il fût susceptible de subir une métamorphose aussi soudaine et aussi complète.

Je plains celui qui n'a jamais senti le charme inspirateur de la nature ; il doit être privé et de sensibilité et d'imagination. Sybrandt n'était point du nombre de ces êtres imparfaits ; et malgré sa froideur apparente, son cœur renfermait un feu que le moindre choc pouvait faire jaillir. A mesure que la matinée avançait, il se sentait plus à l'aise, son embarras se dissipait insensiblement. Il se hasardait à causer avec quelques-unes des jeunes personnes, et enfin il eut l'assurance inouïe de suivre Catalina dans une course à travers le taillis qui bordait la petite île.

De même que les semences qui restent étouffées sous l'ombre des forêts jusqu'à ce que les rayons du soleil viennent les frapper et les appeler à la vie, les sentimens de Sybrandt, longtemps comprimés au fond de son cœur, prirent tout-à-coup assez d'énergie pour triompher de sa timidité. Ses vives émotions prêtaient à son lan-

gage une éloquence qui surprit Catalina, et lui causa une sorte de plaisir. Les trésors d'images que ses longues contemplations et ses lectures avaient amassés dans son esprit, furent mis au jour, et déployés sans effort et sans affectation, dans les observations frappantes que lui suggéraient les objets au milieu desquels il se trouvait. La jeune fille écoutait avec un étonnement mêlé d'admiration la statue animée; et comme elle le regardait tandis qu'il parlait avec l'enthousiasme d'un poète, elle vint à penser, en voyant ses traits briller d'un feu divin, que son cousin était presque aussi beau qu'un aide-de-camp.

Lui-même se sentit élevé à ses propres yeux; pour la première fois de sa vie il entendit le son de sa voix, sans que son cœur battît de crainte; pour la première fois il put se rappeler une heure passée dans la compagnie d'une femme sans éprouver une angoisse de regret et de mortification.

« Sybrandt, » dit enfin Catilina, « Pourquoi ne parlez-vous pas tous les jours ainsi? » — « Parce que tous les jours ne ressemblent pas à celui-ci; et vous-même, ma cousine, vous n'êtes pas toujours comme vous êtes maintenant. »

Ils restèrent quelques instans dans le silence,

et en furent tirés par les joyeuses acclamations d'Ariel, qui avait préparé la collation, et invitait à grands cris les jeunes gens à venir profiter de sa prudente prévoyance. Pour lui, dîner était une affaire de la plus haute importance ; et jamais il ne s'engageait dans aucune partie sans avoir la certitude que les vivres n'y manqueraient point, et seraient d'une espèce confortable. Il comptait d'une manière si touchante l'histoire mélancolique de deux canards sauvages, les meilleurs qu'il eût jamais vus, et que son cuisinier avait gâtés en les faisant bouillir au lieu de les mettre à la broche, qu'il tirait des larmes des yeux de la plupart de ses auditeurs. Le bon Ariel avait étalé ses provisions sur une immense nappe étendue sur le gazon, à l'ombre d'un bosquet de sassafras, dont les fleurs exalaient une odeur aromatique. Il distribua sa troupe avec une grande discrétion, plaçant alternativement un jeune homme et une jeune demoiselle, et enjoignant au premier d'avoir les plus grands soins pour sa voisine. Quant à lui, il ne pouvait jamais s'asseoir tant qu'il restait quelque chose à faire. Il tournait autour du couvert comme un épagneul, lançait ses bons mots, en riait le premier, et le plus souvent tout seul, ce qui ne faisait que redoubler sa gaieté ; il

se servait lui-même, mangeait et parlait en même temps, mettant à tout cela une franche hilarité, qui se communiquait à tous les convives. Les oiseaux chantaient au-dessus de leurs têtes; leurs pieds foulaient une herbe fraîche et fleurie; un vent tiède caressait leurs joues; l'espérance remplissait leur cœur, et la jeunesse, la santé, donnaient à leur repas un goût exquis. Une situation semblable devait naturellement exciter la joie, les rires inextinguibles.

Mais telle est l'inconstance de la fortune, tandis qu'ils jouissaient de ces momens délicieux sans songer à ce qui pouvait les suivre, un orage se formait, et déjà le ciel se couvrait au couchant d'une masse de nuages noirs et menaçans.

La petite île était entourée, comme nous l'avons dit plus haut, par une ceinture de saules, de buissons et de vignes, qui dérobait à la vue la rive opposée. La tempête, qui se formait à l'ouest, avait donc échappé à l'observation de la petite société jusqu'à l'instant où ses chants, ses propos joyeux furent interrompus par un éclair, que suivit de près un violent coup de tonnerre. Quand la voix du Créateur se fait entendre, la nature se taît; on dirait que le bruit majestueux de la foudre impose un silence de vénération à

tous les êtres. Le rire cessa, les oiseaux restèrent muets sous la feuillée, les branches légères des arbres cessèrent de s'agiter; on ne vit plus dans l'air ni sur les eaux les nombreux insectes qui semblaient une minute avant donner de la vie à la moindre partie de l'espace ; même le murmure des vagues devint insensible ; tout était silencieux, hors la voix menaçante que l'on entendait à de courts intervalles sortir des profondeurs d'une vaste obscurité.

Nos jeunes gens se rangèrent, dans une attente inquiète, les uns à côté des autres, osant à peine prononcer un mot. Ariel essaya un *hé-hem ;* mais il manquait, il faut bien l'avouer, de sa vigueur accoutumée. Sybrandt tâcha de gagner une position d'où il pouvait voir au-delà de la barrière de l'île, et il revint en courant annoncer que l'orage avançait avec une telle rapidité, qu'il était impossible de traverser le fleuve, et d'arriver à la première maison assez promptement pour échapper à sa furie. A cette nouvelle, les demoiselles regardèrent les jeunes gens ; ceux-ci regardèrent les demoiselles. Les unes craignaient pour un chapeau neuf, une jolie robe, un beau schall ; les garçons, comme on appelait alors les jeunes hommes et comme les appellent encore nos vieux

patriarches, les garçons avaient tous leur habit des dimanches, qu'ils tenaient à conserver le plus long-temps possible, n'étant pas dans l'habitude de contracter des dettes avec leur tailleur. Tous ces objets de leur sollicitude seraient probablement dédaignés, même par les laquais et les femmes de chambre dans notre siècle de perfectionnement; toutefois leur simplicité n'ôtait assurément aucun avantage personnel à nos grand-pères et grand-mères. Que fera cependant la petite troupe en cette conjoncture si critique? L'approche de la tempête était indiquée par les éclairs plus fréquens, le bruit plus éclatant du tonnerre, et le calme solennel qui avait précédé ces phénomènes.

Ariel était aussi affairé qu'un alderman dans un incendie, et à peu près aussi utile. On conçoit facilement qu'un homme qui s'agitait quand il n'y avait aucun motif de s'agiter, devait être en un cas semblable tellement excité, qu'une résolution ne pouvait s'achever dans sa tête sans être croisée par une autre. C'est justement ce qui lui arrivait; il jurait après les jeunes gens qui ne faisaient rien, proposait mille choses tout-à-fait impraticables, et conclut enfin, le brave homme! par souhaiter, du fond de son ame, d'être sain

et sauf au vieux manoir avec tous ses compagnons.

Catalina s'était accoutumée, dans la pension où elle avait été élevée, à craindre le tonnerre. Ce n'est pas que la maîtresse n'encourageât les jeunes personnes à vaincre leur frayeur sur ce point; mais elle-même disparaissait aussitôt qu'il tonnait, et on la surprit une fois cachée entre deux lits de plume, à demi-suffoquée de chaleur et de peur. Il est fâcheux que le sentiment de crainte religieuse qui accompagne cet imposant phénomène de la nature dégénère si souvent en une terreur abjecte et superstitieuse. Un bel orage devrait éveiller dans l'esprit les associations les plus élevées, exalter l'imagination jusqu'aux régions célestes; mais les idées vulgaires de crainte personnelle détruisent tout l'effet de ce grand spectacle.

Sybrandt, au milieu de la consternation générale, songeait à ce qu'on pourrait faire dans le peu de temps qui restait, avant que l'orage éclatât sur eux. Tout à coup il lui vint une idée; il l'adopta, et ne perdit pas une minute pour l'exécuter. A l'aide de ses compagnons, il tira sur la grève le large bateau plat qui les avait amenés, le retourna, et le plaça, en le soutenant d'un

côté par des bâtons, sur un plan incliné, de manière à présenter un abri dans la direction de la pluie. L'intervalle qui s'écoula entre la fin de cette opération et le commencement de l'averse fut rempli par les jeunes gens à garnir de branches et d'herbes l'espace que laissaient ouvert les côtés du bateau. Il n'y avait place que pour les jeunes filles sous ce hangar improvisé, mais Ariel trouva moyen de s'y glisser avec elles ; car, malgré son bon cœur, il aimait mieux se mettre à couvert par le mauvais temps que de céder une position avantageuse sous ce rapport à qui que ce fût. Les autres hommes se blottirent sous les saules et les vignes, et l'on observa que Sybrandt resta le plus près possible du côté de la barque où Catalina était placée, et qu'il avait pris un soin particulier d'arranger les herbes et les branches en cet endroit.

Au bout de quelques minutes de profond silence, la petite troupe entendit rugir la tempête avec tous ses accompagnemens de vent, de pluie, d'éclairs, de tonnerre. Les arbres étaient fracassés ; la terre, bientôt saturée d'humidité, en vidait le surplus dans le fleuve, qui commençait à s'enfler en grondant. Cet orage resta long-temps dans la mémoire des Albanais, et plus d'un demi-

siècle après on parlait encore des ravages qu'il avait causés.

Les personnes réfugiées sous le bateau s'y trouvaient passablement garanties; mais le reste de la troupe fut bientôt mouillé jusques aux os. Les branches flexibles des saules se courbaient, et laissaient pénétrer les torrens de pluie; mais les ormes, les platanes, résistaient à la tempête, qui les dépouillait de leurs branches, qu'elle faisait voler dans l'air comme des plumes ou des brins de paille. Le bruit du vent, des vagues mugissantes, était accompagné d'éclairs qui se succédaient sans interruption, et de ces coups de tonnerre aigus et secs, signes certains de l'approche du fluide électrique. Enfin nos jeunes gens entendirent, avec un redoublement de terreur, une explosion si violente, qu'il semblait que la voûte du ciel se déchirait, et virent un superbe platane, à cent pieds de distance en face d'eux, brisé par la foudre comme un roseau. La pluie cessa pour un instant après ce coup terrible, et le tronc, à demi brisé, resta tremblant, et s'inclinant de côté et d'autre comme un homme subitement atteint par une maladie mortelle. Cependant les vents reprirent leur empire, et l'orgueilleux monarque de l'île, cédant à leur puissance,

tomba sur la terre avec un épouvantable craquement, montrant par cette destruction soudaine de l'ouvrage de plusieurs siècles la force irrésistible du Créateur.

Les jeunes filles poussaient des cris; les jeunes gens contemplaient en frémissant le géant des forêts vaincu en un instant par la toute-puissance. Mais bientôt ils furent détournés de cette contemplation par l'approche d'un nouveau danger. On sait avec quelle rapidité nos fleuves, nos rivières croissent après les orages, surtout près de leur source et lorsqu'ils traversent des pays montagneux. La petite île où se passait la scène que nous décrivons n'était élevée au-dessus du niveau de la rivière que de quelques pieds, et sa surface était parfaitement plate. Déjà les vagues commençaient à monter, et la position de la petite société devenait extrêmement périlleuse. Les hommes s'occupèrent immédiatement à retourner le bateau, et se préparèrent pour l'inondation. On se plaça dans l'embarcation, et les jeunes gens se tinrent prêts à se servir des rames aussitôt que le bateau serait à flot. Bientôt le torrent s'élança sur l'île, et la couvrit en un instant d'une énorme masse d'eau noire mêlée de blanche écume. La difficulté était d'éviter les arbres

et les buissons, dont la tête surmontaient les eaux. Il fallait tâcher de conduire la frêle barque dans le sens du courant jusqu'à ce qu'elle pût gagner quelque petite baie où l'on pourrait laisser passer la violence de l'inondation.

Dans les momens de danger, les caractères supérieurs prennent naturellement la direction des choses, et les inférieurs leur obéissent par une sorte d'instinct. Depuis le commencement de la tempête Sybrandt n'était plus le même homme. Une ame nouvelle semblait l'inspirer; ses résolutions, ses actions, indiquaient un courage, une présence d'esprit qui excitaient l'admiration et provoquaient la confiance de ses compagnons.

La scène qu'il venait de contempler avait fait disparaître sa timidité et mis en jeu des qualités qu'il possédait sans les connaître. Lui, qui tremblait à l'idée d'entrer dans un salon, ou de rencontrer l'œil souriant d'une jolie femme, déployait au milieu des périls une mâle intrépidité, et conduisait d'une main ferme le petit esquif à travers les tourbillons formés par les courans qui se croisaient en tous sens. Tous les autres restaient dans la stupeur, à peine capables d'exécuter ses ordres. Ariel lui-même était immobile et muet. Mais ni le courage, ni la force de l'homme

ne pouvaient lutter bien long-temps contre la puissance des eaux, à chaque instant renforcée par de nouveaux torrens. En tournant une pointe, autour de laquelle les vagues tourbillonnaientavec une impétuosité toujours croissante, le bateau heurta contre le tronc d'un arbre au-dessous de la surface de l'eau, et fut renversé. Heureusement pour quelques-uns, mais non, hélas! pour tous, le courant prenait tout à coup une autre direction après la langue de terre, et venait aboutir à une baie, où il perdait toute sa violence. Ils avaient frappé contre l'arbre, cause de leur naufrage, en cherchant à gagner ce lieu de refuge. C'est avec un sentiment de profond regret que je raconte que cet accident coûta la vie à deux des innocentes jeunes filles et à un jeune homme qui, se trouvant assis sur l'avant, furent lancés, quand la barque chavira, dans le fort du courant, qui les entraîna. Deux jours après, on retrouva leur corps à quelques milles plus bas. Les autres, à l'exception de Catalina, furent poussés par l'angle soudain que formait le courant dans la petite et tranquille baie, où ils purent prendre terre. Catalina, moins forte, moins accoutumée aux jeux et aux dangers de la vie rurale, perdit connaissance au moment du

choc, et aurait infailliblement péri si son cousin ne se fût pas jeté à la nage contre le courant furieux qui l'entraînait, et ne l'eût ramenée en sûreté près de ses compagnes.

Le reste de la petite troupe regagna tristement le logis, en déplorant amèrement la perte de leurs amis, en comparant avec un profond sentiment de mélancolie la gaieté de leur départ et l'affliction qui accompagnait leur retour; cette matinée si belle, si pleine d'espérance, et la soirée désastreuse qui l'avait suivie. Le souvenir de cette scène et de la conduite de Sybrandt, non-seulement avant, mais pendant l'orage, et surtout au moment du plus grand danger, ce souvenir se présentait par la suite à tout moment à l'esprit de Catalina, et réprima souvent l'envie qu'elle avait, soit de rire, soit de se fâcher de la timidité guindée de son cousin.

Il n'est pas nécessaire de décrire l'horrible anxiété du père et de la mère de notre héroïne, non plus que celle du bon Denis, qui, au milieu de ses alarmes, ne pouvait s'empêcher de maudire la mode, qu'il prétendait nouvelle, de ces promenades dans l'île, bien que la tradition prouvât que cet usage datait du premier établissement de la colonie. Il suffit de dire que ces ex-

cellens parens reçurent leur fille unique comme un présent que le ciel daignait leur faire une seconde fois, et que leur reconnaissance fut sans bornes envers Sybrandt, qui paraissait alors abandonné par son esprit inspirateur. La crise terrible qui avait éveillé toute l'énergie de son ame étant passée, il retomba dans ses anciennes habitudes de sauvage indolence ; au lieu d'exprimer sa joie d'avoir été l'instrument choisi par la providence pour sauver Catalina, au lieu de montrer sa sensibilité à sa famille, il resta silencieux, embarrassé, et finit par s'esquiver. Il ne faut pas oublier de noter que le bon Ariel, depuis cet événement, ne manqua jamais d'assister aux sermons du Dominus deux fois chaque dimanche, ce qu'il ne faisait point auparavant, sous le prétexte, assez plausible, de sa disposition à s'endormir, et de son habitude de ronfler en dormant, qui pouvait causer du trouble dans la congrégation.

CHAPITRE V.

Une irruption d'habits rouges.

Il se passa plusieurs jours avant que Catalina revît son cousin, qui fuyait les conséquences ordinaires d'une bonne action avec le même soin que la plupart des hommes mettent à éviter celles d'une mauvaise. Catalina disait à l'esprit féminin qu'elle renfermait en elle : « Il se donne des airs, il imagine que je l'enverrai chercher une seconde

fois; mais il verra qu'il se trompe, malgré toute sa science. Je hais ces gens orgueilleusement stupides. » Et, jetant les yeux sur la glace, elle sourit à ce qu'elle y voyait. Je laisse à deviner au lecteur quel était l'objet dont la vue lui paraissait si agréable, n'ayant jamais eu l'habitude de divulguer les secrets des dames. Quand Sybrandt parut enfin devant sa belle ennemie, et s'aventura à braver ce qui lui semblait bien plus terrible que la gueule béante d'un lion affamé, Catalina, irritée de sa longue absence en ces circonstances, et du peu d'intérêt qu'il semblait attacher au service qu'il lui avait rendu, le traita avec un dédain marqué. Sybrandt, qui aurait compris vingt volumes in-folio de métaphysique beaucoup plus aisément que les pensées d'une femme, et qui ne supposait point que sa présence ou son absence pût être de quelque importance aux yeux d'aucun être du sexe et de l'âge de Catalina, se sentit plus embarrassé que de coutume à cette réception. Ils continuèrent ainsi à se méprendre sur leurs dispositions mutuelles, et devaient probablement continuer toute leur vie à mal juger l'un de l'autre.

Peu de temps après l'aventure de l'île, un incident excita une grande sensation dans la petite

ville d'Albany et ses environs ; ce fut l'arrivée d'un régiment anglais de New-York, en conséquence des hostilités que l'on s'attendait à voir commencer à chaque instant entre la France et l'Angleterre, puissances dont la funeste rivalité a fait couler le sang humain dans les quatre parties du monde. La plupart des officiers de ce régiment étaient des jeunes gens brillans, à la mode, non mariés ; et les belles et les mamans d'Albany voyaient dans ces nouveau-venus un objet vers lequel les charmes des unes et l'adresse des autres pouvaient se diriger.

Un des résultats les plus dégradans de l'état colonial est le sentiment d'infériorité qu'il engendre inévitablement chez le colon, quand il se compare à l'habitant de la métropole, et le dédain arrogant, le manque d'égards que ce dernier affecte envers les colons. Quand nos provinces étaient encore soumises à l'Angleterre, elles étaient bien éloignées de cet esprit de fière égalité dont elles s'honorent aujourd'hui. La Virginie et la Caroline méridionales montraient seules dès-lors quelque tendance vers les idées sur lesquelles notre indépendance s'est fondée; ailleurs, tous les préjugés aristocratiques dominaient, surtout parmi les femmes. L'empres-

sement avec lequel nos dames recherchaient les attentions des gentilhommes de la mère-patrie, la fierté que la moindre de ces attentions leur inspirait, contribuaient sans doute à l'abaissement moral de leurs compatriotes, aussi bien qu'à l'exaltation présomptueuse des aventuriers étrangers. Cette sotte manie d'admirer exclusivement ce qui vient de loin était si profondément enracinée dans les treize anciennes provinces des États-Unis, qu'elle y subsiste encore, comme le prouve notre aptitude à préférer un talent médiocre dans un étranger au mérite le plus brillant chez un concitoyen, et la facilité avec laquelle nous adhérons à l'opinion d'un ignorant charlatan, par la seule raison qu'elle vient de l'autre côté de l'Atlantique. L'hospitalité en ce sens est loin d'être louable : elle doit se fonder sur de plus nobles motifs que la puérile vanité de fêter un peuple parce que nous le croyons plus puissant, plus considérable que nous.

Le colonel du régiment nouvellement arrivé touchait à l'âge où l'ambition prend la place de l'amour. Il était brave, d'une naissance distinguée ; c'en était assez pour le rendre recommandable aux yeux des belles provinciales. Il appartenait à une espèce de petits-maîtres qui depuis

long-temps a disparu comme espèce, bien que l'on en retrouve des exemples isolés dans la personne de quelque vieux militaire dont la vivacité et la galanterie ont survécu à elles-mêmes, et subsistent encore par la seule force de l'habitude. L'officier en question se nommait Sydenham; son extérieur était séduisant, surtout en uniforme, quoique son air annonçât la fatuité; sa bravoure était incontestable, ses principes sûrs et bien faciles à suivre, puisqu'ils consistaient à soutenir les conséquences de toutes ses actions, bonnes ou mauvaises. Il n'était pas dépourvu d'instruction; mais ce qui le distinguait principalement, c'était le grand usage du monde et l'art de se rendre agréable dans toutes les sociétés par la souplesse de ses opinions et ses manières nobles et prévenantes.

Les autres officiers étaient à peu près égaux en mérite. Tous avaient des habits rouges, qui faisaient leur principale distinction; tous se croyaient infiniment supérieurs aux bons planteurs dont ils consentaient à boire le vin et à courtiser les femmes et les filles, si le premier était vieux, et les dernières jeunes et jolies.

La maison Vancour avait toujours été ouverte à tous les étrangers de marque, spécialement

aux officiers qui, dans leur passage de New-York à la frontière, y séjournaient en allant et en revenant. Ils étaient reçus avec cette hospitalité aisée qui laisse au maître du logis et à ses hôtes une entière liberté, et dont il ne se retrouve que peu de vestiges de nos jours, excepté dans les états du sud, où elle se soutient encore, malgré les attaques réitérées d'une ostentation égoïste et parcimonieuse. Indépendamment de son hospitalité, comme M. Vancour l'aîné avait une profonde connaissance des intérêts de la colonie, une grande influence sur les Indiens, et qu'il jouissait de l'estime générale dans sa province, les membres du gouvernement ne laissaient jamais échapper l'occasion de le consulter sur les mesures qu'ils avaient à prendre.

Le colonel Sydenham et ses officiers se trouvèrent donc bientôt familiers dans la maison de M. Egbert Vancour; ils montaient ses chevaux, faisaient fête à sa bonne chère, buvaient ses excellens vins, et déclaraient que c'était une sorte de vieux roquentin de provincial tout-à-fait présentable. Ils poussaient même leurs égards pour lui à tel point qu'ils ne le tournaient jamais en ridicule que lorsqu'ils étaient entre eux. Sydenham choisit d'abord Catalina pour en faire l'objet de

ses soins ; et les autres trouvèrent parmi les Van Amburgh, les Van Outerstoup, les Volek-Máar, les Ver Valer du voisinage des divinités rurales qui pouvaient parler anglais avec les yeux, sinon avec la langue. A cette époque il n'était pas de bon ton d'avoir pour les dames mariées d'autres attentions que celles qui s'accordent avec un profond respect. Mais quand il eût été d'usage de faire autrement, l'air calme et réservé, les manières modestes et pleines de dignité de madame Vancour n'auraient pas permis à l'homme le plus impudent ou le plus étourdi de hasarder auprès d'elle la moindre galanterie. Un des jeunes officiers se plaignait un jour à ses camarades de ne pouvoir trouver aucune femme dont il pût devenir amoureux. « Faites la cour à la maîtresse du logis, » dit un d'eux en plaisantant. — « Madame Vancour ! » reprit l'autre. « Autant vaudrait-il me proposer de jeter un verre de vin au visage du roi. »

L'arrivée et le séjour de ces jeunes militaires firent une profonde sensation dans cette partie du pays, et y produisirent en peu de temps de grands changemens. Indépendamment du relâchement général dans les mœurs, suite ordinaire de la vie incertaine, errante, du soldat, tout corps

de troupe un peu considérable traîne toujours après soi un certain nombre de gens vicieux des deux sexes. La corruption marche à la suite des armées ; et rien n'est plus pernicieux pour la morale d'un peuple qu'une association de quelque durée avec des troupes régulières.

Les dieux des rivières, qui dormaient ordinairement tranquilles dans leur bassin de cristal, où leur repos n'était jamais troublé que lorsque les glaces qui les couvraient se brisaient au souffle du printemps, ou que les torrens des montagnes les forçaient à sortir un instant de leurs lits, s'étonnaient d'entendre nuit et jour les bruyans ébats des nouveaux-venus. Jusqu'alors on n'aurait pas entendu, passé huit heures, aboyer un chien dans ces retraites paisibles, à moins que ce ne fût pour signaler l'approche de l'homme sauvage ou de la bête féroce. « Maintenant, Dieu nous soit en aide ! » disait le bon Dominus Stettinius en joignant les mains, « une partie de la nuit est employée à danser, à se divertir, et ces réjouissances se prolongent souvent jusqu'à neuf et dix heures du soir !... » Plus d'une fois les vaches, accoutumées à voir, dès la pointe du jour, les laitières entrer dans leur étable, tournaient en vain la tête du côté de la porte, tandis que les

jeunes filles qui devaient leur donner la nourriture dormaient encore, après les fatigues d'une danse champêtre, ou préparaient quelque nouvel ajustement. Ces jeunes Hollandais, si rangés, si modestes, qui jusqu'alors avaient regardé une partie en traîneaux à Noël comme le comble de la félicité humaine, se glissaient maintenant à minuit hors du grand dortoir où la surveillance du bon père croyait les avoir laissés bien endormis. Ils couraient perdre leur temps, leur santé, leurs mœurs, et dépenser leur argent dans des orgies nocturnes que le soleil semblait rougir d'éclairer quand il s'élevait au-dessus des cimes dorées des collines. Les paisibles retranchemens derrière lesquels nos ancêtres bataves ont si obstinément conservé en d'autres parties du pays leurs mœurs antiques presque jusqu'à nos jours, cédaient graduellement aux coups qui leur étaient portés pendant cette espèce d'invasion.

Le digne Stettinius contemplait avec un étonnement douloureux les dispositions à la révolte que montrait son troupeau, si docile autrefois. Il se décida en cette conjoncture à prendre, pour résister à l'ennemi qui venait troubler ses tranquilles domaines, les armes que comportait son âge, son caractère et ses fonctions sacrées. Met-

tant de côté le zèle modéré qu'il avait toujours montré dans ses exhortations, et qui suffisait pour maintenir dans la bonne voie ses simples auditeurs, il employa les menaces, les reproches sévères : son éloquence, son savoir, ses hautes vertus, lui inspiraient des paroles imposantes et touchantes, dignes des premiers réformateurs. Mais hélas! que pourrait la voix des anges eux-mêmes, quand le mauvais exemple, la tentation, les occasions de mal faire, ont déjà commencé à corrompre le cœur? Quelques-uns sans doute, surtout parmi les plus âgés des paroissiens, se sentaient émus par les sermons de l'excellent pasteur, et s'arrêtaient dans la carrière du vice; mais parmi les plus jeunes, les plus étourdis des deux sexes, il s'en trouva bon nombre qui eurent à déplorer tout le reste de leur vie le jour où le régiment planta ses tentes au milieu des riches prairies de l'Hudson.

CHAPITRE VI.

Un *Beau* de l'ancien régime.

Le colonel Sydenham était un vétéran de cette vieille école des *beaux*, que je crois très-supérieure à celle de nos *dandies* modernes. Les premiers professaient une courtoisie, une déférence chevaleresque pour les dames, qui, soit qu'elle dérivât de vanité ou d'un sentiment plus noble, contribuait à l'agrément de la société. Les ma-

nières un peu cérémonieuses de ce temps étaient incontestablement préférables à l'insouciante et brusque familiarité, à l'oubli grossier des convenances d'autrui, que la mode décore aujourd'hui du nom d'aisance, de mâle assurance. Le colonel avait servi dans l'Inde, ce qui lui fournissait un heureux prétexte d'attribuer ses cheveux gris et les autres marques de caducité que montrait sa personne à l'effet d'un climat brûlant. « Ma tête grisonnait déjà à vingt ans, » disait-il ; et jamais il ne se servait de lunettes, jamais il ne prenait de canne en nulle occasion, quoiqu'il sentît souvent le besoin de ces utiles auxiliaires. Son cœur était toujours occupé de quelque jeune beauté dont il s'efforçait de fixer l'attention, bien plus par une habitude de vanité que par un sentiment plus vif et d'une nature plus élevée. En peu de jours il devint le favori de tous ; grands et petits, jeunes et vieux l'aimaient, à l'exception du bon Dominus Stettinius, qui avait deviné le relâchement de ses principes, et ne considérait point l'élégance des manières comme une compensation pour l'absence des bonnes mœurs.

Le colonel devait regarder Catalina comme l'objet le plus digne de ses attentions. C'était la plus belle personne du pays, l'unique héritière

d'un homme qui possédait assez de terres pour voter à la diète germanique, enfin l'arbitre du bon ton dans la société albanaise. « Si j'étais assez heureux, pensait-il, pour attendrir cette jolie tourterelle des bois, elle vaudrait la peine de risquer le mariage : sinon je suis consolé d'avance ; un voyageur comme moi ne s'amuse pas à se tourmenter pour les caprices d'une femme. » D'après cette résolution, il se déclara serviteur dévoué de miss Vancour, et les lois de l'étiquette militaire tenaient à l'écart la foule des majors, capitaines, lieutenans et enseignes, tandis que leur colonel faisait l'agréable auprès de la jeune demoiselle.

On ne peut nier que Catalina ne se sentît flattée de la préférence que lui accordait le premier de ces brillans officiers, un homme qui portait avec honneur un beau nom. Il eût fallu une force au-dessus de la nature féminine pour rester insensible à un triomphe si flatteur. Il n'est pas surprenant en effet que les femmes mettent tant de prix à ce genre de conquête, puisque ce sont les seules qui leur soient permises, puisque leur vanité, leur ambition, ne peuvent trouver à se satisfaire qu'en unissant leur sort à celui d'un homme que ses qualités person-

nelles, sa fortune ou sa naissance ont placé dans un rang supérieur. Les empressemens du colonel pour Catalina, et la politesse gracieuse avec laquelle ils étaient reçus, firent bientôt penser aux bonnes gens du pays, auxquels les attentions autorisées par l'usage du grand monde étaient inconnues, que c'était un mariage arrêté.

Parmi ceux qui observaient les progrès de cette intimité avec amertume de cœur, était le jeune Sybrandt Westbrook. Sa vie retirée, l'habitude de se concentrer en lui-même, le disposaient à l'espèce de jalousie la plus ridicule et la plus injuste. Persuadé qu'il ne pouvait prétendre à Catalina, il aurait frémi à la seule idée qu'elle pût jamais se douter qu'elle était l'objet, l'unique objet de ses rêveries. Toutefois il ne pouvait endurer la pensée, bien moins encore la vue des plus légères marques d'attention qu'elle aurait pu donner à un autre. Quand il se trouvait avec elle, et qu'il la laissait aux soins des autres hommes de la société, ces soins, qu'il avait négligé de prendre lui-même, lui causaient les plus vives angoisses, et leur souvenir empoisonnait ses jours solitaires et ses nuits sans sommeil.

Je ne m'étonne point, comme le font beaucoup de gens, du goût des femmes pour les amans un peu entreprenans. Le rôle du beau sexe est de se tenir sur la défensive ; rien n'est plus mortifiant pour sa fierté, plus pénible pour sa délicatesse, que l'obligation d'encourager par des avances inconvenantes l'homme orgueilleux ou timide, qui ne montre son affection qu'en s'éloignant, en négligeant avec obstination toute occasion de se rendre agréable.

Catalina, bien que Sybrandt tînt en sa présence une conduite aussi bizarre qu'impolie, se doutait néanmoins qu'il nourrissait au fond du cœur un sentiment de préférence pour elle. Une sorte d'instinct commun à toutes les femmes, et qui leur tient lieu de raison et de philosophie, l'avait avertie que les actions de son cousin ne devaient pas être interprétées d'après leur apparence ; elle l'observait donc attentivement, tout en recevant les galantes attentions du colonel avec d'encourageans sourires. En ces occasions elle tâchait de pénétrer ce qui se passait dans l'ame de Sybrandt à travers son enveloppe d'indifférence ; et sa vanité, même sa sensibilité, puisqu'elle n'oubliait pas qu'elle lui devait la vie,

étaient souvent flattées de ce qu'elle découvrait. On voyait briller en lui de temps en temps des éclairs d'intelligence, de vivacité, qui indiquaient les trésors que sa timidité, son indolence, ses habitudes rustiques, l'empêchaient de mettre au jour. Ces observations inspiraient à la jeune fille tantôt le désir de l'encourager, par des manières affectueuses, à se montrer à son avantage dans la société des nouveaux-venus, tantôt l'envie de le tourner en ridicule, pour l'obliger à quitter le rôle d'impassible qu'il soutenait évidemment avec peine, et qui provoquait, quant à elle, son dépit féminin. Plus d'une fois en effet ses railleries lui firent éprouver des tourmens inouïs: sans avoir aucune méchanceté dans le caractère, elle faisait ainsi du mal, beaucoup de mal. Que de paroles légèrement prononcées n'ont-elles pas porté de coups mortels! Il est des ames d'une nature si sensible que la moquerie les met à la torture, et le mépris les tue. Elles souffrent le martyre, tandis que la timidité jette un voile si épais sur leurs sentimens, qu'elles ne montrent à des yeux inattentifs que de l'indifférence ou une morgue insupportable. Tel était le malheureux jeune homme qui semblait destiné en ce moment à n'être jamais apprécié même par l'amie

de son cœur ou la femme de son choix, puisqu'il ne possèderait probablement jamais une amante ni une épouse.

Quoiqu'il s'éloignât autant qu'il le pouvait du manoir de famille, son esprit inquiet l'y ramenait quelquefois en dépit de lui-même ; d'autres fois le bruyant, le remuant Ariel le forçait jusques dans les retranchemens de ses bois, et l'amenait bon gré mal gré dans le cercle brillant qui se rassemblait presque journellement chez le colonel Vancour. Un soir le colonel Sydenham, deux ou trois de ses officiers, Ariel, Sybrandt et les filles des principaux bourgeois d'Albany, se trouvaient en visite dans la maison Vancour; un orage survint au commencement de la soirée, et l'on décida que l'on resterait où l'on était si bien, et que l'on ne s'en irait qu'après souper. L'oncle Ariel fut prêt à sauter de joie à cette résolution ; car ce qu'il aimait le plus au monde c'était un bon repas en joyeuse compagnie. Une perspective aussi agréable pouvait seule le tenir éveillé après l'heure de retraite des coqs et des poules. Dans la conversation le colonel décrivit un mets indien composé de riz et de volaille bouillie, qui frappa merveilleusement l'imagination d'Ariel. Il disparut aussitôt après

le récit, et tout le reste de l'après-dîner on le vit entrer et sortir continuellement, sans que personne s'en étonnât, parce que chacun savait qu'il ne pouvait demeurer en repos tant qu'il trouvait quelque chose à faire dans la maison.

« Sybrandt, » dit madame Vancour, dans l'intention bienveillante de le tirer de la torpeur où il restait plongé depuis son arrivée, « Sybrandt, venez nous aider à trouver ce que signifient ces mots. » On se rassembla autour de la table sur laquelle se trouvaient des livres que quelques personnes s'amusaient à lire, tandis que les autres causaient.

« C'est du grec, » disait l'un. — « C'est de l'hébreu, » disait un autre. — « Du haut-hollandais, » disait un troisième. — « Point du tout, c'est du mohawk, » répliquait un quatrième; et tous étaient d'avis différens. « Laissez-moi voir, » dit Ariel, qui venait d'entrer dans la chambre le visage plus rouge que du feu. Il plaça ses lunettes sur son petit nez après les avoir soigneusement essuyées, et se posant sur ses deux jambes étendues à peu près en angle droit, il chercha à déchiffrer les mots mystérieux; mais il ne put y réussir.

« Colonel ! » cria-t-il à Sydenham qui affectait d'être tout entier à sa conversation avec Catalina ! « Colonel ! venez ici morbleu ! Vous entendez l'indou et toutes sortes de langues, vous allez nous expliquer cela. »

Tous les autres se joignirent à sa demande, et le livre ayant été remis au colonel, il commença très-gravement à l'examiner en le tenant à l'envers.

« Eh bien ! le diable m'emporte, colonel ! » s'écria l'oncle, « vous tenez le livre à l'envers, ce n'est pas le moyen de le comprendre. Prenez mes lunettes ; je vois que vos yeux commencent à vous refuser le service aussi bien que les miens. »

Le colonel aurait mieux aimé marcher contre une batterie de canon, que de se servir de lunettes devant tout autre que son valet de chambre, sur la discrétion duquel il pouvait compter. Dans son empressement à réparer son étourderie si malheureusement proclamée par le trop officieux Ariel, il tourna la couverture du livre devant lui, tandis qu'il repoussait les lunettes avec un salut et un sourire qui annonçaient qu'il n'en avait pas besoin.

« Mais, colonel, » reprit le pétulant Ariel en

éclatant de rire, « ne voilà-t-il pas que vous tournez maintenant le livre du côté de la couverture. J'insiste pour que vous preniez mes lunettes. Je parie qu'elles vous iront parfaitement, car nous devons être du même âge. » Il continua sans merci à presser le colonel jusqu'à ce que le pauvre homme pût à grand'peine commander ses fidèles auxiliaires les saluts et les sourires. Toutefois, comme il s'était fait une loi de ne montrer en aucune occasion ni mortification ni colère, et ne s'était jamais écarté de cette règle depuis plus de vingt ans, il se contenta de passer le livre à Sybrandt, en avouant qu'il ne comprenait point ces mots. Il aimait mieux paraître ignorant que d'être soupçonné d'un commencement de vieillesse; et il réussit à faire penser à toute la compagnie qu'il avait d'abord affecté de ne point voir le passage, parce qu'il ne pouvait l'expliquer. Sybrandt dit que ce n'était qu'un proverbe anglais imprimé en lettres grecques, comme on en trouve dans certains vieux livres où ils ont été placés par forme de plaisanterie scolastique. Il n'existait pas encore de bas-bleus en ce pays à l'époque que nous décrivons; mais en tout temps, chez tous les peuples, dans toutes les classes de la société, les connaissances

ont toujours attiré le respect. La science est indépendante des caprices de la mode, et l'esprit humain ne peut refuser son hommage à ce qui le rend évidemment meilleur. Ce petit incident éleva Sybrandt bien au-dessus du colonel, spécialement aux yeux de Catalina, qui tenait de sa mère une profonde vénération pour les connaissances utiles.

Les actions du colonel baissèrent donc après l'aventure du livre, et celles du pauvre Sybrandt montèrent dans la même proportion; car une des qualités inhérentes à ces sortes de caractères susceptibles, est une disposition à se sentir exalté ou comprimé à l'occasion de choses tellement insignifiantes, qu'un autre ne les apercevrait même pas du tout. Une pause dans l'orage au dehors et dans la conversation au dedans, fut interrompue par le son discordant de voix en colère. Ce bruit paraissait venir de la cuisine, bâtiment détaché et situé à cinquante toises de la maison, avec laquelle il communiquait par un passage couvert. On semblait se quereller vivement, et bientôt Ariel entra tout bouffi de rage, les joues en feu, et s'écriant: « Vieille tête de laine, vieille folle! elle ne s'entend pas plus en cuisine qu'une sauvage mohawk. » Chacun s'em-

pressant de demander la cause de cette violente sortie, Ariel se hâta de l'expliquer aussitôt qu'il eut repris haleine.

CHAPITRE VII.

Une violation de droits repoussée avec vigueur.

Une reine africaine régnait presque despotiquement dans la cuisine de M. Vancour. De longs et puissans efforts pour s'emparer de l'autorité et la conserver, avaient donné à cette négresse sur cette partie de l'établissement un pouvoir au moins égal à celui de sa maîtresse, et supérieur à tout autre. Son teint offrait le plus haut degré de perfection, suivant les lois de la beauté en

Guinée ; car la nuit personnifiée n'aurait pu être plus noire que la peau de la tante Nantji, comme l'appelaient dans la maison grands et petits, jeunes et vieux. Elle était mère de trois générations de noirs, je me trompe, de gens de couleur, qui appartenaient tous à l'établissement. Dès leur naissance, les garçons étaient donnés à l'un des jeunes maîtres, au service duquel ils restaient spécialement attachés toute leur vie ; et les filles étaient de même considérées comme la propriété des demoiselles, qui se chargeaient de veiller sur leur conduite, et leur apprenaient à être vertueuses et utiles. Tous étaient traités avec bonté, comme faisant partie de la famille. Dans ces temps de simplicité et d'honnêteté, les relations de maître à esclave, les services mutuels, la bienveillance mutuelle, la protection d'un côté, le dévouement de l'autre, avaient quelque chose de doux et de respectable. Les esclaves ne se creusaient point la tête à disserter sur les droits des deux couleurs rivales, comme ils sont quelquefois tentés de le faire de nos jours; mais en récompense ils étaient plus heureux, plus honnêtes, plus utiles à eux-mêmes et à la société que ne le sont ces malheureuses victimes d'une extravagante philanthropie, que l'on voit journellement occu-

per les tribunaux de police ou les cours d'assises. Les travaux des esclaves n'étaient pas alors plus pénibles que ceux des propriétaires du sol qu'ils cultivaient; ils labouraient les mêmes champs, remplissaient les mêmes tâches que leurs maîtres; et quand ils avaient employé leur jeunesse et leur maturité au service de ceux-ci, ils trouvaient au foyer de leur cuisine un asile pour leur vieillesse. Jamais ils n'achevaient leur vie à l'hôpital ou dans les prisons.

On aimait à voir l'intérêt que ces anciens et fidèles serviteurs prenaient aux affaires de leurs maîtres, la manière dont ils s'identifiaient, pour ainsi dire, avec le chef de la famille à laquelle ils appartenaient. Un maître, une maîtresse de maison, pouvaient s'absenter, et laisser à l'un de leurs esclaves la direction de leur établissement, sûrs qu'ils étaient que tout serait fait avec autant ou plus de soins que s'ils étaient présens. Ces bonnes gens ne se regardaient point comme une race injustement tyrannisée, ayant le droit de résister à l'oppression, de s'y soustraire par la fuite; même de voler et de tuer leurs maîtres, si cela se trouvait nécessaire pour recouvrer leur liberté. Bien loin de concevoir ces idées, celle d'une séparation d'intérêt entre eux et leurs maî-

tres n'était jamais entrée dans leur esprit; et si elle l'eût fait, leur cœur l'aurait bientôt repoussée. Mais retournons à notre histoire.

La tante Nantji régnait despotiquement sur cette région que notre siècle de lumières regarde comme la source des bénédictions terrestres : il n'est, je crois, pas nécessaire de nommer la cuisine. Je ne sais où son art lui avait été enseigné; mais la tradition dit que les plats qu'elle assaisonnait avaient une saveur, un goût, un *je ne sais quoi* auquel rien n'était comparable. Souvent ces mets succulens avaient porté le digne Ariel à d'imprudens exploits gastronomiques. On raconte même que sir Henri Moore, gouverneur de la province de New-York, se trouvant en visite à la maison Vancour, entraîné par les délices d'une certaine sauce dont la recette s'est perdue, en mangea d'une manière si désordonnée, que Son Excellence s'endormit avant le dessert!

L'actif Ariel, outre ses talens pour la greffe des arbres, la médecine vétérinaire, la culture des champignons, était encore amateur distingué dans l'art respectable de la cuisine. Jamais il ne pouvait s'éloigner des fourneaux quand on préparait quelque festin, à moins que la tante Nantji ne l'en expulsât de force en brandissant le gril,

la pelle à feu, ou quelque autre arme aussi formidable. Il régnait entre eux en effet une certaine disposition hostile depuis que l'oncle avait traité la bonne Nantji, devant tout le monde, de vieille folle de négresse, parce qu'elle avait fait rôtir des pigeons ramiers sans les farcir.

Quand Ariel entendit le colonel décrire le fameux plat indien avec une exactitude vraiment louable, il dressa les oreilles, et prit sur-le-champ la résolution de se concerter avec la tante Nantji, afin de surprendre le colonel par un *fac-simile*. Dans cette vue, il disparut, comme nous l'avons déjà dit, aussitôt que Sydenham eut terminé ses détails, et se rendit dans les domaines de la reine noire, alors profondément occupée des préparatifs d'un souper du bon vieux temps pour des convives de bon appétit qui avaient dîné à une heure. L'invasion faite sur ses terres en ce moment ne fut nullement agréable à sa majesté; son respect pour le frère de son bon maître la retenait assez ordinairement dans certaines limites; mais elle en sortait si quelque cause d'irritation trop forte n'agissait pas sur elle.

« Tante Nantji, ma bonne, » dit Ariel, « je voudrais vous faire essayer un plat délicieux que je viens d'entendre décrire au colonel Sydenham. »

« Ah! » dit la négresse, « *massa Auriel* toujours a dans sa tête quelque nouveau plat baroque. Eh bien! qu'est-ce que c'est?

— C'est seulement de la volaille bouillie avec du riz, et assaisonnée avec du *curry;* vous savez ce que c'est, le colonel vous en a donné une bouteille l'autre jour. »

Nantji fit une grimace. « Pouah! cette mauvaise drogue, bonne pour la langue d'un sauvage. »

— « Mais, bonne Nantji, » dit Ariel d'un ton flatteur, « vous ne serez pas obligée d'en manger; vous ferez ce que je vous demande pour l'amour du colonel, n'est-il pas vrai?

— Le colonel! je voudrais le voir à cent milles d'ici avec sa bande d'habillés de rouge, qui viennent nous gruger tous les jours, et se moquent de nous en arrière.

— Mais cela fera plaisir à votre maîtresse. Allons, venez, vieille fée, qui faites tout ce que vous voulez, vous réussirez à merveille si vous vous y mettez. Je vous achèterai une pipe neuve, du tabac et un cent d'épingles la première fois que j'irai en ville. »

Pour plaire à sa maîtresse et gagner la récompense promise, Nantji consentit enfin à essayer de faire le plat étranger en question, ce qui com-

bla de joie notre Ariel : il sortait de la cuisine, et y rentrait deux fois en un quart d'heure, donnant de nouveaux avis, ou critiquant quelque détail de l'exécution ; et ce fut avec peine que la dame du lieu se retint bien des fois d'avoir recours au redoutable gril. Cependant la grande entreprise arrivait à l'une de ses crises décisives ; Ariel sollicita donc, et obtint la permission de goûter la savante composition. Mais qui pourrait peindre son indignation, quand il découvrit qu'en dépit de toutes ses précautions, de toutes ses injonctions, la tante Nantji, qui aimait passionnément les oignons, avait gâté toute l'affaire par l'introduction d'une abondance vraiment funeste de cet ignoble végétal. Ariel, confondu, atterré, jeta dans le feu avec horreur ce qui restait dans sa cuiller, en s'écriant :

« Que je sois anéanti, si la vieille folle n'a pas mis de ses éternels oignons dans ce plat ! »

Là-dessus la négresse, oubliant la pipe, le tabac, le cent d'épingles, saisit le gril fatal, poursuivit Ariel avec une force qui semblait surnaturelle, vu son âge avancé, et le chassa devant elle jusqu'à la porte du salon, où elle s'arrêta un instant, brandissant le gril d'un air de triomphe, puis se retira en grondant. On doit à la mémoire

de tante Nantji de dire que le plat fut servi à souper, et jugé par le colonel aussi bon que ceux qu'il avait mangés aux Indes; ce qui lui gagna pour la vie les bonnes graces de cette reine de la cuisine.

Le souper se passa gaiement, malgré la déconfiture d'Ariel, qui reprit bientôt sa bonne humeur. Il n'était point de ces boudeurs obstinés qui gardent rancune aux bonnes choses, quand elles n'ont pas été faites suivant leur avis; et il rendit justice de toutes manières aux talens de son antagoniste, en s'amusant, dans les intervalles de repos qu'il laissait à ses mâchoires, à lancer des traits qu'il croyait fins sur le colonel et Catalina, qu'il regardait sans cesse d'un air significatif. Toutes ces insinuations déchiraient le cœur du pauvre Sybrandt, et le mal-avisé, quoique très-bienveillant, Ariel mettait son jeune ami hors d'état de conserver le peu d'empire qu'il avait sur lui-même en faisant continuellement allusion à ce qu'il aurait voulu oublier. Cependant à force de crier, de rire, de s'agiter, Ariel finit par s'endormir dans un grand fauteuil à haut dossier bien rembourré, qui figurait depuis un siècle avec plusieurs de ses semblables dans les meubles de famille. Le révérend Dominus Stetti-

nius apprit avec un douloureux étonnement que cette modeste partie de plaisir s'était prolongée jusqu'à onze heures et demie, bien près de l'heure redoutable de minuit.

Un petit incident peu important en apparence qui se passa dans cette soirée, eut une influence majeure, on peut même dire décisive, sur la destinée de Sybrandt Westbrook. Quand la compagnie se sépara le galant colonel supplia Catalina de lui donner le bouquet de violettes qu'elle portait. Dans la gaieté de son cœur ou peut-être à l'instigation du démon de la coquetterie, qui n'est jamais totalement banni de l'esprit d'une femme, Catalina donna les fleurs à Sydenham en lui souhaitant d'heureux songes avec le plus gracieux, le plus séduisant sourire. Ce don, ce sourire, ce souhait, furent autant de coups de poignard dans le cœur de Sybrandt. Les tortures qu'il endura pendant cette nuit, qui lui semblait éternelle, le portèrent à prendre une résolution qu'il exécuta sans délai.

CHAPITRE VIII.

Notre héros prend pour la première fois de sa vie une résolution.

La vie de mortifications, de jalousie, de repentir toujours inutile, que menait Sybrandt depuis le retour de Catalina, minait lentement ses forces morales. Quand son orgueil blessé, son dépit contre les autres lui dictait un plan de conduite, le retour qu'il faisait sur lui-même, sur les torts qu'il s'était donnés par son caractère insociable, lui inspirait bientôt des idées opposées.

Son esprit agité par des sentimens contraires ne pouvait s'arrêter à aucune résolution fixe, jusqu'à l'instant où l'un de ces sentimens prendrait assez d'énergie pour dominer tous les autres, et diriger ses pensées sur un seul point.

Ce moment arriva pour Sybrandt. Le petit incident des violettes termina le combat qu'il soutenait depuis plusieurs mois, et sa résolution fut irrévocablement fixée. Au temps dont nous parlons, les jeunes gens des frontières avaient coutume de commencer leur carrière par une tournée de commerce chez les tribus sauvages qui habitaient près de nos limites. On croyait nécessaire de faire ses preuves de cette manière, pour se donner le droit de prendre le ton et le caractère d'un homme fait. De semblables entreprises, hérissées de difficultés et de dangers, étaient en effet toutes propres à développer les ressources d'un jeune homme, qui revenait dans ses foyers, s'il avait fait un voyage heureux, digne d'occuper un rang dans la société, et d'aspirer à l'objet de son premier amour. C'est à ce genre d'éducation que les patriarches de ce pays devaient leur caractère de fermeté, de franchise, d'honnêteté, leur persévérante industrie, leur simplicité, toutes ces qualités qui

portèrent dans la suite leur fruit ordinaire, la liberté.

Sans consulter personne, Sybrandt, le matin du jour qui suivit le souper que nous avons décrit, demanda brusquement à M. Denis Vancour la permission et les moyens de faire un voyage d'aventure parmi les Indiens du nord-ouest. M. Denis marqua de la surprise de cette soudaine résolution, mais sans sortir de son calme vraiment hollandais.

« Que veut dire cela, mon garçon? » dit le bon homme. « Quel est le but d'un pareil voyage? vous aurez assez de bien pour vivre à l'aise après moi, et tant que je vivrai vous ne manquerez de rien. Vous feriez mieux de rester à la maison, et d'étudier avec le Dominus.

— Mais je ne puis étudier maintenant.... je.... je..... » Sybrandt bégaya, et ne put continuer.

— Vous êtes fatigué d'étudier, mon enfant; hein! n'est-ce pas cela? Eh bien je n'en suis pas étonné; car moi-même, quoique j'aie le plus grand respect pour la science, elle m'a toujours inspiré je ne sais quelle terreur que je ne pouvais surmonter, et je m'en suis tenu à certaine distance. Mais êtes-vous tout-à-fait déterminé? ne reculerez-vous point au moment de l'exécution?»

— « Ne craignez pas, mon cher oncle, » dit Sy-

brandt, serrant ses mains par un mouvement involontaire, « ne craignez pas que le courage me manque pour achever mon entreprise.

— Alors vous aurez ce que vous me demandez. Cette résolution me plaît, mon garçon. J'ai fait de même dans ma jeunesse. Il y a cinquante ans environ, je pris un canot, des marchandises pour la valeur de cinquante dollars, et le vieux Tjerk, qui n'était alors qu'un très-jeune homme, et je m'aventurai dans les bois que n'avait encore explorés aucun blanc à cette époque. Les Indiens n'étaient pas aussi rusés qu'ils le sont devenus ensuite, et je revins avec des fourrures pour cinq cents dollars. Chaque année je recommençais le même voyage, jusqu'à ce que mon capital ayant toujours augmenté, je me trouvai riche pour le temps. J'aurais pu dire heureux, » continua le vieillard; « mais je fus obligé d'aller à New-York, où je me liai avec des officiers, et, ce qui fut le pire pour moi, je devins amoureux de votre mère.... je dépensai ma fortune.... je perdis mes espérances; je fus d'abord fou, ensuite misanthrope. Enfin je revins au logis paternel comme un enfant prodigue, désabusé des erreurs du monde; j'héritai d'une partie des biens de mon père, et vers la fin de mes jours j'ai trouvé dans

le fils un objet pour cet amour que la mère avait rejeté.»

M. Denis Vancour n'avait jamais été aussi communicatif avec Sybrandt. Peut-être éprouvait-il, au moment de se séparer de son enfant adoptif, une émotion assez forte pour surmonter son habituelle taciturnité.

« Mais qui vous accompagnera? » reprit le bon Denis, après un instant de silence, que nos deux interlocuteurs avaient employé à rappeler intérieurement le souvenir du même objet chéri. « J'ai votre affaire ; oui, le vieux Tjerk est l'homme qu'il vous faut.

— Je crains qu'il ne soit trop âgé, monsieur.

— Non vraiment, mon enfant; il est aussi droit qu'un noyer, aussi ferme qu'un roc ; il vous lasserait à la course, et vous seriez mort de faim avant qu'il se sentît seulement affaibli par l'abstinence. De plus, il parle mohawk. » Il fut donc arrêté que Tjerk serait l'écuyer de notre nouveau chevalier errant.

Peu de jours suffirent pour les préparatifs de ce fatigant et périlleux voyage. Un léger canot d'écorce, quelques provisions, deux bons fusils avec les munitions nécessaires pour en faire usage, et deux cœurs intrépides, complétèrent

tout ce qu'il exigeait. Si mes lecteurs sont de grands personnages, ils trouveront sans doute que l'entreprise de mon héros n'a rien d'héroïque, et sent le marchand forain. Mais qu'ils daignent se rappeler que cette entreprise était dangereuse, et que le courage ennoblit tout.

Du moment où Sybrandt forma la résolution et s'occupa des préparatifs de son voyage, il parut un tout autre homme. Il avait quelque chose à faire et quelque chose à souffrir; son attention était détournée par des objets intéressans de la perpétuelle contemplation de lui-même, de ses petites vexations d'amour-propre; sa démarche était assurée, son œil exprimait la fermeté. Bref, il offrait un exemple frappant de l'union indissoluble de l'homme avec ses desseins. Le premier est toujours modifié par les derniers, et rien ne détruit plus certainement l'énergie de l'esprit que de l'occuper constamment de bagatelles. Pendant ce temps il ne vit point Catalina; et ce n'était que lorsqu'il pensait à elle, ce qui lui arrivait souvent, qu'il retombait dans ses anciennes inconséquences.

Il était extrêmement curieux de savoir ce qu'elle dirait, ce qu'elle penserait de son départ; il se demandait s'il était possible que son éloi-

gnement ne lui causât aucune peine, et tâchait de se persuader qu'elle devinerait les motifs qui le faisaient agir, bien qu'il eût pris le plus grand soin de les cacher. Si elle sentait quelque regret de mon absence, pensait-il, je lui pardonnerais à mon retour les maux qu'elle m'a fait souffrir. Un instant il se décidait à partir sans la voir, l'instant d'après il voulait prendre congé d'elle avec la plus parfaite indifférence. Enfin il ressassa tant et si long-temps ce sujet, qu'il ne savait plus à quoi s'arrêter. Ariel le trouva dans cet état d'incertitude. Le bon oncle était fort piqué de n'avoir pas été consulté sur l'expédition de Sybrandt. C'était la seule affaire du voisinage, qui depuis bien long-temps se fût arrangée sans qu'il y eût mis du sien.

« Morbleu ! » dit-il, « si vous m'aviez parlé de votre projet, je vous aurais montré à conduire votre canot, à préparer la venaison sans sel, à dormir la bouche fermée, à cause des mosquites, à tirer sur les sauvages. C'est trop tard maintenant. Mais, en vérité, je serais tenté de vous accompagner, si je n'avais promis aux officiers de leur enseigner à museler les porcs. » En parlant ainsi, il entraînait Sybrandt au manoir.

Catalina, lorsqu'elle entendit parler du voyage

de Sybrandt, tomba dans une profonde rêverie, et ne put se rendre compte bien clairement, après des heures de réflexion, de l'espèce de sentiment qu'elle éprouvait à ce sujet. Elle ne savait si elle était affligée ou offensée de cette brusque détermination de son cousin; et ne supposant pas que sa conduite propre y fût pour quelque chose, elle attribuait le manque d'égard de Sybrandt, en se dispensant de lui faire part de son projet, au dédain ou à l'indifférence. Dans cette pensée, elle résolut de ne lui montrer ni surprise ni regret s'il venait lui dire adieu; en conséquence elle reçut notre héros très-froidement, et ne témoigna pas la moindre curiosité sur le but de sa course ou le temps qu'elle devait durer. Elle en fit même un sujet de plaisanterie, lui conseilla de mettre à profit ses belles connaissances en enseignant le grec et le latin aux sauvages, « qui, » ajoutait-elle avec un des sourires les plus moqueurs que sa jolie bouche eût jamais formés, « ne pouvaient que gagner dans sa société pour la politesse des manières. »

L'entrevue devenait excessivement pénible pour Sybrandt. Il aurait donné le monde entier pour être hors de la chambre; mais ce pouvoir mystérieux qu'exercent sur les organes du mouvement

l'orgueil, la sensibilité et la timidité, le tenait comme enchaîné sur sa chaise. Enfin, par un effort désespéré, il se leva, et bégaya ses adieux. En ce moment Catalina se rappela qu'il avait sauvé sa vie, et qu'il partait peut-être pour ne plus revenir.

« Sybrandt, » dit-elle d'une voix attendrie par ces pensées, « que vous donnerai-je pour que vous vous souveniez de moi? » Elle réfléchit un instant, puis elle tira de sa poche, oui de sa poche, ne vous récriez pas, mesdames, c'était il y a cent ans; — elle tira de sa poche une pièce d'or, probablement un ducat de Hollande, et dit avec un accent et un regard de douce tristesse: « Prenez ceci, vous le suspendrez à votre cou, comme un talisman contre les sortilèges indiens. Adieu, cousin Sybrandt, n'oubliez pas... que... que Dominus Stettinius regrettera votre absence. » Sybrandt prit la pièce d'or; mais il ne put prononcer le mot adieu, et ne remercia sa cousine que des yeux, avec une telle expression de tendresse qu'elle y songeait et s'en étonnait encore bien long-temps après. Suivant ses instructions, Sybrandt perça le ducat, y passa un ruban et le fixa sur son cœur.

CHAPITRE IX.

Un pays inculte.

Le lendemain les teintes rosées du matin ne paraissaient pas encore à l'orient, les oiseaux n'avaient pas quitté leur asile de feuillage, quand Sybrandt lança son léger canot sur les eaux tranquilles de l'Hudson, se dirigeant à l'aide de son vieux nègre vers les sources du fleuve. Le premier jour ils virent encore le long des rives basses et fertiles quelques traces du passage des blancs ;

ils entendirent dans les forêts des hautes terres la hache du planteur, le craquement des arbres qui tombaient sous ses coups, l'aboiement du chien de chasse, la détonation d'un fusil répétée par mille échos éveillés peut-être pour la première fois par un bruit semblable. De loin en loin, ils apercevaient de grossières cabanes, dont la structure, déjà bien supérieure à celle du wigwam indien, montrait que ces bords, maintenant déserts et incultes, fourniraient bientôt à la subsistance d'un peuple nombreux. En voyant le canot cotoyer le rivage, des enfans demi-nus, à chevelures argentées, sortaient par douzaines des chaumières pour voir les étrangers et les accueillir par leurs cris de joie. Cependant les vestiges de la marche progressive des blancs s'effacèrent graduellement. La nature se montra dans toute sa nudité, dans toute sa beauté virginale. Le silence n'était interrompu sur les eaux, dans les airs, sur la terre, que par le sifflement du vent, les éclats de la foudre, et le mugissement des vagues, quand les pluies élevaient la rivière au-dessus de son lit.

La nuit, ce temps de repos dans les lieux habités par les hommes civilisés, est plus bruyante que le jour au milieu des déserts. C'est alors que

l'animal sauvage sort de son repaire pour chercher sa proie et saluer de ses cris aigus ou rauques la lune changeante et les étoiles, éternels et silencieux témoins de ce que l'homme voudrait cacher. En remontant pendant les soirées claires le courant, qui devenait toujours plus rapide à mesure qu'ils approchaient des cataractes, nos voyageurs entendaient le long de la rive les hurlemens des loups, les cris des ours, les tristes accens du hibou solitaire ; et quand ils tiraient le canot à terre pour se reposer des fatigues de la journée, ils ne pouvaient dormir en sureté qu'en allumant un grand feu près duquel ils se couchaient. Ce simple expédient est le seul auquel on puisse se fier pour échapper à la rage des bêtes féroces, que l'on voit s'arrêter à certaine distance du foyer, hurlant et faisant étinceler leurs yeux, qui servent de point de mire au fusil du chasseur.

Jusque là, le voyage de notre héros et de son écuyer était plus fatigant que dangereux. Ils avaient à lutter contre un courant puissant et rapide, à gagner chaque toise de leur chemin par la force combinée avec l'adresse. Quelque fois le fleuve resserré entre deux chaînes de rochers à pic, prenait une profondeur et une vélo-

cité effrayantes; ailleurs son cours déviait brusquement, et ses deux rives étaient hérissées de caps, la plupart cachés sous la surface de l'eau, ce qui obligeait nos aventuriers à prendre terre pour traverser ces pointes qu'ils ne pouvaient doubler. Ce fut ainsi qu'ils avancèrent en évitant, avec une vigilance soutenue, les obstacles qui pouvaient causer le naufrage de leur frêle embarcation et la perte de leur cargaison. La honte d'un voyage infructueux était mortelle à la réputation, comme à la perspective de fortune d'un jeune homme. Aucune jeune fille de la colonie n'aurait accordé un sourire à celui qui n'aurait pas réussi dans sa première entreprise. Les deux qualités les plus estimées chez ce bon peuple, étaient la prudence et le courage: or la perte d'un bateau et d'une pacotille prouvait qu'on avait manqué de l'une et de l'autre.

Enfin, après avoir enduré des fatigues qui suffiraient pour anéantir un régiment entier de nos dandies modernes, ils furent avertis, le soir du quatrième jour, de l'approche des cataractes par un son lointain, monotone et sourd. Les cataractes du fort Édouard, comme on les appelait alors, étaient un poste de frontière.

« Écoutez, Massa, » dit le noir en arrêtant sa

pirogue, « écoutez, je l'entends, il est proche. » — « Qui? » répliqua son maître.

« Les cataractes, Massa. Nous peut-être trouver là Indiens qui voudront faire des échanges avec nous. » Sybrandt écouta et distingua clairement le bruit pesant de la chute de la rivière. Bientôt ce bruit augmenta, et le canot fut entouré de vagues bouillonnantes dont le centre était surmonté d'un cercle d'écume d'une blancheur de neige. Après avoir tourné une pointe avancée, ils se trouvèrent en face du courant qui, malgré tous leurs efforts, fit revirer le petit bateau, et le lança avec la rapidité d'une flèche au milieu du fleuve. Ne pouvant naviguer plus long-temps, ils débarquèrent leurs marchandises et les transportèrent ainsi que le canot jusqu'au-dessus de la chute, où le courant devenait plus paisible. Tandis qu'ils étaient ainsi occupés, ils rencontrèrent un parti de Mohawks, qui venaient pêcher sur cette rive, conduits par un chef nommé Paskingo ou le Borgne. C'était un sauvage d'une taille athlétique et d'un aspect féroce, que son caractère ne démentait point. Il avait perdu un œil dans quelque querelle d'ivrognerie, et comme il avait eu beaucoup de communications avec les blancs, il montrait dans ses habitudes l'effet ordinaire de ce com-

merce, un mélange des vices des deux races. Rusé, cupide, vindicatif, il avait assez d'empire sur lui-même pour dissimuler ces sentimens, lorsqu'il n'était pas dominé par l'ivresse; mais en ce cas ses passions devenaient indomptables. On disait que, dans un accès de rage, il avait tué son propre fils, sous prétexte que celui-ci cherchait à détruire son influence dans la tribu. Cet homme était assis avec sa troupe, composée de quatre hommes, à l'ombre d'un bosquet de pins qui inclinaient leurs têtes sur le torrent écumeux. Sybrandt et Tjerk furent surpris de se trouver subitement devant eux: quant aux Indiens, ils avaient vu le canot remonter le fleuve de très-loin, grace à la finesse de leur vue, qui surpasse peut-être celle des bêtes fauves.

« Sois le bienvenu, frère, » dit le chef à Sybrandt.

« Ah! Paskingo, comment porter vous: » dit Tjerk, qui connaissait le sauvage d'ancienne date. « Je ne m'attendais pas à vous voir ici.... et je n'en suis nullement satisfait, » ajouta-t-il en lui-même.

Ces entrevues entre les commerçans et les Indiens se passaient sans grandes cérémonies. Sybrandt leur demanda s'ils avaient des fourrures,

le chef s'informa à son tour de la nature des marchandises d'échange, et voyant qu'ils avaient deux ou trois barils de ce poison qui a détruit la race des hommes rouges et paraît sur le point de détruire également la race blanche, Paskingo pressa notre jeune traficant de le suivre jusqu'au confluent de l'Hudson et du Sacoudaga, où, disait-il, un grand nombre de gens échangeraient des marchandises avec lui.

Tjerk hocha la tête, et Sybrandt réfléchit. «Que peut craindre mon frère? dit le sauvage. Les Mohawks ne sont-ils pas les amis des blancs? Les hommes qui ont peur devraient rester au logis avec leurs femmes.

— Je ne crains rien, mais....

— Chut, » reprit l'Indien, « quand j'irai au fort, je dirai aux tiens que j'ai rencontré un homme blanc qui n'a pas osé aller au Sacondaga parcequ'il avait entendu crier une vieille chouette. Mon frère n'aura pas de castors s'il ne va pas au Sacondaga. Il retournera au logis comme il en est parti, et les jeunes femmes se moqueront de lui. »

Sybrandt pensa à Catalina, et se décida à suivre le chef. Les Indiens l'aidèrent à porter son canot et ses marchandises jusqu'au fort, en tour-

nant les baies; et bien que leurs regards avides se portassent souvent sur les barils de rhum, ils n'essayèrent ni de les dérober, ni de les enlever de vive force. Après une marche pénible, il arrivèrent au confluent des deux rivières, qui l'une et l'autre n'avaient pas plus de cent toises de large en cet endroit. Le puissant Hudson n'était qu'un petit ruisseau d'idylle, ne promettant ni le cours majestueux qu'il prend un peu plus loin, ni les richesses qu'il devait dans l'avenir porter sur son vaste sein. En approchant du confluent, on voyait des prairies incultes et basses d'une très-grande étendue, et tout-à-fait dénuées d'arbres. Les bras nombreux du Sacondaga serpentaient à travers cette région sauvage et solitaire hors de la route des voyageurs, qui suivaient ordinairement le cours de la rivière Mohawk, ou laissaient l'Hudson au fort Edouard, et traversaient les hautes montagnes à l'embouchure du lac George pour se rendre en Canada. L'établissement le plus voisin vers le sud était Johnstown; c'était là que résidait ce sir William Johnson, qui exerça sur les tribus sauvages un empire que l'on admire encore, et que l'on admirera long-temps.

Il ne se trouva à la station indiquée ni Indiens, ni castors; et Paskingo déclara, après avoir exa-

miné l'herbe, que la troupe était partie depuis deux jours pour se rendre à la maison de pêche : c'était une petite loge que sir W. Johnson avait bâtie sur un rocher vers les confins de la vaste prairie, près de l'endroit où l'une des branches du Sacondaga commence à être navigable. Il l'habitait quand il venait à la chasse ou à la pêche en ces quartiers. Paskingo assura Sybrandt qu'il trouverait ceux dont il lui avait parlé non loin de la loge, dans laquelle ils se retiraient la nuit quand il faisait mauvais temps. Si quelque idée de danger vint à l'esprit de Sybrandt, elle fut accompagnée de la conviction que, dans le cas où l'Indien aurait de mauvais desseins, il pourrait les exécuter aussi facilement où ils se trouvaient alors qu'à l'endroit où il voulait le conduire. Il consentit donc à le suivre, en dépit de l'éloquence muette de Tjerk, qui s'efforçait par des signes et des regards de s'opposer à cette résolution. Ils s'embarquèrent donc le lendemain matin sur les eaux stagnantes du Sacondaga, les Indiens sur leur canot, Sybrandt et son écuyer fidèle sur le sien, et ils suivirent les détours de ce fleuve, qui paraît un énorme serpent endormi au milieu des hautes herbes de ses rivages. Bientôt ils se trouvèrent comme perdus dans ces

vastes prairies, où nul chemin n'était tracé, et qui présentaient dans le demi-jour d'un temps nébuleux un désert sans bornes, d'une complète monotonie. Le silence qui régnait autour d'eux n'était interrompu que par le bruit faible et mesuré des pagaies, qui ne se distinguait que grace à l'absence de tout autre bruit, de même que l'on entend la nuit le cri du grillon, imperceptible dans la journée. Quelquefois, à de longs intervalles, un héron solitaire élevait son long coû au-dessus des herbages qui bordaient la rive, et faisait entendre un son discordant, auquel les sauvages répondaient par une imitation moqueuse. Hors ces exceptions très-rares, la nature était muette, le sens de l'ouie restait sans objet, et celui de la vue ne rencontrait qu'un paysage d'une triste uniformité, un ciel obscurci par des nuages sombres et sans mouvemens apparens.

Sybrandt sentit sa position isolée, qui lui parut de plus en plus fâcheuse, à mesure qu'il observait ou croyait observer des signes d'intelligence d'une nature alarmante entre Paskingo et ses Indiens. En se retournant une fois brusquement, il vit le chef borgne répondre au regard interrogatif de l'un de ses compagnons par un mouvement de tête, en montrant en même temps de

la main la petite maison de pêche, qui s'élevait au-dessus de la prairie. Vers le soir ils étaient près du but de leur voyage, quand des éclairs, suivis de tonnerre éloigné, annoncèrent l'approche d'un orage. Les Indiens ramèrent avec plus de vigueur, et nos deux aventuriers se hâtèrent également pour aller de conserve avec eux. Enfin, à l'instant où ils arrivèrent à une petite baie, d'où sir W. Johnson lançait son canot quand il allait à la pêche, l'agitation lointaine des sombres et majestueuses forêts de pins qui bornaient en cet endroit l'immense prairie, annonça que la crise avançait rapidement. Sybrandt eut à peine le temps de mettre à couvert sa cargaison avant que les torrens de pluie, portés par un vent impétueux, fissent gémir les arbres de la forêt et courber les hautes herbes de la prairie. La troupe se réfugia dans la maison de pêche, dont la porte fut ouverte sans cérémonie, aucun habitant, aucun meuble n'exigeant qu'elle fût gardée.

CHAPITRE X.

Scène nocturne.

Un morne silence régna quelques instans. Paskingo était sombre, et Sybrandt, ne voyant nulle trace des Indiens qu'ils s'attendaient à trouver en ce lieu, jetait de temps en temps un regard soupçonneux sur le chef. Il ne pouvait se dissimuler ce qu'avait d'équivoque la conduite de ce dernier, ni le danger de sa propre position, étant complètement à la merci des Mohawks.

« Mon frère pense que j'ai deux langues et deux visages, » dit enfin le chef borgne d'un ton ironique.

Sybrandt ne répondit rien.

« L'homme blanc, » continua Paskingo en élevant la voix, « ne sait que répondre; il craint de parler. Si je lui dis que les Indiens et les castors seront ici demain, il ne voudra pas me croire. Et pourquoi lui dirais-je un mensonge? n'est-il pas, comme le rat musqué, pris dans un piége ? »

Sybrandt sentit qu'il disait vrai, et demeura muet. Cependant la nuit approchait. et l'orage continuait. Le fracas horrible de l'extérieur contrastait avec le silence de l'intérieur de la loge. Paskingo, assis à terre, fumait sa pipe; Sybrandt se livrait à des réflexions pénibles sur sa situation, et le vieux nègre, à qui sa longue expérience avait appris à connaître les sauvages, se confirmait dans la pensée que le chef borgne méditait quelque mauvais dessein.

Enfin Paskingo rompit le silence, et dit :

« L'homme blanc, et le noir, son esclave, n'ont-ils pas besoin de manger? n'ont-ils pas quelque chose de bon dans leur canot? qu'ils l'apportent, nous le mangerons ensemble. »

Sybrandt acquiesça volontiers à cette proposi-

tion, et Tjerk fut dépêché avec un des Indiens pour aller chercher au canot queques provisions. Pendant qu'ils exécutaient cet ordre, le chef ordonna à ses hommes d'allumer du feu, et la salle fut éclairée par la lueur rougeâtre des souches de pins qui brûlaient dans la cheminée. En un moment Tjerk et l'Indien revinrent avec diverses provisions et deux fusils, que nos voyageurs avaient laissés dans le canot. L'œil de Paskingo étincela.

« L'homme blanc a-t-il peur d'être attaqué par les ours et les loups cette nuit?

— Je les apporte pour les mettre à l'abri de l'humidité, » dit Tjerk. Mais tandis que le mauvais œil du chef se trouvait de leur côté, le nègre passa adroitement à son maître un couteau qu'il avait caché sous sa blouse de toile, et le jeune homme le serra dans son sein avec la même dextérité. Le repas préparé, tous s'assirent pour satisfaire leur faim; et quand ils furent rassasiés, le borgne dit à Sybrandt :

« L'homme blanc n'a-t-il pas de l'eau de feu dans son canot?

— J'en ai, » dit Sybrandt.

Après une pause de quelques minutes, le chef ajouta : « Est-elle bonne? » — « Oui. » — Une autre

pause suivit cette réponse, et le chef reprit ainsi :

« Cette eau de feu n'a-t-elle jamais approché du ruisseau? Nos tribus ont été souvent empoisonnées par l'homme blanc qui mêle trop d'eau froide avec l'eau de feu. »

« Elle est très-bonne, » répondit Sybrandt.

« Quand l'homme blanc vient parmi nous, ce que nous avons de meilleur lui est offert. Nous ne cachons point notre bon grain pour lui donner la cosse. C'est ce que vous appelez frauder entre vous autres blancs. »

« C'est vous-même qui savez comment tromper les gens, » murmura tout bas le vieux nègre.

« J'aimerais à boire quelque chose, » dit le Borgne. « J'ai soif. »

Tjerk lui tendit poliment une corne pleine d'eau; mais il la jeta par terre, et la colère commença à se peindre sur ses traits.

« Si l'homme blanc ne veut pas donner, veut-il vendre? Le grand Manitou m'a promis de l'eau de feu pour cette nuit. Je l'ai rêvé la nuit dernière. »

« Vos rêves sont presque aussi véridiques que ceux de sir William Johnson, » répliqua Sybrandt en souriant. Paskingo hocha la tête.

« Non, non, » dit-il, « les rêves de sir William l'emportent sur les miens. Il a rêvé qu'il m'enlevait mes meilleures chasses, moi j'ai rêvé seulement qu'il me donnait son bel habit rouge. Mais l'homme blanc ne veut-il point faire un marché avec moi pour un peu de son eau de feu ? »

Sybrandt sentit le danger soit de refuser, soit d'accorder la demande. Un refus positif aurait provoqué la colère de l'Indien, et lui donner une quantité modérée d'eau-de-vie, ne ferait que l'exciter à en exiger davantage, ce qui le porterait à la violence et au meurtre. Tandis que ces pensées occupaient son esprit, l'impatience et la mauvaise humeur des Mohawks devinrent si évidentes, qu'il se détermina à prendre le parti qui présentait le moins d'inconvéniens directs, celui de leur offrir une petite quantité de rum. Il envoya donc Tjerk chercher au bateau une bouteille de cette liqueur qu'il avajt prise pour en donner de temps en temps au bon vieux noir, qui secoua la tête et n'obéit qu'avec une répugnance marquée.

« Elle est bonne, » dit Paskingo après avoir bu à longs traits, et il passa la bouteille à l'Indien le plus proche de lui; « elle est bonne, mais l'eau est très-basse; l'Indien voit le fond trop vite. »

Effectivement, avant que la bouteille eût fait le tour, elle se trouva vide. Toutefois, ce qu'ils en avaient pris était suffisant pour éveiller la fureur que ce breuvage excite dans le cœur du sauvage. Ils devinrent toujours de plus en plus tapageurs, impétueux, et Sybrandt vit bien qu'il exposerait sa vie en persistant à leur refuser un supplément de liqueur. Il fit apporter un baril, et les Indiens se rangèrent autour pour se livrer à une complète débauche. Bientôt leurs clameurs et leurs trépignemens luttèrent presque avec la voix de la tempête; et l'exaltation de leur esprit se manifesta par des rodomontades, des grimaces, des gestes, où le burlesque se mêlait à la férocité. Leurs yeux étincelaient, ils dansaient, chantaient et brandissaient leurs tomahawks et leurs couteaux sur la tête de Sybrandt, qui se tenait immobile dans un coin, la main dans sa veste, serrant le couteau dont il s'attendait à se servir d'un moment à l'autre. Il avait les yeux fixés sur Paskingo, qui, déjà à moitié ivre, contait avec emphase ses exploits sanguinaires: il disait le nombre de blancs qu'il avait massacrés avec leurs femmes et leurs enfans, après avoir brûlé leurs maisons. Il disait qu'une fois il était entré seul, la nuit, dans un village des Hurons, où il avait tué tous

les habitans de l'un des wigwam, et s'était retiré ensuite dans les bois, sans laisser de traces de sa venue. La nuit suivante il revint, tua les gens d'un autre wigwam, et se retira encore sans avoir été vu. La troisième nuit il fut guetté et poursuivi avant d'avoir pu achever son dernier massacre; mais il échappa à ses ennemis et rapporta vingt-sept de leurs chevelures.

« L'homme blanc pourrait en faire autant, » cria-t-il en jetant un regard malicieux sur Sybrandt. « L'homme blanc pourrait montrer autant de courage, si ses membres n'étaient pas semblables à ceux d'une femme! L'homme blanc est un lâche et un menteur; il nous vole nos terres, il y bâtit des forts derrière lesquels il tire sur nous comme sur des chiens. Il croit être notre maître, et que nous sommes comme ses nègres, qui n'ont rien à eux. » Et il recommença ses hurlemens, en tournant sur les talons et brandissant son tomahawk, puis il reprit : « Les hommes blancs ne peuvent rien devant les peaux rouges, à moins qu'ils ne soient deux contre un. Je sais cela moi, Paskingo, je le sais. A Cataragui, j'enfonçai ce tomahawk dans le crâne de deux de ces canards qui s'enfuyaient comme des daims. A Hoshelega, j'ai bu le sang de trois misérables poltrons; ce

sang était pâle et froid comme celui d'un poisson. Près de la grande eau de l'Ontario, j'ai arraché leur cœur de leur poitrine, partout j'ai scalpé leurs chevelures sanglantes sur leur tête brisée, que j'écrasais sous mes pieds. Jamais ils n'ont osé me regarder en face, c'est pour cela que les viles créatures ont voulu me priver de mes yeux, dont ils ne pouvaient supporter le feu. Mais qu'ils sachent que je suis plus terrible avec cet œil unique, que lorsque j'en avais deux. Dix chevelures ont déjà payé pour celui que j'ai perdu, et dix fois plus seront payées, avant que je dorme avec mes pères. »

Excités de plus en plus par la liqueur et les récits de ces atroces combats, les sauvages en vinrent à se quereller entre eux, se menaçant de leurs couteaux, par une sorte d'instinct féroce qui les poussait à répandre du sang. Enfin Paskingo s'écria :

« Sommes-nous insensés ! Du sang doit être répandu cette nuit, mais non du sang indien. Le grand Esprit envoie ici l'homme blanc pour expier les méfaits de son peuple. » — Qu'il meure ! Nous boirons son sang. — Nous détacherons la peau de son crâne avec des charbons ardens. — « Nous lui arracherons le cœur, » s'écrièrent les

Mohawks, avec des hurlemens horribles; et ils vinrent près de Sybrandt en agitant leurs armes, la bouche écumante, l'œil en feu. Le jeune homme frémit un instant, mais l'instant d'après son ame reprit toute sa fermeté. Il n'avait aucune chance de salut, et se détermina à employer tous ses moyens de défense, pour vendre au moins chèrement sa vie. Il saisit son couteau et jeta les yeux autour de lui pour chercher son fidèle Tjerk, qu'il aperçut se glissant comme une ombre par l'une des fenêtres, du côté opposé à celui où il se trouvait. Ainsi abandonné, il se prépara à tout ce qui pouvait arriver. Les Indiens sont intrépides, mais non prodigues de leur vie, bien qu'ils supportent la mort quand elle est inévitable, avec un sang-froid qu'aucun peuple de la terre n a jamais égalé. L'honneur consiste pour eux à réussir dans leurs entreprises aux moindres frais possibles : ils avancèrent donc vers Sybrandt, qui semblait disposé à la défense, avec précaution, leurs tomahawks et leurs couteaux levés pour le frapper. Il allait s'élancer le premier sur le chef quand un cri de guerre éclatant et prolongé se fit entendre près de la maison, pendant une des pauses de la tempête.

« Silence! c'est le cri de guerre des Adiron-

cocks, » dit Paskingo. Les Indiens suspendirent l'exécution de leur projet et prêtèrent l'oreille au bruit extérieur avec une anxiété visible. On n'entendait plus que le mugissement du vent dans les arbres, la chute des torrens de pluie et les coups de tonnerre.

« Les Adironcocks n'oseraient venir ici, ce sont des femmes, » dit le Borgne d'un ton de mépris. Ils retournèrent à leur sanguinaire dessein; et le même cri les arrêta une seconde fois. Sybrandt songeait à fuir; mais la seule porte par laquelle on pouvait sortir, était barrée par les sauvages, qui s'attendaient à être attaqués du dehors.

« Mourons comme des guerriers, » dit Paskingo, en avalant une nouvelle dose de rum: son exemple fut suivi par les autres, et ce surcroît de boisson augmenta leur furie.

« L'homme blanc est un traître, » disaient-ils, « c'est lui qui nous livre à nos ennemis; » en même temps le chef lança son tomahawk sur Sybrandt, qui ne put éviter entièrement le coup, et ne sauva sa tête à laquelle l'Indien avait visé, qu'en recevant au bras gauche une blessure qui le mit hors de combat. Cependant le sauvage, affaibli par l'ivresse, perdit l'équilibre en portant ce coup, et vint tomber sur le couteau de Sybrandt, qui lui

perça le sein. Ses compagnons poussèrent des cris de rage, et c'en était fait de notre héros, si, dans l'instant même où leurs armes allaient trancher sa vie, la porte ne se fût ouverte de force, et n'eût donné passage à un homme d'un aspect et d'une taille nobles, vêtu d'un habit de chasse et suivi d'une douzaine de personnes. Le bras des Indiens devint immobile dès qu'ils aperçurent ces étrangers, et leurs armes restèrent suspendues au-dessus de leurs têtes.

CHAPITRE XI.

Un défricheur de forêts.

L'ÉTRANGER adressa quelques mots en langage Mohawk à ces guerriers qui semblaient sous la puissance d'un enchantement. Tous baissèrent leurs armes et se retirèrent à l'autre bout de la salle, comme cet homme le leur avait commandé par un geste d'autorité. Il s'approcha de Sybrandt, et lui demanda doucement l'explication de ce qu'il venait de voir. Sybrandt lui conta briève-

ment la scène précédente. L'inconnu branla la tête et s'écria douloureusement :

« O malheureuse liqueur! la honte de l'homme blanc, la ruine de l'homme rouge, que puis-je faire en faveur de ces misérables, quand mes compatriotes font tout ce qu'ils peuvent pour détruire ce que je n'ai pu obtenir que par le sacrifice de ma vie entière? »

Remarquant alors que Sybrandt paraissait prêt à s'évanouir, il lui demanda d'un ton d'intérêt s'il était blessé.

« Je crois l'être, monsieur. Je ne sens aucune douleur; mais mon bras gauche n'a plus de mouvement; » en achevant ces mots, il tomba sur le corps de Paskingo. La passion qui domine dans l'ame d'un sauvage mourant, est la vengeance. Le chef Borgne saisit son couteau dans ses doigts affaiblis, leva le bras, et profitant de l'obscurité de la place où il gissait, il frappa ce qu'il croyait le corps de son ennemi, avec l'énergie du désespoir, mais ce dernier effort termina sa vie : son couteau resta enfoncé dans la terre; et l'étranger se tournant de ce côté, demanda qui était cet homme. « Paskingo, » répondit un des Indiens. « Celui qui vous a donné ses terres, celui que vous avez appelé frère. Vengez-le. »

L'étranger ne répondit point ; mais il s'occupa de Sybrandt, que la perte de son sang avait laissé sans connaissance. Il donna une clé à l'un de ses gens, qui rapporta d'un réduit secret, pratiqué dans le mur de la cave, ce qu'exigeait l'état du jeune blessé. En peu d'instans il revint à lui, et fut placé sur un matelas, tiré du réceptacle ci-dessus mentionné, qui renfermait à peu près tous les objets que des accidens pouvaient rendre nécessaires aux voyageurs ou aux chasseurs, éloignés des secours de la vie civilisée. Après avoir rempli ce soin, l'étranger, s'adressant aux Mohawks, qui se tenaient debout dans un morne silence, leur demanda le sujet de cette rixe.

« L'homme blanc vous le dira. Il fera une belle histoire de tout ceci. C'est lui qu'il faut interroger. »

— « Fort bien, » dit l'étranger. « Emportez le corps de votre chef, et le rendez à sa tribu. L'orage est passé, allez ; et quand vous aurez rempli ce devoir, vous reviendrez près de moi. Je veux que justice soit faite. Allez, et prenez garde à ce que vous ferez ! prenez garde ! »

Les Mohawks placèrent le corps de leur chef sur une litière faite à la hâte, et, marchant d'un pas lent, ils entonnèrent leur monotone chant

de mort, dont les accens se perdirent graduellement à mesure qu'ils s'éloignaient. L'étranger, après s'être assuré que Sybrandt était plongé dans un profond sommeil, donna l'ordre d'observer le silence, s'étendit à terre négligemment, la tête appuyée sur sa main, et s'endormit, ainsi que tous ceux de sa suite, à l'exception d'un seul, chargé de veiller attentivement sur le blessé.

Le jour parut, brillant et pur, et trouva tous les hôtes de la loge sains et saufs, hors notre héros, dont le mal n'était cependant qu'une grande faiblesse. Il voulut se lever en même temps que les autres, mais un étourdissement lui prouva qu'il devait obéir aux injonctions de l'étranger, et demeurer en repos au moins toute la journée.

« Nous suivrons le projet qui nous a conduit si heureusement ici, et j'espère que nous vous rapporterons quelques bonnes pièces de venaison pour dîner. Restez tranquille avec votre vieux domestique, auquel j'ai dit comment il fallait vous soigner ; demain mes gens vous transporteront à mon habitation sur une litière de branches vertes, voiture plus douce que toutes vos chaises à porteurs. » Il prit alors la main de

Sybrandt, et partit en disant : « Vous n'avez pas de fièvre. »

Quand Tjerk se trouva seul avec son maître, il lui exprima la joie sensible qu'il éprouvait de sa délivrance miraculeuse. « J'ai fait tout ce que je pouvais pour jeune Massa, » dit-il.

« Oui, vous vous êtes sauvé, » dit Sybrandt, que le souvenir de sa désertion indignait encore.

« Ah ! Massa, » reprit le vieillard, « qui donc a fait ce grand cri de guerre pour arrêter le coquin de Borgne pendant plus de trois minutes? Qui donc a sauvé votre vie ainsi? »

« Je ne sais. Les Adironcocks, je suppose. »

« C'était la voix du vieux nègre ! » s'écria Tjerk avec une vanité qu'il ne pouvait cacher, et riant de toutes ses forces; « oui, le vieux nègre a fait cela. »

Sybrandt comprit le plan de son fidèle serviteur, et sentit avec une vive satisfaction qu'il lui devait son salut, puisque cette diversion donna le temps à l'étranger d'arriver. Après ce dialogue, Sybrandt tomba dans un assoupissement de faiblesse, tandis que son ange gardien à face noire le veillait, immobile à côté de sa couche, comme une statue de bronze.

Son sommeil fut long et profond ; il se réveilla

en beaucoup meilleur état, et très-disposé à prendre part au festin des chasseurs, qui revinrent chargés de gibier. Maintenant il pouvait considérer à loisir celui qui l'avait tiré d'un si grand danger. C'était un homme d'environ cinquante ans, d'une haute et forte stature; son visage, d'un brun animé et vigoureux, offrait un singulier mélange d'expression. On y voyait et ces traits délicats, mais ineffaçables, que la culture de l'esprit grave sur la face humaine, et ceux que produit une vie aventureuse, exempte de toute sujétion sociale; ses manières aisées et polies avec tout le monde avaient une teinte de supériorité insouciante que les blancs et les Indiens reconnaissaient tacitement en obéissant au moindre de ses ordres, qu'il exprimait souvent par un seul geste, un seul regard. Certaines habitudes, certaines façons de parler, montraient qu'il avait vécu dans les lieux où les cloches appellent aux saints offices; toutefois, son ton ne ressemblait en rien à celui des gentilshommes que Sybrandt avait vus chez son oncle. Ses mouvemens avaient l'adresse, la vigueur, la liberté de ceux des sauvages, et son langage, riche, concis, énergique, se rapprochait également du leur; ses habits, de même que sa personne, unissaient les formes

usitées parmi les blancs, et celles qui convenaient à sa manière de vivre. Sa conduite envers Sybrandt fut bienveillante, quoique ses attentions n'eussent rien de bien recherché. Il prit sur lui de disposer de notre héros et de ses affaires commerciales sans le consulter, sans paraître songer qu'il fût nécessaire de le faire.

« Demain, au point du jour, » dit-il, « nous partirons pour mon habitation : mes gens vous porteront sur une litière, vous et votre bagage. Le canot restera où il est. Maintenant, allez tous vous reposer, et soyez prêts de bonne heure. » Peu de minutes après, chacun dormait sur la terre nue, ayant pour oreiller un havresac, une bûche, une pierre. Dès que le jour parut, ils se mirent en route, en se dirigeant au sud-ouest à travers une forêt de pins, de hêtres et d'érables tels que la nature ne les produit qu'une fois à l'époque de sa première vigueur. Les pins majestueux, dénués de branches jusqu'à la hauteur d'une centaine de pieds, semblaient taillés exprès pour devenir les mâts des vaisseaux de guerre. Les taillis qui remplissaient les intervalles entre ces arbres gigantesques, laissaient à peine quelque espace ouvert pour le passage des voyageurs. Quand ils traversaient les terres plus grasses, ils

avaient plus d'obstacles encore à surmonter; un monde de plantes, de buissons, d'arbustes entrelaçant leurs branches, formait un fourré où les rayons du soleil d'hiver pouvaient seuls pénétrer après la chute des feuilles.

La litière était portée par les gens de l'étranger, qui se relayaient alternativement; et leur course à travers cette région agreste et monotone fut égayée par divers incidens. Parfois l'œil perçant de l'un des chasseurs apercevait sur la cime d'un pin gigantesque un écureuil noir qui les observait du haut de sa retraite inaccessible, et semblait les défier par une sorte de cri moqueur. Le maître proposait alors quelque prix de peu d'importance pour celui qui abattrait l'animal avec une seule balle, sans lui tirer du sang. On s'arrêtait pour disputer ce prix, et chacun à son tour essayait de viser, non le petit quadrupède, que la vue perçante de ces hommes des forêts pouvait seule distinguer à la hauteur où il se trouvait, mais la branche qui le portait, afin de le faire tomber par l'effet de la surprise. Peu de tireurs étaient capables d'un pareil fait; et lorsque tous avaient inutilement tenté de l'exécuter, le chef leur adressait quelques mots de mépris, prenait son fusil, et ne manquait jamais d'abat-

tre l'animal sans gâter sa peau. Toutes les fois que leur chemin devenait impraticable, cet homme extraordinaire marchait en avant, et sa force, son intelligence supérieure, triomphaient bientôt des obstacles, et dévoilait le mystère de son influence sur tout ce qui l'entourait.

A midi on fit halte pour prendre quelque repos. « A cette place, » dit l'étranger froidement, « un combat meurtrier eut lieu entre les Hurons et les Mohawks, il peut y avoir environ quinze ans. Nous fûmes surpris, et perdîmes beaucoup des nôtres ; mais, » continua-t-il, l'œil étincelant, au souvenir de son triomphe, « moi et mon peuple nous forçâmes enfin les lâches à fuir comme des daims. La nation ennemie et son nom même ont périsur ce sol ensanglanté. L'histoire ne parle point de cet événement; et si quelque roi cacochyme ou quelque vieille reine avaient cessé de vivre ce jour-là, elle l'aurait fidèlement rapporté. les causes qui changent la destinée de l'homme et la face de la terre restent dans l'oubli, tandis que de petites choses, de petits hommes, sont transmis à la postérité comme de puissans agens dans les grands événemens de ce monde. Telle est l'histoire, et la tradition ne vaut guère mieux. L'une cache ou néglige la vérité, le babil de l'au-

tre propage le mensonge. » Après avoir ainsi parlé, l'étranger parut méditer en lui-même, comme s'il appliquait ces observations à ce qu'il avait éprouvé.

CHAPITRE XII.

L'habitation d'un colon.

Le soir du second jour nos voyageurs arrivèrent à la résidence de l'étranger, à quelques milles de la rivière Mohawk. C'était un établissement dans sa première enfance qui se formait au milieu du vaste empire de la nature. Il se composait de cabanes de bois, premier degré au-dessus de la hutte des sauvages. « Voici la capi-

tale de mon royaume, » dit l'étranger; « mes états sont vastes s'ils ne sont pas peuplés; mais patience! leur temps viendra. » Il conduisit Sybrandt à sa maison, grand édifice carré, construit en fortes pièces de bois de sapin, dont les interstices étaient remplis avec du mortier, et lui présenta sa femme et ses enfans. La première était une Indienne; les derniers, demi-sauvages, demi-civilisés, offraient des modèles des plus belles proportions humaines.

Sybrandt resta plusieurs semaines chez l'étranger avant d'être complètement rétabli, et même après ce temps il n'avait pas plus de hâte de quitter l'homme attachant et singulier qui l'avait accueilli, que celui-ci n'en avait de se séparer de lui. « Il s'est passé tant d'années, » disait-il, « depuis que je n'ai eu l'occasion de parler avec un de mes semblables sur les sujets liés à mes premières habitudes! »

Notre héros exprima sa surprise de voir un homme d'une éducation aussi distinguée s'exiler volontairement de la société civilisée, pour vivre avec des êtres aussi différens de lui.

« Je ne sais comment cela s'est fait, » répliqua-t-il en souriant. « Je crois que j'étais las de l'oisiveté des villes. Dans mon pays j'étais un

gentilhomme, mais un gentilhomme sans fortune; et vous savez qu'un homme en cette situation ne peut employer utilement ses talens que dans certaines carrières. Les professions sédentaires ne convenaient point à mon caractère impatient, ennemi de toute contrainte; à cet amour pour le grand air, l'exercice, la liberté, que j'avais apporté en naissant. Restait la profession des armes; mais ma famille étant jacobite, je ne voulais pas plus demander une commission que le gouvernement n'aurait voulu me l'accorder. Le service étranger me répugnait par la crainte que j'avais d'être un jour dans l'alternative, soit de porter les armes contre ma patrie, soit d'abandonner les drapeaux sous lesquels je me serais enrôlé volontairement. Il arriva qu'un de mes amis intimes fut nommé gouverneur de cette province, et je fus frappé de l'idée que ce nouveau monde m'offrirait assez d'espace pour mes franches coudées, et d'abondantes occasions d'exercer mon indomptable activité. Je proposai donc à mon ami de l'accompagner, il y consentit, et je partis comme son secrétaire particulier. En arrivant à New-York, il me pria d'écrire au ministère pour rendre compte de notre voyage; mais avant que ce travail fût à moitié fini, j'en-

tendis crier dans la maison qu'on avait vu paraître un ours sur l'un des marchés, ou plutôt sur l'unique marché de la ville, car il n'en existait probablement qu'un seul à cette époque. Je jetai la plume, et suivant la foule, j'arrivai près de l'animal et le tuai sans autres armes que mes mains, après une lutte vigoureuse.

Je fus extrêmement fier de cet exploit, et Son Excellence me dit en souriant : « Je suppose que vous espérez un brevet? Non, mon cher ami, non, vous n'êtes point taillé pour faire un secrétaire, mais bien un puissant chasseur devant le seigneur, tel que l'honnête Nembrod. Je vous propose donc un emploi qui vous conviendra peut-être. Soyez notre résident près des Mohawks; soyez le conducteur de ces ours, ou pour employer un terme plus classique, le Lycurgue de ces Spartiates du désert. »

Il s'expliqua, et me dit que le gouvernement l'avait chargé d'établir sur les rives du Mohawk un agent capable de prendre de l'influence sur les tribus guerrières de cette contrée, dont l'alliance est recherchée à l'envi par les gouverneurs de New-York et du Canada. Vous êtes l'homme qu'il nous faut. Vos inclinations, vos habitudes sont à demi sauvages; faites de

ces peuples des hommes à demi civilisés, et vous vous arrangerez parfaitement ensemble. »

Cette idée me sourit, et j'acceptai l'offre sans balancer. Je n'ai pas besoin de vous dire combien de difficultés et de dangers j'eus à surmonter au commencement de ma mission; vous habitez assez près des confins de la civilisation pour vous en faire une juste idée: d'ailleurs je suis depuis trop long-temps en repos; la journée est belle, partons pour la chasse, vous êtes maintenant assez fort pour me suivre.» Alors il se leva, siffla ses chiens, qui accoururent en témoignant leur joie par des aboiemens redoublés, donna un fusil à Sybrandt, un autre à son fils aîné, âgé de dix ans, et appela sa femme pour la prévenir de son départ.

« Sakia, » dit-il, « faites que nous trouvions ce soir à notre retour quelque chose de bon à manger. » Sakia se retira, après avoir promis, avec un gracieux sourire, de se conformer aux ordres de son mari. Sa physionomie avait la sérénité de celle d'un enfant; sa voix était plus douce qu'une flûte; ses yeux, clairs et brillans, ressemblaient à ceux d'une gazelle.

« Sakia, » dit l'étranger à Sybrandt, « est née parmi les Algonquins, son nom signifie amour;

elle est ma femme, ma femme légitime et bien-aimée, la mère de tous mes enfans. Jamais mes désirs ne se sont portés sur aucune autre personne de son sexe. Vous paraissez surpris que je n'aie point cherché à conduire dans ma solitude une dame civilisée? Qu'en aurais-je fait au milieu de ces déserts? Sur mille femmes de mon état, pas une peut-être n'eût voulu me suivre dans les bois, et si quelqu'une s'y fût résignée par un tendre dévouement, bientôt la tristesse, les regrets l'auraient consumée lentement et m'auraient accablé de remords. Une femme de nos classes laborieuses n'eût pas été une compagne pour moi. L'ignorance d'une sauvage n'est pas accompagnée de cette grossièreté de manières, de ces habitudes tracassières qui caractérisent les Européennes d'une éducation vulgaire. Une femme indienne est toujours gracieuse, et la douceur de sa voix compense ce qui lui manque d'autres attraits. Croyez-moi, jeune homme, si vous voulez vivre dans les forêts, épousez une nymphe des forêts. Vous pourriez aussi bien amener ici un maître à danser, qu'une belle dame. Mais venez, nous perdons le temps. Will, mon garçon, marchera en avant, et lancera les chiens. Je laisse mes enfans conduire la chasse quand elle n'est pas dan-

gereuse, » ajouta-t-il en s'adressant à Sybrandt, « cela les rend braves et intelligens. »

Après avoir parcouru des bois où nul sentier n'était indiqué, ils arrivèrent au bord d'un petit lac, dont les eaux transparentes réfléchissaient des milliers de fleurs charmantes qui ornaient ses rives. Là, Sybrandt fut invité par son hôte à se reposer, tandis que lui-même continuerait la chasse avec son fils. « Vous pourrez, » dit-il, « vous amuser à pêcher, j'ai apporté tout ce qu'il faut. »

Sybrandt, un peu fatigué, accepta la proposition, et le planteur et son fils s'éloignèrent en lui criant de tenir son fusil à portée, dans le cas ou quelque ours, quelque daim viendrait à passer.

Cédant au charme de la scène ravissante qu'il avait sous les yeux, Sybrandt, au lieu de se servir des lignes, se livra à la contemplation des beautés virginales de la nature, en ce lieu retiré. La hache n'avait jamais touché un seul de ces arbres magnifiques, le sein de la terre n'avait jamais été ouvert par la main de l'homme, aucun bruit ne se faisait entendre, le seul mouvement perceptible était celui des innombrables poissons qui se jouaient dans les eaux du lac et celui des

nuages légers que l'on voyait passer dans ce miroir limpide. Notre jeune aventurier ne se doutait guère en ce moment qu'une seule génération aurait à peine disparu, avant que ces solitudes fussent animées comme par enchantement de tout le mouvement de l'industrie humaine poussée à son plus haut degré ; que les voix des hommes remplaceraient le silence de mort qui régnait maintenant autour de lui.

Ces pensées étaient bien éloignées de l'esprit de Sybrandt; il s'occupait du passé et de l'avenir, mais uniquement dans ce qui se rapportait à lui-même. L'espèce d'égoïsme morose que ses habitudes rêveuses et solitaires lui avaient inspiré, s'emparant de nouveau en cet instant de son imagination, lui rappela Catalina, et tout ce qu'il avait souffert à cause d'elle : ses malins sourires, ses mots piquans, ses attentions pour d'autres, furent évoqués comme autant de spectres par sa mémoire trop fidèle. A chaque mortification qu'il repassait dans son esprit agité, son front rougissait, son cœur battait avec violence, comme s'il les éprouvait encore en réalité.

Pendant qu'il se torturait ainsi lui-même, les hameçons, les lignes restaient gisans à ses côtés;

il n'entendait ni l'aboiement des chiens, ni les coups de fusil de ses amis; jusqu'à ce qu'enfin il fut tiré de sa rêverie par la voix sonore de l'étranger qui s'approcha de lui, chargé de gibier de toutes sortes, et lui dit :

« Retournons maintenant au logis. J'ai fait bonne chasse, je suppose que vous avez fait bonne pêche. Nous aurons un souper digne de notre appétit. Voyons ce que vous avez pris. »

« Rien, » dit Sybrandt en rougissant un peu.

« Rien! ô piscator maladroit ou paresseux, qu'as-tu donc fait? » — « J'ai pensé, » répondit le jeune homme. — « Pensé! à quoi bon penser au milieu des bois et des sauvages? L'action, mon cher, l'action, c'est le mot d'ordre dans mon empire. Si je passais mon temps à penser, ma femme et mes enfans mourraient de faim. Je serais tenté de ne point vous donner à dîner aujourd'hui. »

« Mes pensées m'ont fait perdre l'appétit en effet, » reprit l'autre, avec un peu de tristesse. Son hôte le regarda d'un œil observateur.

« Jeune homme, vous avez de l'instruction, je m'en suis aperçu; mais votre éducation est loin d'être complète. Je veux en bien peu de temps faire de vous un homme. Dans quelques semaines

une assemblée de Mohawks se réunira à ma cour. Jusque là vous n'aurez aucune chance de vous défaire de vos marchandises, et je sais qu'un voyage de trafic manqué perd un homme de réputation chez vous autres habitans des frontières. Attendez ici l'ouverture de mon grand conseil, et je vous ferai lire une page nouvelle du livre de l'humanité. Qu'en dites-vous?

— « Mes parens seront inquiets de ma longue absence. »

— « S'il ne tient qu'à cela, j'enverrai dans peu de jours un exprès à Albany, il portera une lettre de vous. »

Personne ne désire me voir, pensa le jeune homme.

« Eh bien, est-ce convenu? — « Oui, » dit Sybrandt, et ils regagnèrent à grands pas le logis où ils arrivèrent au commencement de la nuit. Sakia les reçut avec un sourire de joie, les enfans les entouraient, en admirant ce qu'ils apportaient. On voyait peu de sentiment dans cet accueil, mais une gaieté franche et cordiale.

« Voulez-vous un livre pour vous aider à passer la soirée? » dit l'étranger. « J'ai des livres, j'en fais peu d'usage; mais je ne trouverai pas mauvais que vous vous reposiez en lisant. » — « Je préfère

vous entendre ; mais permettez-moi de vous demander si vous ne sentez pas quelquefois le besoin d'un genre de société auquel vous avez été accoutumé ? » — « Non, je ne crois pas que cela m'arrive jamais. Mon corps et mon esprit sont toujours occupés. La chasse me donne de l'appétit, un agréable emploi pour ma journée, et du repos pour la nuit. De plus, » ajouta-t-il en souriant, « j'exerce de l'empire sur des hommes, j'influence indirectement, sinon directement, les affaires d'un peuple invisible, caché dans ces forêts. Il n'est point d'étude plus curieuse que celle de l'homme, et l'espèce sauvage est celle qui présente le plus d'intérêt et de nouveauté. Ma position, vous le voyez, ne me laisse pas dans une solitude complète. Les Indiens viennent assez souvent me visiter ; il est vrai qu'ils ne sont pas grands parleurs, à moins qu'ils n'aient un discours à prononcer sur quelque objet important ; mais je vous assure qu'en pareil cas leur éloquence ne le cède en rien à celle de nos orateurs. Cependant, je désespère, je l'avoue, de réussir complètement dans le dessein que j'ai formé dès mon arrivée en ce lieu, et qui fait encore en ce moment le but principal de mon existence. »

« Oserai-je demander quel est ce dessein ? »

« D'amener les sauvages à rentrer dans le cercle de la vie civilisée. Je ne puis me dissimuler que s'ils restent ce qu'ils sont, un ingrédient discordant au milieu de la société qui s'avance à grands pas dans toutes les directions, et couvrira sans doute un jour ce vaste continent, ils doivent périr. Rien ne peut les sauver, sinon l'adoption des mœurs, des coutumes des blancs. Pour les préparer à ce changement, j'ai tâché d'acquérir de l'influence sur eux et j'ai réussi au-delà de ce qu'aucun homme de ma race a jamais fait, si ce n'est peut-être quelque missionnaire catholique. Mais l'expérience me prouve tous les jours que cette influence, loin d'être fondée sur ma supériorité d'homme civilisé, est entièrement due à des qualités qui sont exclusivement admirées dans la vie sauvage. A la guerre, à la chasse, je puis surpasser les Indiens eux-mêmes ; tel est le secret de mon pouvoir. Ils me respectent parce que je me suis fait sauvage avec eux, et je commence à craindre que toutes les tentatives qui pourront être faites à l'avenir pour vaincre leur répugnance à se soumettre aux entraves sociales, ne restent sans résultat solide. »

Il cita quantité d'anecdotes qui montraient ce que la suite des temps n'a que trop confirmé, savoir, que l'espèce sauvage serait plus tôt exterminée que convertie à la civilisation.

CHAPITRE XIII.

Les Mohawks.

La conversation précédente fut interrompue par un léger coup frappé sur la porte que l'on ouvrit immédiatement, et Sybrandt vit entrer avec autant de surprise que d'effroi les mêmes hommes qui avaient été sur le point de le massacrer à la loge, et dont le chef s'était tué en tombant sur son couteau. Ils entrèrent, conduits par un autre chef dans la salle où l'étranger et

Sybrandt étaient assis. Le premier les reçut avec courtoisie et leur fit signe de s'asseoir. Ils obéirent et restèrent sans parler, mais ils lançaient des regards sinistres sur le jeune homme.

« Mes enfans viennent en amis, » dit l'étranger.

« Les hommes rouges aiment toujours leur père, » répondit le chef, « mais ils viennent lui dire qu'il a un serpent dans son wigwam, et qu'ils doivent tuer ce serpent après lui avoir arraché les dents. »

L'étranger tressaillit, et, se tournant vers Sybrandt, lui dit : « Quelle imprudence j'ai commise ! j'aurais dû vous laisser partir aussitôt que vous avez été en état de voyager. Mais ne craignez rien ; je vous garantis qu'il ne tombera pas un seul cheveu de votre tête tant que la mienne sera sur mes épaules. » Et s'adressant alors au chef, il lui dit :

« Je t'ai compris. » — « C'est bien, » dit celui-ci. — « Demain je m'occuperai de cette affaire. » — « Le jeune serpent doit nous être livré ce soir. J'ai promis à la mère et à la femme de Paskingo que demain au lever du soleil elles chanteraient le chant de joie. L'Indien ne peut mentir. »

« Celui que vous demandez est mon ami. » — « Il ne peut être l'ami de notre père blanc, et

l'ennemi de ses enfans rouges. » — « Il a tué Paskingo en défendant sa propre vie. Paskingo et ses gens étaient furieux. » — « Qui les avait rendus furieux? le jeune serpent et son eau de feu. Nous voulons qu'il vienne avec nous. »

« Il n'ira point. Je ne veux pas le livrer. »

« Alors vous n'êtes plus notre père. Votre parole est comme celle des autres hommes blancs. Les blancs ne sont jamais du parti des rouges contre un des leurs. »

« Restez jusqu'à demain, » dit l'étranger, qui paraissait dans une grande perplexité ; « restez jusqu'à demain, je vous promets que vous vous en irez satisfaits. »

« C'est bon, » dit le chef, « mais le jeune serpent restera-t-il aussi? » — « Il restera ; il ne s'enfuira pas comme un daim. » — « C'est bon, » reprit l'Indien, et ils allumèrent leurs pipes et fumèrent pendant quelque temps en silence.

Ce colloque s'était tenu en langage mohawk ; mais Sybrandt en avait aisément compris le sujet, et ses sensations pendant ce temps n'étaient rien moins qu'agréables. Il resta cependant parfaitement passif, sentant bien que son intervention n'aurait fait qu'aigrir les choses.

Enfin ils achevèrent de fumer leurs pipes, et le chef dit au maître du logis :

« Pouvons-nous passer la nuit dans le wigwam de notre père? » — « Le jeune homme blanc sera-t-il en sûreté jusqu'à demain? » — « Oui; pourvu qu'il ne cherche pas à se sauver. »

Sans ajouter un mot l'étranger conduisit les Indiens dans une chambre de l'étage supérieur, où ils s'étendirent à terre et tombèrent bientôt dans ce sommeil profond et paisible, l'un des attributs caractéristiques de leur race.

Quand ils furent seuls, Sybrandt et son hôte eurent ensemble une vive discussion. Le dernier proposait au jeune voyageur de favoriser sa fuite cette nuit, en lui fournissant un guide et un canot, et en retenant les sauvages dans la chambre où ils étaient, assez long-temps pour qu'il leur fût impossible de le rattraper.

« Et quelles seront les conséquences de cette mesure? » dit Sybrandt. « Les sauvages ne vous pardonneront jamais. Ils deviendront vos ennemis; et s'ils ne massacraient pas vous, votre femme et vos enfans, vous perdriez du moins tout votre crédit sur eux. Non, monsieur, le plan généreux que vous suivez avec tant de persévérance ne sera point renversé pour l'amour de

moi. Je resterai, quoi qu'il puisse arriver. »

« Vous êtes, sur ma foi, quelque chose de mieux qu'un savant, vous êtes un brave et galant homme. Restez, j'y consens; mais je m'engage sur l'honneur que rien ne vous arrivera que je ne le partage avec vous. Allons nous reposer. Nous n'avons rien à craindre pour cette nuit, les Indiens ne violent jamais les droits de l'hospitalité. »

On doit supposer que Sybrandt ne dormit pas très-paisiblement dans l'attente des événemens du lendemain. Dès que le jour parut, il se rendit dans la salle où s'était tenue la conférence de la veille; son hôte et les Indiens y étaient déjà. Le premier était vêtu d'un brillant uniforme de colonel. Autour de la chambre étaient étalés divers articles très-précieux pour les sauvages, et sur lesquels ils jetaient d'avides regards, qu'ils ne détournaient que pour les porter sur Sybrandt avec une expression de haine profonde. Après quelques minutes de silence le chef dit à l'étranger :

« Mon père, votre fils a fait un rêve cette nuit. »

« Quel a été le rêve de mon fils? » — « Votre fils, » continua le chef avec la plus grande gravité,

« votre fils a rêvé que le grand esprit lui apparaissait et lui disait que son bon père lui ferait présent de son bel uniforme, et donnerait à chacun de ses gens six blanquettes neuves. Le grand Esprit a-t-il dit vrai? mon père voudrait-il faire mentir le grand Esprit? »

L'étranger réfléchit un moment, et dit : « Le grand Esprit a dit vrai; l'uniforme et les couvertures seront donnés. Mais j'ai rêvé moi-même cette nuit, mon fils. Le grand Esprit est venu près de mon lit, et m'a dit tout bas à l'oreille : ton fils, le chef de la tribu du Castor, a pardonné au jeune traficant, sous les armes duquel Paskingo est tombé. Il te l'a donné pour en disposer à ta volonté. Le grand Esprit blanc a-t-il dit la vérité? »

Les sauvages et leur chef échangèrent entre eux des regards de doute et d'embarras.

« J'avais oublié, » reprit l'étranger, « que le grand Esprit me dit encore que la mère et la femme de Paskingo avaient essuyé leurs larmes quand vous leur avez donné ces beaux colliers de grains rouges. A-t-il dit vrai, ou bien a-t-il menti le grand Esprit blanc? »

Les Indiens, après quelques instans de réflexions, firent entendre ce son guttural, par le-

quel ils ont coutume d'exprimer leur consentement ; et le chef dit à l'étranger :

« Mon père, vos rêves sont irrésistibles pour votre fils. Vous n'avez pas fait mentir notre grand Esprit, nous ne ferons pas mentir le vôtre. Le jeune serpent est libre ; mais qu'il prenne garde à ne jamais se montrer parmi nous ; mon père lui-même ne le sauverait pas du bûcher. »

Le marché consommé, les Indiens partirent avec leur butin ; et tandis qu'ils disparaissaient dans la forêt, Tjerk, qui attendait le résultat de la conférence avec une profonde anxiété, poussa d'une voix tremblottante le cri de guerre des Adironcocks. A l'instant une flèche lancée par un arc invisible siffla tout près de son oreille, et retint ses transports. Il releva la flèche, la conserva toute sa vie, et en fit le texte de quantité de belles histoires, ressemblant aussi peu à celle que nous venons de conter, que la plupart des tableaux de paysages ne ressemblent à leurs originaux.

CHAPITRE XIV.

L'étranger entreprend la réforme de notre héros.

Sybrandt demeura encore chez l'étranger. Cette manière de vivre, exempte de ces innombrables petites chaînes de la vie sociale, qui, de même que les liens des Lilliputiens retinrent le puissant Gulliver, nous empêchent de sortir du cercle tracé d'avance pour toutes nos actions; cette manière de vivre convenait parfaitement au caractère de notre héros. Il n'avait là aucune oc-

casion de se livrer à ses soupçons pénibles; son imagination si ingénieuse à le tourmenter restait calme, et lui permettait de jouir sans trouble des plaisirs les plus naturels, de l'exercice, de l'abondance, de la liberté renfermée dans ses justes limites. Il ne voyait autour de lui que des visages rians, qui l'accueillait toujours par un sourire de bienveillance. Toutes les fois que le temps le permettait, Sybrandt accompagnait son hôte à la chasse, et sa vigueur, son énergie, qui restaient ensevelies sous le fatras scolastique de Stettinius, se réveillèrent graduellement. Il prit quelque chose de l'assurance mâle de l'étranger, de son infatigable activité. Il prit surtout une confiance en lui-même qu'il n'avait jamais eue, et commença à secouer le joug de cette mauvaise honte, jusqu'alors le tourment de sa vie. Toutefois sa cure n'était pas encore complète; son retour aux mêmes lieux, et dans la même société, devait probablement amener une rechûte.

Un jour de pluie, trop abondante pour qu'il fût possible de chasser, l'étranger trouva Sybrandt occupé, suivant l'expression vulgaire, à broyer du noir, et suivant le langage poli, plongé dans une rêverie mélancolique. « Westbrook, » dit l'étranger avec sa franchise ordinaire, « le temps que nous

avons passé ensemble me donne le droit de vous parler en ami. Je crois m'apercevoir que vous avez la maladie du pays. S'il en est ainsi, partez, et me laissez vos marchandises ; je m'engage à vous en rendre un compte fidèle. Acceptez-vous? »

Sybrandt pensait effectivement à son pays, mais il n'éprouvait pas ce malaise indéfinissable qui nous fait languir et mourir au milieu des scènes les plus aimables, de regret d'être éloigné d'une contrée souvent aride, mais qui porte le nom sacré de patrie. Les souvenirs de notre voyageur n'avaient point ce caractère ; aussi répondit-il avec tristesse qu'il songeait à son pays, mais ne désirait point s'y trouver en ce moment.

« N'étiez-vous pas heureux chez vous? » — « Pas très-heureux. » — « A qui en était la faute? »

Sybrandt, après quelques instans de réflexion, répondit en hésitant : « Je ne sais. — Quelquefois il me semble que c'était ma faute, d'autres fois que c'était celle des autres. »

— Westbrook, » dit l'étranger avec bonté, « rappelez-vous l'histoire de ce roi qui jugea qu'il avait tort dans un coup douteux au jeu, parce que les spectateurs n'avaient pas voulu prononcer. Notre amour-propre a plus de puissance

qu'un roi sur nos jugemens; ainsi donc, si vous êtes indécis sur un sujet dans lequel il est intéressé, croyèz, sans crainte de vous tromper, que vous avez tort. »

Jamais Stettinius n'avait donné à son élève une leçon de morale aussi directe ; il était même assez rare qu'il en donnât aucune. La science était tout pour lui, c'est-à-dire la science de l'école; celle de l'homme attirait peu son attention. Sybrandt avait donc recueilli et classé lui-même le peu d'observations sur lesquelles ses jugemens moraux se fondaient, et ils donnaient toujours gain de cause à son amour-propre. Il entra dans quelques détails sur ses idées, ses sentimens, ses chagrins, avec son ami. Celui-ci parut surpris, mais fortement intéressé par le tableau d'un genre de souffrance qu'il n'avait pu connaître, mais qu'il se figurait aisément, d'après le récit du jeune voyageur.

« J'entreprends votre cure, » dit-il; « jeune homme, je comprends la cause de votre mal. Vous manquez d'action ; vos facultés tournent contre vous-même une puissance qui pourrait accomplir les objets les plus élevés, les plus utiles. Vous avez vu la mort de bien près, vous avez entendu sans changer de contenance une

discussion de laquelle dépendait votre vie, et vous tremblez en entrant dans le salon d'un bon gentilhomme de campagne, votre oncle; vous n'osez regarder en face une jeune personne que vous connaissez depuis votre enfance! Vous braveriez tous les dangers, toutes les tortures, et l'idée seule d'un éclat de rire dont vous seriez ou croiriez être le sujet, vous jette dans un abattement vraiment honteux. »

Le visage de Sybrandt se colorait toujours plus fortement par les mouvemens alternatifs d'orgueil satisfait et de honte qu'il éprouvait. Sans doute les paroles de l'étranger renfermaient plus de miel que de fiel; mais notre jeune homme avait depuis long-temps l'habitude de fixer son attention sur ce qu'il pouvait y avoir de plus amer dans la conduite des autres envers lui; son ancienne crainte d'être un sujet de moquerie s'empara de son cœur, il resta confondu, incapable d'articuler un seul mot. L'étranger continua.

« Avez-vous jamais trouvé dans vos légendes classiques un héros, ou seulement un personnage de quelque considération, qui n'osât point se produire, traiter avec ses égaux? Si la modestie est présentée par les sages de l'antiquité comme une qualité recommandable dans un jeune

homme, ils entendent par là cette juste appréciation de nous-mêmes et de notre position, qui nous éloigne de toute tentative présomptueuse. Ils n'ont sûrement pas songé à donner pour objet d'imitation à la jeunesse cette puérile infirmité qu'on appelle aussi quelquefois modestie, qui ne dénote que la conscience de la faiblesse, nous rend ridicules à nos propres yeux, sinon à ceux des autres, et s'oppose à l'accomplissement de toute grande action. Le génie est accompagné d'une noble audace, qui lui fait entreprendre et achever ce que l'homme timide et couard se figure au-dessus du pouvoir humain. »

Le mot de couard sonna d'une manière désagréable à l'oreille de Sybrandt, accoutumé à s'appliquer ce qu'on disait généralement, et déjà mal disposé. Sans paraître s'apercevoir de son trouble, l'étranger ajouta :

« Cette mauvaise honte, qui fait des monstres des occurrences les plus communes de la vie, est aussi méprisable dans un homme, et lui fait jouer un rôle aussi abject que la couardise : si l'une le fait mépriser, l'autre l'expose à être bafoué. »

C'en était trop pour Sybrandt; il se leva de son siége sans que le moindre sentiment de ti-

midité parût sur ses traits, ni le moindre embarras dans toute sa contenance.

« Est-ce à moi que ce discours s'adresse, monsieur? Si c'est à moi, il efface toutes mes obligations envers vous. Si je ne suis pas un homme avec les femmes, vous me trouverez tel avec les hommes. Personne ne dira ou ne fera entendre devant moi que je suis un imbécile ou un couard. M'avez-vous appliqué ou non ces épithètes? »

« Autant qu'elles peuvent vous être applicables suivant votre propre et consciencieux jugement, » répondit l'autre avec un sang-froid provocant. Sybrandt le mesura de la tête aux pieds, comme pour le défier. Enfin il lui dit :

« Adieu, monsieur, je suis votre hôte en ce moment, et vous êtes mon bienfaiteur. J'aurais voulu conserver toute ma vie le souvenir de votre bienveillante hospitalité et des bons exemples que j'ai pris de vous, mais vous ne me laissez que le regret d'avoir accepté l'une et profité des autres. Adieu, monsieur; jugez de ma reconnaissance par le pardon que j'accorde à l'insulte que vous m'avez faite. Nous sommes quittes maintenant. Prenez soin, je vous en conjure, de ne point rouvrir un nouveau compte. »

Il allait sortir de la maison, quand il fut arrêté par un grand éclat de rire de l'étranger, qui s'écriait : « Bravo, c'est bien! je vous aime et vous honore, M. Westbrook; vous avez parlé en homme de cœur. Ce n'est pas sans raison qu'on regarde le courage comme la base de toutes les vertus, puisque sans lui nos meilleures résolutions seraient abandonnées par crainte de leurs conséquences. Cependant j'ai toujours vu l'éducation calculée pour énerver l'ame plutôt que pour l'affermir. Dans l'enfance, les nourrices nous effraient par des histoires de monstres et de revenans. A notre dernière heure, le prêtre vient terminer notre vie par des peintures horribles des tourmens éternels. Par le ciel, on doit s'étonner qu'il se trouve encore dans le monde des hommes courageux! Mais pourquoi ne pas agir en tout temps, en tous lieux, avec tout le monde, comme vous venez de le faire? Avec ce visage, cette tête, ce cœur, pourriez-vous craindre de regarder en face aucun être vivant? Pardonnez l'épreuve à laquelle je vous ai soumis. Celui qui vous a vu dans les occasions où j'ai pu vous voir ne saurait vous soupçonner de couardise; celui qui a joui aussi long-temps que je l'ai fait de votre société, ne pourrait vous croire im-

bécile, à moins de l'être lui-même. Sur mon ame, mon seul objet était de vous forcer à vous connaître; c'est la science la plus utile à l'homme. Quand vous vous sentirez prêt à reculer d'effroi devant une jeune dame, souvenez-vous que vous avez affronté le lion nommé sir William Johnson dans sa propre tanière, et vous ne craindrez ni homme ni femme en ce monde. Sommes-nous amis? » Sybrandt prit la main de sir William sans rien dire, et l'incident de cette journée eut plus d'influence sur sa destinée et son caractère que toutes les leçons du Dominus et les illustres exemples des classiques.

Cependant le temps où l'assemblée des chefs Mohawks devait avoir lieu chez sir William était arrivé. Les tribus sauvages, encore très-nombreuses alors dans le voisinage des colonies, avaient souvent fait pencher la balance entre les gouverneurs français du Canada et les gouverneurs de New-York. Il était donc de l'intérêt des deux puissances de se concilier ces peuples par des présens en même temps qu'on les tenait en respect par l'idée du pouvoir supérieur des blancs. Sir William Johnson fut un des hommes qui réussit le mieux dans ses rapports avec les Indiens : il vivait sans crainte au milieu de ces guerriers

sauvages, qui entraient librement dans sa maison à toute heure de jour ou de nuit, et ne lui firent jamais aucun tort, aucune violence. Cependant son influence, comme on l'a déjà dit, était toute personnelle : ils respectaient en lui, non le représentant du grand roi de l'autre côté de la mer, mais l'homme intègre, bienfaisant, courageux, adroit à la chasse, vaillant à la guerre, supportant les fatigues au-delà de ce qu'ils pouvaient en supporter eux-mêmes.

Sybrandt fut étonné de la politesse noble et décente de ces hommes de la nature. Leurs mouvemens aisés et gracieux, leur démarche libre exprimaient un sentiment de noble indépendance et de juste déférence pour les autres, qui produisait plus d'effet sur les spectateurs que tous les airs que l'on affecte quelquefois dans notre société, pour se rendre imposant. Il était curieux de les voir pratiquer tout ce que la civilisation la plus avancée obtient à peine de ses membres les plus distingués. Ils ne montraient aucune surprise, aucune admiration puérile à la vue d'objets nouveaux, n'interrompaient jamais, écoutaient les discours qu'on leur adressait avec une attention polie, et ne se livraient dans les discussions à aucune démonstration passionnée.

Je ne suis pas enthousiaste du caractère indien; mais je ne puis m'empêcher de dire avant de terminer cette digression, que la présentation des chefs osages à notre dernier président, l'excellent James Monroe, qui fut si mal récompensé, m'a prouvé combien ces rois des déserts l'emportaient en véritable dignité sur la roideur brodée de tous les ambassadeurs européens et sur l'élégance mesquine et efféminée de leurs secrétaires. Dans cette réunion des chefs Mohawks, Sybrandt prit des leçons de bonnes manières que le meilleur maître à danser n'eût pas été capable de lui donner.

Il n'entre pas dans mon sujet de rapporter les négociations qui eurent lieu entre sir William et le conseil des chefs; encore moins de donner l'analyse des longs discours qu'ils prononcèrent, sachant bien que de notre temps il est peu de gens qui ne lisent au moins un journal, où les débats de quelque assemblée délibérante sont consignés, et qui doit suffire à l'appétit le plus robuste en ce genre. Que l'on se figure seulement que les orateurs indiens qui parlèrent dans cette réunion n'avaient rien à envier aux nôtres sous le rapport des sentences, des métaphores, des apostrophes véhémentes.

Le départ des chefs fut bientôt suivi de celui de notre héros, qui accompagna le courrier dépêché par sir William à New-York, pour rendre compte des résultats du grand conseil.

« Je suis fâché de perdre votre société, » dit sir William à Sybrandt. « Cet hiver surtout je sentirai souvent sa perte. Mais *l'action*, *l'action et encore l'action*, comme le dit le grand orateur, c'est la vie de la vie. Quand je serai prêt à tomber dans l'abattement, je m'enfoncerai dans les bois, et la vue des daims me distraira du souvenir de mon ami. Adieu, j'espère que nous nous reverrons.

« N'en doutez pas. Si vous ne venez pas à moi, je viendrai à vous. Mais vous visiterez Albany un jour ou l'autre, et vous verrez.... » Catalina, » repliqua l'autre avec un peu de malice. « Une belle dame vaut bien la peine d'un long voyage; et je pense que je viendrai assister à vos noces, si toutefois vous prenez jamais la hardiesse de regarder en face cette jeune demoiselle, qui sans doute est beaucoup plus formidable à contempler que Paskingo et ses sauvages furieux. »

Sybrandt rougit et sentit quelques-uns de ses anciens sentimens se réveiller dans son cœur;

mais il les réprima par un effort violent et répondit avec une indifférence affectée. « Je vous inviterais à mon mariage, s'il avait lieu. mais c'est plutôt à mes funérailles que vous viendrez, car je vous demanderai cette dernière marque d'amitié, si je le puis. »

« Comment! une rechûte! Je croyais vous avoir radicalement guéri. Westbrook, mon estimable et cher ami, songez bien que vous allez vous retrouver au milieu de vos anciennes associations; gardez-vous de retomber dans vos anciennes faiblesses. N'êtes-vous pas un homme. un homme brave, honnête, sensé? Votre famille, votre éducation, ne vous rendent-elles pas l'égal de toute personne de l'un ou de l'autre sexe que vous pouvez rencontrer dans votre société? Pourquoi donc, au nom du ciel, pourquoi trembleriez-vous en présence d'un de vos semblables, homme ou femme? Pensez à cela. Rappelez-vous ce que je vous dis en ce moment, quand nous serons séparés, et croyez que si Catalina est digne de vous, elle récompensera votre amour, pourvu que vous osiez le lui faire connaître. Nous devons une déférence respectueuse aux femmes, et cette déférence leur plaît; mais elles admirent si naturellement le courage, que je doute qu'une

femme puisse aimer celui qui tremble, fût-ce devant elle. Maintenant, que Dieu vous garde, cher Sybrandt! Adieu. »

CHAPITRE XV.

De vieilles connaissances réveillent de vieilles habitudes.

Sybrandt, en suivant sa route, tâchait de se persuader qu'il était tout ce que sir William avait dit. Mais certains mouvemens de triste défiance qui s'élevaient dans son ame à mesure qu'il se rapprochait de chez lui et pensait à la réception qui lui serait faite, l'avertirent qu'il devait s'observer avec soin, pour ne pas retomber dans ce

que l'honnête Bunyan (1) appelle *le cloaque du découragement.*

La petite caravane composée de Sybrandt, de Tjerk et du courrier, gagna les rives de la rivière Mohawk, qu'ils descendirent dans un petit canot jusqu'à Schenectady, alors ville frontière des établissemens occidentaux de cet état, dont elle est maintenant une des antiquités. Il se trouvait encore dans ces dernières années quelques individus qui se rappelaient avoir vu ce pays inculte et désert comme il l'était au temps dont nous parlons, et qui ne se lassaient pas d'admirer le changement que le temps de leur vie avait suffi pour accomplir. La terre et ses possesseurs, tout était différent; partout le mouvement de l'industrie remplaçait le repos de la solitude, l'homme blanc dominait à la place de l'homme rouge. Telles sont les mutations de ce monde! Devons-nous les déplorer ou les bénir? Elles amènent avec elles et des maux et des biens; et comme dispensations de la Providence, nous devons seulement nous y résigner sans murmure.

En avançant vers le terme de son voyage, Sybrandt éprouva de véritables symptômes de son

(1) Auteur d'un ouvrage mystique très-répandu parmi les Anglais.

ancien mal. Il se surprit étudiant comment il devait se conduire, comment il devait parler avec sa cousine, au lieu de laisser aux circonstances du moment la direction de ses actions. Il se tortura suivant sa vieille coutume, en se figurant le regard et le sourire malin de Catalina, et la sotte mine qu'il ferait probablement devant elle. Bref en arrivant à Albany, toutes les recommandations de sir William étaient effacées de son esprit, et la joie de revoir ses amis était remplacée dans son cœur par la crainte de leurs railleries.

Après avoir dîné à la ville, il resta long-temps dans l'indécision qui caractérise cet état de l'esprit. Enfin le vieux nègre perdit patience, et força par sa mauvaise humeur son jeune maître à prendre un parti. Ils devaient passer devant le vénérable manoir de famille pour se rendre chez M. Denis, et ils découvraient déjà dans le lointain ses vieilles murailles grises, à demi cachées par les grands ormes et ses hautes cheminées. Sybrandt, agité d'émotions diverses et contraires, aurait voulu se rendre directement à la maison de son bienfaiteur; mais la seule route qui conduisait à cette maison passait devant celle de M. Vancour l'aîné, et ne point s'y arrêter eût été absurde et inconvenant.

Le soleil venait de se coucher, et l'honnête Ariel se promenait sous le large portique donnant sur la rivière avec Catalina. Le paysage, en ce moment, était d'une beauté tranquille, qui disposait à la réflexion. Une circonstance avait rappelé à l'esprit de la jeune fille l'absence de Sybrandt; c'était l'anniversaire du jour où il l'avait sauvée.

« Je ne sais, » dit-elle enfin, « ce que peut être devenu le cousin Sybrandt; il me semble qu'il devrait être revenu. N'est-il pas singulier que nous n'ayons reçu aucunes nouvelles de lui? »

— « Pauvre garçon, » dit le bon Ariel; « sans doute que cela est singulier, non pas qu'il n'ait pas écrit, car la poste ne va pas dans les déserts, mais qu'il ne soit pas de retour ici depuis plusieurs mois. J'ai le triste pressentiment qu'il lui est arrivé quelque mésaventure. C'était un jeune homme si gauche, si distrait; il n'a jamais pu rien exécuter avec adresse et intelligence; croiriez-vous que j'ai fait tout au monde pour lui enseigner à museler un porc, sans pouvoir en venir à bout? »

— « Cependant il était courageux comme un lion, » dit Catalina d'un air pensif. « Mon oncle, ne sommes-nous pas au vingt-six mai? » — « Oui,

ma nièce. » — « C'est ce jour-là même... » Et la jeune fille continua de rêver. — « Je ne serais pas surpris, » dit Ariel, « qu'il eût été massacré ou fait prisonnier par les sauvages. » — « Dieu nous en préserve ! » s'écria Catalina, en levant les mains au ciel ; « Dieu préserve de tout mal mon cher cousin Sybrandt ! » — « Ah ! ah ! » dit Ariel, « que dirait le colonel, s'il entendait cela ? Le cher cousin Sybrandt sonnerait mal à son oreille. »

« Il n'a pas le droit de faire des observations sur ce que je dis, et s'il en faisait, elles me seraient parfaitement indifférentes. Mais qui vient ici ? » — « Où ? » dit Ariel, se levant sur la pointe des pieds. — « Là bas, sur la route d'Albany ; deux personnes à cheval. » — « Sans doute le colonel et son domestique : il était à Albany aujourd'hui. »

« Non, ce n'est pas le colonel, » dit Catalina en regardant plus attentivement les deux figures que le crépuscule ne permettait pas de voir distinctement. Elle les vit approcher de la barrière qui fermait l'avenue d'arbres conduisant à la maison, et l'un d'eux descendit pour l'ouvrir.

« Qui pourrait-ce être ? » dit Catalina, tandis qu'un léger battement de cœur et un peu de

tremblement dans sa voix montraient l'intérêt qu'elle attachait à sa question.

En peu d'instans les deux cavaliers sortirent du bosquet à travers lequel serpentait le chemin, et se trouvèrent assez près de la maison pour que l'on pût les distinguer mieux.

« On dirait que l'un d'eux a la face noire, » dit Ariel. — « Si c'était le vieux Tjerk? » dit avec vivacité la jeune demoiselle. — « Non, non ; je crains bien que nous ne revoyions jamais ni lui ni son maître ! » Et les yeux du bon Ariel se mouillèrent. Cependant les deux hommes, ayant mis pied à terre, s'approchaient du portique. « Qui sont-ils? » pensait Catalina, tandis qu'un doux pressentiment s'emparait de son cœur. Sybrandt avait remarqué une femme en s'avançant vers la maison ; un frémissement de crainte et de plaisir le saisit, son pas se rallentit, et le bon Tjerk marmottait entre ses dents : « Si jeune maître était à la poursuite d'un ours, il courrait plus vite que pour voir jolie miss Catalina ! »

Ariel reçut le jeune homme avec des transports de joie, et d'innombrables et vigoureux serremens de main ; mais Catalina, se rappelant le peu d'empressement avec lequel il venait à eux, réprima la vive et tendre impulsion de son cœur, et

se remparant dans son orgueil de jeune fille, elle lui fit un accueil d'une indifférence si marquée, qu'il en fut pénétré jusqu'au fond de l'ame. Sa sensibilité et son amour-propre furent également blessés, et le premier moment de la rencontre de ces deux jeunes gens devint pour eux la source de mille soupçons, de mille erreurs pénibles. Sybrandt, après avoir répondu avec son ancienne roideur aux félicitations du reste de la famille, balbutia quelques mots d'excuse pour se rendre chez son bienfaiteur, sortit la tête remplie de ses anciens rêves de désappointement, qu'il avait si long-temps entretenus, et profondément humilié par le sentiment de sa faiblesse, de sa sottise, de son inconséquence.

« Vous ne paraissez pas très-content d'être revenu au logis, » dit le bon Denis, qui voyait Sybrandt taciturne et distrait, « mais je suppose que vous êtes fatigué. Alors, bonsoir, allez dormir ; demain vous nous conterez votre histoire. »

Sybrandt se retira, mais non pour goûter le doux sommeil que donnent la fatigue du corps et la tranquillité de l'esprit. Il resta éveillé, repassant en lui-même tout ce qu'il avait fait et blâmant son inexcusable folie ; il se rappela les conseils et l'exemple de sir William, et finit par se

déterminer, un peu avant le jour, à briser les chaînes honteuses qu'il traînait depuis si longtemps, à paraître en présence de celle qu'il aimait ce qu'il était partout ailleurs. A peine avait-il formé cette résolution, que la voix joyeuse d'Ariel se fit entendre. Il appelait Sybrandt, pour le mener déjeûner avec lui, entendre son histoire, et de là se rendre ensemble au manoir, pour le voir recueillir les essaims d'abeilles, qui étaient sur le point de faire leur émigration, d'après le mouvement qu'il avait observé la veille dans les ruches.

En conséquence, aussitôt après déjeûner, ils montèrent à cheval pour se rendre au manoir, où Sybrandt se conduisit mieux, et fut aussi mieux reçu que la veille. Catalina, quand elle réfléchit de sang-froid sur son entrevue avec son cousin, se reprocha de l'avoir traité si froidement l'anniversaire du jour où il lui avait sauvé la vie en exposant la sienne. Elle s'informa donc avec intérêt des causes de sa longue absence, et même elle voulut bien avouer qu'elle avait été fort inquiète, craignant qu'il n'eût été tué ou conduit prisonnier au Canada par les tribus sauvages ennemies. Ce sentiment, exprimé avec franchise, fit naître dans le cœur de Sybrandt un certain degré de confiance. Il conta l'histoire de son voyage avec une

simplicité qui la rendait encore plus intéressante. Rien ne donne plus de dignité à un homme que d'avoir éprouvé et surmonté de grands dangers, de grandes souffrances. La tendresse, l'amour de la gloire, l'admiration pour le courage, qualités inhérentes au caractère féminin, sont excitées par le récit des périls, les détails d'une entreprise hasardeuse. Toute femme est sous ce rapport une Desdemona, et notre héroïne était assurément une femme, puisqu'elle comptait dix-huit ans. Dès qu'elle eut entendu l'aventure de la loge et l'ambassade hostile des Mohawks, Sybrandt lui parut un être d'une nature supérieure par ses associations avec le danger et la mort. Sous l'influence de ces sentimens, elle lui montra une cordiale et franche amitié qui le mit bien avec lui-même, et lui donna une aisance, une liberté dans les manières qu'on ne lui avait jamais vue : aussi Catalina lui dit-elle en souriant qu'il avait sûrement trouvé un maître à danser dans les bois.

« Mais qu'est devenu votre admirateur le colonel Sydenham ? » demanda Sybrandt, non sans tremblement intérieur.

« Il est parti, » dit-elle en rougissant un peu. Son régiment a été commandé pour le fort

Georges très-peu de temps après votre départ.

Sybrandt apprit avec plaisir la nouvelle, mais ne vit pas avec la même satisfaction la rougeur; ses anciens ennemis l'assaillirent en ce moment; il les repoussa cependant, prit sur lui de faire quelques autres questions, sur ce qui s'était passé pendant son absence. Cette période de quelques mois avait amené une révolution importante, que je rapporterai avec l'exactitude qu'elle mérite.

CHAPITRE XVI.

Attaques diverses contre les mœurs hollandaises. — Fuite de Dominus Stettinius.

J'ai déjà parlé de la corruption produite dans les mœurs de ce canton par le séjour du régiment anglais. Les officiers, non contens des innovations sociales qu'ils avaient introduites, mirent le comble à leurs énormités en établissant un théâtre dans la grange d'un honnête fermier, qui eut la faiblesse de se prêter à cette mesure vraiment funeste. Le bon Stettinius leva les yeux et

les mains au ciel en apprenant cette nouvelle ; il prévit tout le mal qui résulterait d'un semblable établissement, et s'efforça de le combattre par un redoublement de menaces, d'avertissemens dans ses sermons hebdomadaires. Ce fut en vain. Toute la jeunesse, entraînée vers un plaisir nouveau, n'écoutait plus sa voix ; et, pour comble d'infortune, il arriva en même temps dans le pays un prédicateur méthodiste, autour duquel se groupaient tous ceux qui avaient échappé à la contagion de la comédie. Les cris, les discours exaltés de cet homme, faisaient paraître froides et monotones les sages exhortations du Dominus ; chaque jour il comptait une brebis de moins dans son troupeau chéri, et son cœur se navrait de tristesse. Enfin il désespéra tout-à-fait de pouvoir continuer à faire le bien dans sa paroisse, quand un de ces aventuriers que nous nommons les bédouins de l'Amérique, arriva dans le voisinage et séduisit la fille d'un des plus riches propriétaires. Cet aventurier, que l'on nommait Ananias Gookin, perdit son beau-père peu après son mariage, et commença, dès qu'il eut pris possession de son héritage, à tout changer dans la maison, dans la culture des terres, ne parla que d'améliorations et de nouveaux procédés, et déclara

qu'il voulait établir une école, dans laquelle tous les enfans apprendraient l'*anglais*. Ce fut le coup de grace pour l'honnête Stettinius. Il sentit que bientôt ses talens deviendraient inutiles à une société qui lui deviendrait elle-même étrangère. Sur ces entrefaites, il apprit qu'un vaisseau hollandais était arrivé à New-York; il se rendit en cette ville le cœur plein de tristesse, et s'embarqua pour sa terre natale, pour ne plus revenir. En partant, il laissa pour Sybrandt une lettre, dans laquelle il lui donnait ses bons avis et sa bénédiction, et le priait d'accepter, comme un gage de son affection, un bel exemplaire in-folio des œuvres de Grotius. Excellent homme! la religion simple et la pureté de mœurs qu'il enseignait, et dont il donna l'exemple toute sa vie, ont été sans doute bien mal remplacées, l'une par l'enthousiasme extravagant, l'autre par les raffinemens tant vantés de notre siècle.

Ces détails intéressans pour nos deux jeunes gens furent interrompus par un mélange confus de sons et de voix qui les fit tressaillir. Ils coururent dans le jardin, d'où le bruit provenait, et virent Ariel à la tête de toute la garnison domestique, hommes, femmes, enfans, blancs, noirs et bruns. Il frappait avec fureur une poêle à frire,

et les autres l'accompagnaient, chacun avec un instrument de son invention. La vieille Nantji agitait un trousseau de clefs; notre ancien ami Tjerk faisait retentir un chaudron en le frappant avec une pelle; tous les petits lutins de la cuisine renforçaient la musique par la plus étrange variété de discordances. La voix criarde d'Ariel, grondant, dirigeant, retenant son monde, dominait sur le tout.

Un petit nuage d'un noir foncé parut au-dessus de leur tête, flottant parmi les arbres en différentes directions. A mesure qu'il approchait ou s'éloignait, le concert devenait plus ou moins bruyant, et la plus vive anxiété se peignait sur tous les visages. Plus d'une fois Ariel dénonça la royale Nantji comme une vieille folle qui faisait trop de bruit avec ses clefs, et plus d'une fois Nantji déclara à son tour que massa Ariel ferait fuir les pauvres créatures par la véhémence avec laquelle il frappait sur sa poêle. Cependant la petite troupe, après avoir joui quelques instans de son émancipation, se dirigea tout-à-coup et s'établit sur le large chapeau de l'honnête Ariel, poussée par un caprice féminin de la reine abeille, attirée par un bel œillet rouge que le bon oncle avait passé dans la bande de son chapeau.

Cette manœuvre inattendue jeta les concertans dans une profonde consternation. La musique cessa ; Ariel resta immobile et muet pour la seconde fois de sa vie. Il était difficile de ne pas rire à ce spectacle singulier, quoique la chose au fond ne fût rien moins que plaisante. De tous les peuples de la terre, celui des abeilles est le plus capricieux ; quelques personnes peuvent les approcher, les toucher avec impunité, tandis qu'elles en attaquent d'autres avec une inexprimable fureur dès qu'elles les aperçoivent. J'ai vu prendre par poignée les mouches d'un jeune essaim, et les mettre dans la ruche neuve sans qu'elles donnassent aucun symptôme d'hostilité, soit que la personne qui faisait cette opération eût un secret pour se garantir, soit que les insectes eussent avec elle une affinité inconnue. Le vieux Tjerk possédait ce don, et dans ce moment il vint doucement près d'Ariel, et tint au-dessus de son chapeau une ruche de paille, en lui recommandant de ne faire aucun mouvement, sous peine de la vie. On ne peut comparer la figure d'Ariel coiffée de la ruche qu'à celle d'une belle dame de 1831 sous un chapeau parisien à la nouvelle mode. Tandis que les abeilles semblaient, par leurs bourdonnemens, se consulter sur le parti qu'elles

avaient à prendre, et que quelques-unes poussaient des reconnaissances autour des oreilles de notre homme, sans doute dans l'intention de s'y loger, il se retenait à grand' peine de trépigner, levait un pied, puis l'autre, haussait les épaules, et montrait par différens gestes comprimés la plus vive impatience. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il s'écria, ou plutôt il hurla :

« Vieux coquin, pensez-vous que je me tiendrai là sans bouger tout le jour ? » A ses cris l'essaim entier prit la fuite, traversa la rivière, et disparut en un instant.

« Là, — les voilà parties : massa Ariel, j'étais bien sûr, ferait cela, » s'écria le nègre dans toute l'amertume de son cœur. « Je suis bien aise que vous ayez fait cela. » — « Je ne le suis pas moins, » dit Ariel. « Qu'elles aillent au diable, s'il leur plaît : je ne serais pas resté en cet état une minute de plus pour toutes les ruches qui tiendraient d'ici à Jéricho. »

« Non, » reprit tout bas le vieux noir, « massa Ariel jamais être tranquille que quand il dort à l'église. »

« Bon, » répliqua Nantji, « massa Ariel s'entend aux abeilles comme notre petit chat. » — « Vous en avez menti, vieille mégère, » dit-il, « chacun

sait que je m'y entends mieux que qui que ce soit en ce pays. » Mais tous déclarèrent que l'essaim ne s'était enfui que par sa faute; il les traita de fous et d'insolens, et se retira en colère, décidé à ne point dîner chez son frère. En passant devant la cuisine, son instinct naturel le poussa néanmoins à jeter un coup-d'œil sur ce qu'on y préparait, et la vue d'un cochon de lait à la broche calma sa furie à l'instant. Il fureta dans tous les coins de cette enceinte sacrée jusqu'au retour de tante Nantji, à laquelle il donna quelques avis sur la cuisson de son cochon de lait, et les termina par l'injonction solennelle de mettre dans la farce une abondante quantité d'herbes odoriférantes.

Le dîner se passa agréablement, et Sybrandt vit avec un plaisir extrême qu'il pouvait boire à la santé de Catalina sans risquer de s'étrangler, et même qu'il pouvait découper un cochon de lait, tandis que tout le monde le regardait, sans se déconcerter. Le soir il se promena avec sa cousine sur la pelouse, près du rivage, écoutant le son lointain des clochettes et des bêlemens des troupeaux, sur l'autre rivage, et regardant les barques qui descendaient et remontaient le fleuve. Inspiré par la scène aimable et la douce situation où il

se trouvait, Sybrandt déploya par degrés les ressources de son esprit cultivé, de son ame énergique, et Catalina pouvait à peine se persuader qu'elle s'entretenait avec le même jeune homme qui, peu de mois auparavant, pouvait difficilement articuler une phrase intelligible.

Pendant qu'ils causaient ainsi, ils virent accourir vers eux l'un des petits nègres, qui, tout hors d'haleine, pria Sybrandt de venir bien vite à la maison, parce que Hans Pipe l'Indien y était ivre. Sybrandt se hâta de suivre l'enfant, laissant Catalina revenir plus à loisir.

— —

CHAPITRE XVII.

Un sauvage civilisé.

Hans Pipe, comme on l'appelait dans le pays, était de la nation des Algonquins, que les Mohawks avaient presque détruite quelques années auparavant, et dont les restes avaient émigré en Canada, où le gouverneur les avait pris sous sa protection. Hans, dont le nom indien était Minikou, c'est-à-dire *je bois*, faisait honneur à son nom, et surpassait tous ses compatriotes par sa dévotion

à l'eau de feu. Il avait été fait prisonnier par les Mohawks, et sauvé des tortures par l'intercession du colonel Vancour, qui tâcha de le civiliser et de l'attacher à sa famille par ses bienfaits : mais ces bonnes intentions eurent leur résultat ordinaire. L'Indien, à mesure qu'il perdait les habitudes de la vie sauvage, prenait les vices de la civilisation, rendus plus énergiques en lui par la vigueur barbare de ses passions, et l'inhabitude de se contraindre. Sa fourberie naturelle se renforça par ce qu'il apprit dans le commerce des blancs ; ses sentimens naturels, tels que la cruauté, la vengeance, l'ivrognerie, s'exaltèrent, les premiers par des mortifications, peut-être injustes, qu'il éprouvait de la part des blancs, le dernier par la facilité de le satisfaire.

Il est des plantes sauvages que la culture rend plus belles, d'autres qui périssent sous la main du jardinier, ou ne donnent plus qu'une stérile abondance de feuilles. De même certains animaux, certains oiseaux, peuvent devenir domestiques, tandis que d'autres sont impossibles à apprivoiser. Il paraît que ces différences existent également chez les hommes ; et comme l'orateur indien l'a dit au président Monroe : « L'homme blanc est né pour la clarté du soleil,

l'homme rouge pour l'ombre des forêts. » Les hommes blancs, noirs, de toute couleur, excepté la couleur rouge, peuvent être civilisés, et deviennent meilleurs par la civilisation ; l'homme rouge seul paraît formé pour vivre dans les bois; ce n'est que là qu'il peut exercer à son avantage les qualités qui lui sont propres. Placez-le dans nos sociétés, et l'expérience n'a que trop démontré qu'il devient presque toujours le plus malfaisant des animaux, un composé de la férocité sauvage et de la mauvaise foi, de la sensualité des coquins civilisés.

C'est là ce qui était arrivé à l'égard de Hans Pipe. Sa paresse, son ivrognerie, son insolence, l'avaient fait chasser de la maison du colonel Vancour. Il passait ses jours dans l'ivresse quand il avait gagné par des travaux futiles, les seuls auxquels il se livrait, de quoi satisfaire son penchant. La nuit il tâchait de dérober quelques fruits ou quelques volailles, ou se retirait dans les granges abandonnées. Quelquefois, mais rarement, quand il se trouvait dans son bon sens, il venait au manoir demander des habits et de la nourriture, qui ne lui étaient jamais refusés.

Jamais un être plus vindicatif, plus dangereux, n'exista peut-être sur la terre. Son aspect était

horrible ; ses longs cheveux noirs tombaient en mèches droites sur ses épaules, et cachaient presque son front déprimé ; ses pommettes élevées, son nez applati, ses larges narines, sa bouche énorme, joints à ses misérables et sales vêtemens, en faisaient un objet de dégoût : mais son œil, son œil, inspirait l'épouvante, par la profonde méchanceté qui l'animait ; un cercle rouge, que ses habitudes d'intempérance avaient tracé autour de sa prunelle, augmentait l'effet de son regard étincelant. Toute sa physionomie exprimait le désir du meurtre, un penchant à la vengeance qu'un instant pouvait exciter, et que des années ne pouvaient calmer.

Il ne se trouvait aucun homme dans la maison quand cet Indien se présenta dans la cuisine, complètement ivre, et, suivant sa coutume en ces occasions, insolent et intraitable. Sybrandt trouva le misérable brandissant une massue et vociférant pour avoir du rum. Il était dans cette sorte d'ivresse qui ne prive pas de la raison, mais de la disposition à s'y soumettre. Les petits noirs se blottissaient dans tous les coins, n'osant ni se montrer ni s'enfuir ; et la redoutable Nantji elle-même hésitait à exercer son autorité dans son empire.

Sybrandt essaya d'abord de remettre le capi-

taine Pipe, comme il se nommait lui-même, en bonne humeur, et de l'engager à se retirer paisiblement; mais le capitaine n'avait plus aucun empire sur lui-même, ou ne voulait pas en user, et il répondit au jeune homme par des menaces brutales contre toute la famille, si l'on ne lui donnait pas ce qu'il demandait. Madame Vancour et sa fille, que leurs craintes avaient amenées sur le lieu de la scène, reculèrent à quelque distance pour ne pas entendre ses imprécations. Sybrandt, voyant le capitaine se préparer à ouvrir de force un buffet, s'élança sur lui, le prit par les épaules et le jeta de l'autre côté de la cuisine. La furie de cet homme redoubla; il parut redevenir calme, vint sur Sybrandt d'un pas rapide, et lui asséna un coup de son gros bâton, qui l'aurait assommé s'il ne l'eût pas évité par un prompt mouvement. Les petits nègres poussèrent des cris perçans, Nantji courut de toute la vitesse de ses jambes chercher du secours, et Catalina vola vers la maison, où elle prit l'épée de son père, avec laquelle elle revint en un instant.

Mais le combat était fini avant son arrivée. Le capitaine Pipe, voyant son adversaire affaibli par le coup qu'il avait reçu à l'épaule gauche, tira le

long couteau qu'il portait toujours sur lui depuis sa sortie de la maison Vancour, et le plongea avec des cris de rage dans la poitrine de Sybrandt, dont la seule défense était ses yeux et son bras droit; il tenait les premiers fixés sur le sauvage, aperçut son mouvement, et sut éviter le coup qu'il lui portait. Le couteau passa dans ses habits, au-dessous de son bras gauche, et il lutta corps à corps avec l'Indien, qui ne pouvait retirer son arme. Après d'incroyables efforts des deux côtés, Sybrandt parvint à soulever les talons de son ennemi, et le fit tomber à la renverse sur l'un des grands chenets de la cheminée. Il demeura étendu, sans donner signe de vie, le couteau serré entre ses doigts, mais les yeux fermés, et le sang coulant en abondance de sa tête.

En ce moment Catalina rentra avec l'épée et conjura Sybrandt de la prendre. « Le misérable n'est pas mort, » dit-elle, « je vois le mouvement de sa respiration. C'est un de ses artifices de sauvages. Prenez cette arme, cher Sybrandt, ne le tuez pas, mais soyez sur vos gardes. Le jeune homme se rappela long-temps le *cher Sybrandt*, et l'Indien aussi; car ainsi que l'avait soupçonné Catalina, il faisait l'opossom, comme dit le proverbe virginien, il feignait d'être insensible pour

saisir le moment favorable et s'élancer sur sa victime. Mais le don de l'épée et l'avertissement de Catalina, déjouèrent ce dessein et allumèrent dans son ame perverse, contre cette jeune personne, un sentiment de vengeance qui mit souvent par la suite sa vie en danger.

La scène finit par l'arrivée de quelques voisins qui vinrent aux cris de la négresse, et par la déposition de Hans Pipe dans la prison, où il expia sa violence par une détention de plusieurs mois. Là, il eut tout le temps de méditer des plans de vengeance. A l'expiration de sa peine on le vit adopter un mode de vie entièrement nouveau. Il devint tempérant, docile, laborieux, et regagna peu à peu la bonne volonté des habitans. Il travailla beaucoup, et mit en réserve tout ce qu'il gagnait. Le colonel et sa famille lui pardonnèrent, et non-seulement lui fournirent de l'ouvrage, mais lui firent de petits présens d'habits et d'argent, pour l'encourager à persister dans sa bonne conduite. Catalina entre autres lui donna une bible, qu'on le voyait toujours parcourir quand il était sans occupations. Il assistait régulièrement aux offices, même il communiait à la grande édification des gens pieux et bien pensans qui le regardaient comme un tison retiré

du feu. Mais le vieux Tjerk secouait sa tête grise et disait: « Je connais les Indiens, j'ai été leur prisonnier dans ma jeunesse. Celui-ci n'être pas bon chrétien, le diable sauvage être encore dans ses yeux. Quand l'Indien paraîtra meilleur, c'est quand il veut faire plus de mal. Je le connais, il est comme la panthère, tranquille quand elle est au moment de sauter sur sa proie. » Ces discours n'étaient pas écoutés; un prophète blanc ne l'est jamais en son pays, bien moins encore un noir.

Quand le capitaine Pipe eut ramassé assez d'argent pour exécuter son projet, il acheta à la ville un beau fusil, soit-disant pour chasser aux canards. Depuis lors son industrie se ralentit visiblement, il passait la plus grande partie de son temps dans les bois ou le long de la rivière, le plus souvent personne ne savait où il allait ni quel était son objet. Mais son objet, son unique objet était la vengeance. Il avait une haine mortelle pour le colonel Vancour, parce qu'il avait perdu sa protection par sa propre ingratitude; il détestait également Sybrandt, pour l'avoir vaincu et blessé, et par-dessus tout il aborrait Catalina qui l'avait privé d'une de ses plus douces jouissances, quand il était près d'exterminer celui

qui l'avait terrassé; enfin il savait qu'il pouvait les punir tous trois en privant la jeune dame de la vie. C'est ce qu'il se proposait de faire aussitôt qu'il trouverait le moment favorable, il se serait ensuite sauvé en Canada. Dans cette vue, aussitôt qu'il eut une arme avec laquelle il pouvait consommer son crime sans être découvert, il guettait sans cesse les démarches de Catalina. Le jour, on le voyait errer autour de l'ancienne retraite favorite de Sybrandt, espérant qu'elle pourrait y venir elle-même. La nuit il rôdait aux alentours de la maison, comme un loup altéré du sang de sa victime. Souvent l'aboiement des chiens excitait l'étonnement des domestiques, qui supposaient qu'il était provoqué par l'approche de quelque bête sauvage, dont les visites nocturnes n'étaient pas rares en ce temps. Deux ou trois fois ils surveillèrent les maraudeurs prétendus, mais ne découvrirent rien; ils avaient affaire à un ennemi plus rusé et plus dangereux que les animaux qu'ils croyaient surprendre.

Pendant une nuit sombre et nuageuse du mois d'août, Catalina était assise à sa fenêtre, qui donnait sur un taillis de buissons et de vignes grimpantes que l'on avait laissés croître sans les tailler, pour ménager l'asile qu'ils offraient à un nombre

infini de petits oiseaux chanteurs. Il avait plu dans le commencement de la matinée, et le ciel était encore nébuleux, l'atmosphère chargée de vapeurs, la chaleur étouffante. Des nuées de mouches brillantes illuminaient la vaste obscurité, et l'on voyait, à un grand éloignement, de pâles éclairs sillonner à longs intervalles le sein des nuages noirs et immobiles. Catalina, s'apercevant que la lumière qu'elle avait dans sa chambre attirait une quantité d'insectes, la porta dans un petit cabinet voisin, et s'asseyant ensuite près de sa croisée, se mit à repasser dans son esprit les événemens les plus intéressans de sa vie, et à rêver sur sa destinée future.

Depuis quelque temps le cœur de Sybrandt et celui de Catalina se rapprochaient l'un de l'autre imperceptiblement. Comme ils se voyaient plus souvent, le premier surmonta petit à petit sa timidité, et ce penchant à supposer qu'on le jugeait défavorablement, qui avait fait le supplice de sa jeunesse. N'ayant aucun objet de jalousie, n'ayant plus la crainte du ridicule devant les yeux, son intelligence, son caractère prirent tout leur développement. Les richesses que ses études avaient amassées cessèrent d'être enfouies et servirent à donner du prix à sa conversation,

qu'une vivacité, une gaieté aimables rendaient plus piquante. En un mot, il acquérait tous les jours un nouveau poli dans la plus douce, la plus profitable de toutes les sociétés, celle d'une femme distinguée. « Comme le cousin Sybrandt devient aimable, » pensait Catalina, assise devant sa fenêtre ouverte, et elle soupirait dans le silence et l'obscurité de la nuit.

Toute la famille dormait, elle seule veillait encore ; soudain un long grognement des chiens de garde la tira de sa rêverie. En même temps elle crut distinguer quelque chose qui se glissait dans les buissons. L'instant d'après elle entendit un bruit semblable au claquement d'un couteau que l'on ferme, et vit dans les ténèbres des étincelles sortir de l'endroit où le bruit s'était fait entendre. Elle tressaillit, et tandis qu'elle cherchait ce que ce pouvait être, le même claquement, les mêmes étincelles se succédèrent, et furent suivies d'un sifflement et d'une flamme bleue qui paraissait sortir de terre. Les chiens recommencèrent à aboyer avec fureur, et Catalina refermant sa fenêtre se mit au lit. Ses réflexions sur ce qui venait de se passer l'occupèrent un instant, mais cédèrent bientôt la place à l'image d'un beau jeune homme à l'œil noir, aux dents

blanches comme l'ivoire. Cette image flotta devant ses yeux bleus et brillans tant qu'ils furent à demi éveillés, à demi endormis, et les ferma par une douce pression qui provoqua pendant le sommeil innocent de la jeune fille les plus gracieuses visions de bonheur futur.

On discuta le lendemain au déjeûner de famille sur la cause de l'aboiement des chiens, et Catalina conta ce qu'elle avait vu. L'opinion générale fut que le bruit était soit imaginaire, soit accidentel et insignifiant, et que la flamme et les étincelles étaient des feux follets. On oublia bien vite tout cela, et sans doute aucun d'eux n'y aurait jamais songé si une circonstance qui eut lieu peu de temps après, ne le leur eût rappelé.

CHAPITRE XVIII.

Un coup manqué.

CATALINA, le lendemain du jour où elle avait vu le prétendu feu follet, alla passer une semaine chez une de ses amies d'Albany. Il était d'usage en ce temps de faire à cheval et les grands et les petits voyages, et Catalina aimait cet exercice, dans lequel elle excellait. En revenant de cette visite, une forte averse la surprit, ce qui l'obligea de changer d'habits en rentrant. Sa femme de

chambre étala ses vêtemens mouillés sur une chaise devant la fenêtre ouverte de sa chambre, afin de les faire sécher.

« Comment! » dit Ariel, qui venait d'entrer dans le jardin, « vous êtes ici, ma nièce! et je viens de vous voir assise près de votre fenêtre! » Catalina sourit, et lui expliqua la cause de sa méprise.

« Par Jupiter, il faut que je prie votre femme de chambre de m'ajuster un épouvantail pour mes blés; je n'ai jamais rien vu de plus naturel que le fantôme qu'elle a fabriqué avec votre robe et la chaise. »

Vers dix heures du soir, tandis que la famille était réunie autour de la table, après souper, avec Sybrandt et Ariel, le dernier, suivant sa coutume, endormi dans son fauteuil, ils entendirent un coup de fusil tout près de la maison, et ce bruit fut suivi de l'aboiement des chiens. Sybrandt et Ariel sortirent par la porte de derrière pour voir ce que c'était, et trouvèrent les gens de la cuisine en grand émoi, parlant tous ensemble, chacun disant ce qu'il savait ou ce qu'il imaginait. L'uu soutenait que le coup était parti des taillis, l'autre des buissons de framboisiers; un troisième de derrière la haie de clôture; enfin

un quatrième affirmait avoir vu quelqu'un sauter par-dessus la haie aussitôt après que l'on eut entendu le coup. A travers ces versions différentes, l'on ne pouvait, comme cela arrive toujours, reconnaître la vérité, et l'événement n'ayant causé aucun mal, on finit par supposer qu'il ne provenait point de mauvaise intention. En rentrant dans sa chambre, Catalina trouva la vieille chaise de damas sur laquelle on avait étendu sa robe près de la fenêtre, renversée à terre comme si on l'eût fait tomber exprès; cependant sa petite femme de chambre l'assura qu'elle n'était pas entrée dans cette pièce depuis que sa maîtresse en était sortie, et toute la maison dit la même chose. Le mystère resta inexpliqué.

Le lendemain matin, quand la suivante voulut plier le vêtement susdit, elle vit avec surprise qu'il était percé de trous circulaires en plusieurs places. « Bon Dieu! jeune missy, » s'écria-t-elle, « qu'avez-vous fait à votre habit de cheval? il est troué de tous côtés. » Catalina fut vivement intriguée. Elle tâcha de se rappeler comment cela avait pu arriver, mais aucune explication naturelle de ce fait ne se présenta à son esprit. En examinant la vieille chaise, Catalina observa enfin dans le damas un petit trou de la même forme et de

la même grandeur que ceux de son habit; et tâtant à cette place, elle sentit un corps dur, et retira du coussin avec quelque peine une balle de plomb. La femme de chambre fit un cri, et la jeune demoiselle pâlit en se rappelant tout-à-coup et les circonstances de la dernière nuit, et ce qu'elle avait remarqué peu de jours auparavant.

La petite négresse se disposait à courir au salon montrer la balle à M. et madame Vancour, mais Catalina l'arrêta, et lui commanda de demeurer. Alors la jeune dame s'assit, et réfléchit sur ce qu'il fallait faire. Elle savait quelle inquiétude, ou plutôt quel tourment elle infligerait à sa mère, en lui communiquant des circonstances qui prouvaient qu'un ennemi secret en voulait à sa vie. Elle n'était d'ailleurs rien moins que sûre que les mesures que l'on prendrait pour s'emparer de l'assassin, ou la garantir des desseins qu'il pourrait encore former contre elle, auraient du succès. Sybrandt se présenta à son esprit comme celui qui pouvait examiner secrètement cette affaire, et l'assister de sa protection et de ses avis. En conséquence, elle résolut de lui communiquer tout ce qui s'était passé, et recommanda à la jeune enfant le silence le plus complet, sous

peine de lui déplaire. La pauvre petite avait un mortel regret de perdre l'occasion de conter une si merveilleuse histoire ; mais elle avait tant d'affection pour la maîtresse à laquelle on l'avait donnée à sa naissance, qu'elle obéit strictement, malgré sa répugnance.

Sybrandt vint bientôt s'informer si l'on n'avait rien découvert, ne pouvant partager la sécurité générale sur ces circonstances non expliquées, et qui lui paraissaient suspectes. Catalina l'engagea à l'accompagner au jardin, et là, les détails qu'on a vus dans les pages précédentes lui furent contés, jusqu'à la balle trouvée, que sa cousine lui montra. Le jeune homme tressaillit, son œil étincela ; il put à peine s'empêcher de saisir Catalina dans ses bras et de la serrer contre sa poitrine, comme les mères embrassent leurs enfans quand elles craignent pour eux quelque danger. Il la regarda pendant quelques minutes avec le plus profond intérêt, et s'écria :

« Chère Catalina, je vous protégerai, je vous défendrai au péril de ma vie, et toute ma vie. » — « Je le sais, » répondit-elle en lui adressant un regard plus que reconnaissant. « Je le sais, car vous avez déjà exposé cette vie pour sauver la mienne. Mais peut-être nos alarmes sont-elles

vaines. Le fusil a pu partir accidentellement. »

Sybrandt secoua la tête. « Je ne voudrais pas vous effrayer sans motifs, » reprit-il; « mais il m'est démontré que vous avez un ennemi caché qui en veut à vos jours. Les apparences que vous avez observées l'autre jour dans le taillis s'expliquent clairement pour moi. Le cliquetis que vous avez comparé au bruit d'un couteau qu'on ferme avec force venait d'un fusil que l'on armait; les étincelles étaient celles de la pierre, la flamme celle de la poudre dans le bassinet. Je m'en souviens, cette journée avait été très-humide; c'est sans doute ce qui fit manquer le coup. »

L'explication était plausible et claire. Catalina se sentit défaillir, et s'appuya sur le bras de son cousin. « Continuez, » dit-elle, en respirant avec difficulté, « que je sache ce que je puis avoir à craindre de pis. » — « Il le faut en effet, pour votre sûreté. N'en doutez point, le misérable, quel qu'il soit, croyait, en tirant sur vos habits placés comme vous le dites, il croyait, dis-je, tirer sur vous, et.... » Son attention fut détournée par le poids de Catalina, qu'il sentit tout entier sur son bras; il la regarda, et vit qu'elle était pâle comme la mort. Un instant après elle s'évanouit tout-à-fait. Sybrandt la posa douce-

ment sur un tertre de gazon abrité par un fourré de buissons fleuris ; et soutenant sa tête sur son sein, il attendit, dans un trouble inexprimable, qu'elle reprît ses sens. Bientôt elle rouvrit les yeux, rougit, et se dégagea des bras de son cousin en disant avec un sourire languissant :

« Vous devez me pardonner. Je ne suis qu'une femme. » — « Et moi je ne suis qu'un homme, et cependant je jure que jamais je ne prendrai de repos que je n'aie découvert et puni le misérable. Si vous daignez accepter mes secours, ma chère cousine, dès cet instant je me dévoue à votre sûreté. Quand je ne serai pas à vos côtés, je vous garderai de loin, je surveillerai tous ceux qui approcheront de vous, j'examinerai toutes les places où des embûches pourraient être tendues, tous les recoins où l'on pourrait se cacher. Ce sera l'unique affaire de ma vie ; et, s'il le faut, je mourrai pour vous défendre. M'estimez-vous assez pour me confier une charge si glorieuse ? »

Le sein de Catalina était doucement soulevé, et ses yeux humides, quand elle répondit : « Je me confie entièrement à vous, mon cousin. A qui pourrais-je avoir recours, sinon à vous ? Je n'oserais parler de tout cela à mon père et à ma mère ; ils ne jouiraient plus d'un seul moment de

repos. Je dois donc m'adresser à vous seul; et quand je ne le devrais pas, je crois, » ajouta-t-elle avec un doux et languissant regard, « je crois que je le ferais encore.» — « Chère Catalina! mais vous me connaissez, cela suffit. »

« Oui, nous nous connaissons parfaitement l'un l'autre, j'en suis sûre, » dit-elle avec l'expression d'une affection et d'une confiance illimitées. Sybrandt ne profita point de cette occasion pour parler d'amour. Il y avait quelque chose de solennel dans les circonstances qui avaient donné lieu à leur entrevue : l'idée du danger de la mort, l'image terrible de cet ennemi qui suivait les pas de Catalina, donnaient à la touchante beauté de cette jeune fille, à ses douces paroles, à ses tendres regards, une sainte innocence qui réprimait toute pensée, tout désir personnels. Avant de se séparer, ils convinrent que Catalina ne sortirait jamais ni seule, ni la nuit, et ne se mettrait pas à sa fenêtre dans l'obscurité tant que Sybrandt n'aurait point découvert le fond de cette affaire mystérieuse. Il se proposait de consacrer tous ses soins à cet objet, animé par l'amour et par l'espoir qu'il avait de réussir, d'après certains soupçons qui s'étaient élevés dans son esprit.

« Que diable avez-vous fait tous les deux dans le jardin depuis si long-temps? » leur cria l'oncle Ariel en se donnant un air fin. — « Nous avons cherché des fleurs, » dit Catalina, rougissant et pâlissant ensuite. — « C'est-à-dire que vous vous êtes cherché querelle, si j'en juge par votre mine, » et il se mit à les railler un peu; mais voyant qu'ils paraissaient réellement peinés de ses plaisanteries, il ne les poussa pas plus loin.

L'honnête Ariel ne proféra jamais une seule maxime dans toute sa vie, mais il agissait d'après les meilleures. Par exemple, malgré son penchant à montrer son esprit et sa finesse, il ne leur donnait jamais carrière aux dépens de sa bonté, comme le font beaucoup de gens.

Sybrandt se retira bientôt après, et refusa l'invitation que lui fit Ariel de venir voir un bœuf superbe que le digne homme visitait chaque jour, pour contempler les gras aloyaux qu'il croyait déjà voir sur la table. Le jeune homme, en retournant au logis, méditait profondément sur la scène précédente avec un mélange de plaisir et de peine. Il sentait un délice inexprimable en s'avouant à lui-même qu'il avait inspiré quelque intérêt à Catalina; mais ce délice était empoisonné par la crainte des dangers qui menaçaient le tré-

sor qu'il espérait posséder un jour. La pensée de la mort se mêlait à ses visions de bonheur, qui paraissaient comme des fleurs fraîches et brillantes autour d'une tombe entr'ouverte. De ce conflit de sentimens, une résolution bien arrêtée surgit : ce fut de dévouer son temps, ses moyens, son existence entière au devoir doux et sacré qu'il s'était imposé.

CHAPITRE XIX.

Un assaut de ruse. — Notre héros perd sa bonne réputation.

En parcourant toute la population du voisinage, les soupçons de Sybrandt ne purent se fixer que sur Hans Pipe. Il connaissait l'esprit vindicatif des sauvages et leur persévérance, leur dissimulation quand il s'agit pour eux d'accomplir une vengeance. Il se ressouvint du ressentiment que cet homme avait montré lorsqu'il fut chassé de la

maison du colonel, et du regard de haine profonde qu'il lança sur Catalina, quand on le conduisait en prison après sa dernière scène. Il savait qu'un Indien ne pardonne jamais! Sa réforme subite, sa piété et sa sobriété apparentes, l'achat du fusil, tout cela se réunit pour indiquer un dessein atroce et médité depuis long-temps. D'ailleurs le caractère paisible et honnête des autres habitans était connu, et aucun étranger ne se trouvait alors dans le pays. Le résultat de ces réflexions fut la résolution de veiller de près sur toutes les démarches du capitaine Pipe.

Le premier pas de Sybrandt pour se donner le moyen de surveiller l'Indien, fut de lui offrir un emploi chez M. Denis Vancour. Dans cette vue il le chercha, et le capitaine accepta sa proposition sans paraître en soupçonner le motif. Il vint dès le lendemain, et ce jour-là et les suivans Sybrandt, sous divers prétextes, le tint constamment sous ses yeux. De son côté l'Indien l'observait attentivement, sans avoir l'air de s'apercevoir de la surveillance qu'il exerçait sur lui.

« Qu'avez-vous donc fait de votre fusil? » lui dit un jour Sybrandt à l'improviste; et le regardant alors fixement il crut remarquer un léger mouvement sur son visage, mais ce mouvement

était si peu marqué qu'il pouvait être purement imaginaire.

« Je l'ai chez moi, » répondit-il. — « Pourquoi ne l'avez-vous pas apporté? Nous avons ici autant de gibier qu'on en trouve sur les terres du colonel Vancour. »

« Je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût beaucoup de gibier sur les terres du colonel. »

— « Oh! le gibier est là, très-abondant, la chasse superbe, surtout la nuit. Les oiseaux se tiennent quelquefois assis contre les fenêtres, afin que l'on puisse tirer sur eux. »

L'Indien, qui se tenait penché vers la terre en ce moment, se releva, jeta sur Sybrandt un regard de mépris et dit : — « Je ne suis pas fou. Je sais bien que le gibier des Indiens ne se tient pas aux fenêtres. » — « Pourquoi non? Si vous aperceviez je suppose une belle biche, regardant le soir par une fenêtre, ne seriez-vous pas tenté de l'abattre? »

« Peut-être, » dit le capitaine brusquement.

« Et si votre fusil faisait long feu à cause de l'humidité ou que la biche se trouvât un fantôme, que feriez-vous en pareil cas? »

« Je tâcherais de viser plus juste une autre fois. »

L'Indien comprit bien l'intention de Sybrandt,

et redoubla d'attention sur lui-même pour ne point se trahir. Il ne s'absentait jamais de la maison pendant la journée, et malgré toute sa vigilance, Sybrandt ne put s'assurer s'il s'en éloignait ou non pendant la nuit. Une fois il sortit lui-même en disant de manière à être entendu de Hans, qu'il allait à Albany et ne reviendrait que le lendemain. Il se rendit effectivement en cette ville, et en revint après minuit, en laissant son cheval dans un champ, à une assez grande distance. Il trouva que le capitaine n'avait pas quitté le logis.

Il parut se relâcher par degrés de sa surveillance, dans le but de mettre l'Indien hors de garde. Souvent il le laissait à la maison, mais c'était pour aller voir Catalina. Elle le recevait avec une douce mélancolie, qui lui perçait le cœur. « Vous venez bien rarement à présent; mais j'en sais la raison, et vous en remercie: » c'est ce que ses regards et son sourire lui disaient. Il était visible qu'un sentiment profond et pénible l'oppressait. Sa gaiété, sa vivacité avaient disparu; les roses de ses joues étaient changées en lis. Sybrandt ne pouvait supporter la vue de ce qu'elle souffrait en sentant le poignard sans cesse levé sur elle; en pensant que chaque mo-

ment pouvait être le dernier de sa vie. Une tendresse indicible, une sympathie qui participait du temps et de l'éternité les unissait. La compassion pour un être innocent et souffrant, l'obligation de le protéger, occupaient entièrement le cœur et l'esprit de Sybrandt. Catalina regardait son cousin comme son unique appui, son attachement pour lui augmentait tous les jours ; mais cet attachement redoublait ses craintes en lui rendant la vie plus précieuse.

Mais la prudence du sauvage ne s'endormait pas un instant. Rarement il se prévalait de l'absence de Sybrandt pour quitter la maison et son ouvrage, encore n'était-ce jamais que pour très-peu de temps. Toutefois les soupçons élevés contre lui n'étaient pas effacés, et quand sa besogne fut achevée et qu'il n'y eut plus aucun prétexte de le retenir, Sybrandt ne cessa point de le surveiller. Aucun peuple de la terre ne surpasse les Indiens pour la ruse et la méfiance ; toujours en guerre avec leurs voisins ou les bêtes féroces, ils sont obligés d'être sans cesse sur leurs gardes. Mille apparences qui échapperaient à un homme civilisé, sont pour le sauvage des leçons, des indications utiles ; ils les aperçoivent comme ils aperçoivent les chemins dans les forêts,

qu'ils reconnaissent, tandis qu'il nous est impossible d'en distinguer la trace. Ainsi, malgré le soin extrême de Sybrandt pour cacher son espionnage, l'instinct du capitaine Pipe lui révélait qu'il était soupçonné et surveillé.

Un jour, c'était peu de temps après que le capitaine eut fini son ouvrage chez M. Denis Vancour, il vint au manoir, et annonça qu'il allait quitter la province pour finir ses jours parmi les restes de sa nation, en Canada. « Vous m'avez empêché d'être brûlé par les Mohawks, » dit-il au colonel Vancour, « vous m'avez sauvé la vie ; mais vous m'avez chassé de votre maison. L'Indien n'oublie jamais rien. » M. Egbert lui fit présent de plusieurs choses qui pouvaient lui être utiles parmi ses compatriotes, en lui recommandant de se souvenir de ce qu'il devait aux blancs, et d'être toujours leur ami quand il le pourrait.

« L'Indien n'oublie jamais, et ne pardonne jamais, » ajouta-t-il à voix basse, en grinçant des dents. Le colonel Vancour ne fut point trompé sur ses dispositions. Il disait en lui-même : cet homme est mon ennemi, l'ennemi de tous les miens ; je rends graces au ciel de son départ. »

Le jour suivant, la misérable cabane que le capitaine s'était construite fut trouvée déserte. On

l'avait vu lui-même au lever du soleil, son paquet et son fusil sur l'épaule, suivant la route du Canada. Son départ délivra Catalina des inquiétudes, des terreurs qui la tourmentaient depuis plusieurs mois. Cet état de souffrance morale, joint à la privation de ses promenades à cheval, de ses courses dans la campagne, avait altéré sa santé, et attiré sur elle l'attention de ses parens. Souvent ils la questionnaient sur la cause de son abattement; mais tantôt elle niait l'effet, d'autres fois elle répondait d'une manière évasive qui ne faisait qu'exciter leur curiosité. Ils continuèrent à la presser de reprendre ses exercices accoutumés, jusqu'à ce que, l'éloignement de l'Indien ayant calmé ses craintes, elle reprit ses amusemens, et bientôt le sourire de la joie revint animer ses traits.

Il n'en était pas ainsi de Sybrandt. Rien ne pouvait le rassurer sur les intentions du capitaine, qu'il supposait caché dans les bois, et rôdant autour de l'habitation de Catalina. Cependant il pensa qu'il serait cruel d'ôter à celle-ci la sécurité qu'elle avait recouvrée depuis si peu de temps, et ne lui dit rien de ses soupçons. Il se contenta de l'accompagner partout, et de faire sentinelle autour de sa maison pendant la plus grande partie de la nuit. L'honnête Denis lui fit

plusieurs sérieuses remontrances sur les dissipations nocturnes auxquelles il paraissait se livrer, et Sybrandt eut la mortification de voir qu'il offensait journellement son bienfaiteur sans pouvoir s'excuser à ses yeux. Bientôt la nouvelle de son dérangement se répandit dans le voisinage; car quel secret est long-temps gardé dans une société de campagne? Celui-ci parvint au manoir de famille, enrichi de notables additions, telles que le jeu, le vin, la séduction. Le colonel et madame Vancour commencèrent à traiter leur jeune parent plus froidement. Catalina ne lui fit aucun reproche, mais ses regards et sa pâleur lui en adressaient de bien sensibles. Enfin elle s'éloigna insensiblement de lui, et paraissait rarement dans le salon quand il s'y trouvait.

Sybrandt, à moitié fou de chagrin et d'anxiété, se demandait souvent s'il devait troubler la tranquillité de Catalina et de ses parens en leur disant la cause de ses courses nocturnes; laisser la pauvre fille dans l'ignorance de son danger, et cesser de la protéger; ou bien enfin sacrifier sa propre réputation et tout son bonheur. « Il vaut mieux sans doute qu'elle me croie un fou, un libertin, que de languir de désespoir comme elle le faisait avant le départ de Hans. S'il faut une

victime, c'est à moi à me dévouer pour elle. » Il continua donc ses rondes de nuit, et l'irrégularité supposée de sa conduite le bannit enfin de la société de celle qu'il aimait plus que la vie. Catalina refusa de le voir davantage, et sortit fort rarement.

Cependant le colonel et sa femme observant la tristesse et la pâleur de leur fille, après avoir consulté ensemble à ce sujet, et formé diverses conjectures, s'arrêtèrent à l'idée que Catalina aimait son cousin, et que la mauvaise conduite de celui-ci causait son chagrin. S'il était vrai, le meilleur parti à prendre était de séparer les deux jeunes gens pour quelque temps, et ils se décidèrent à accepter l'invitation qu'une de leurs parentes avait faite à Catalina de venir passer l'hiver chez elle, à New-York. « Le plus tôt sera le mieux, » dit le colonel, « l'automne est avancé ; je la conduirai en ville immédiatement. »

La proposition fut faite à Catalina, qui ne fit aucune objection. Les préparatifs ne furent pas longs : on ne voyageait pas alors avec un monde de coffres et de cartons comme nos jeunes dames modernes. Quand Sybrandt vint au manoir chargé d'un message de son bienfaiteur, Catalina voulut le voir encore une fois, une seule fois, avant de

s'en aller pour plusieurs mois. « Je lui dois une vie qu'il a rendue, il est vrai, bien misérable ; mais je ne veux pas partir sans le voir. »

Elle descendit au salon, où Sybrandt était seul. Ses parens étaient allés rendre une visite dans le voisinage. En voyant le changement que quelques semaines avaient produit sur le visage de la jeune fille, Sybrandt tressaillit. De son côté, elle vit avec étonnement et compassion les joues creuses, les yeux enfoncés de son cousin. « C'est l'effet du remords et de la dissipation, » pensait-elle. Alors rappelant la dignité d'une femme vertueuse, pour vaincre son attendrissement, elle lui parla toutefois avec une franche amitié, qui le toucha sensiblement. « Je vais passer l'hiver à New-York, » dit-elle, « nous partons après-demain. » — « Dieu ! je te rends graces ! » s'écria Sybrandt en joignant les mains. » L'indignation remplit le cœur de Catalina à cette exclamation impolie, insultante même. Une pâleur subite fut suivie d'une vive rougeur, et son œil bleu s'anima d'un feu passager. L'instant d'après ses joues avaient repris leur mortelle pâleur. Enfin elle eut assez d'empire sur ses sentimens pour lui dire avec un sourire mélancolique : « Ainsi vous vous réjouissez de mon départ ? » — « Oh oui ! plus

que je ne puis l'exprimer ! » — « Vraiment, » dit-elle, en retenant avec peine ses larmes prêtes à couler, « vraiment, vous êtes... vous... mais je dois admirer votre franchise : vous n'êtes pas au moins un hypocrite *maintenant.* »

Sybrandt comprit tout à coup combien sa conduite était en apparence grossière et dure, et rougit excessivement.

« Pardon, chère Catalina ; je ne savais ce que je disais, ou plutôt je ne pensais pas à l'étrange apparence que mes paroles pouvaient avoir. Pardonnez-moi, je vous en supplie ! »

« Je vous pardonne ; mais, » continua-t-elle en dévorant l'amertume que lui faisait sentir sa fierté et son affection blessées, « puis-je vous demander, cousin Sybrandt, si vous pensez ce que vous m'avez dit ? » — « Je le pense assurément ; mais... » — « C'en est assez, adieu. Puisque vous êtes si heureux, il est inutile que je forme aucun souhait pour vous ; mais c'est du fond du cœur que je désire la continuation de votre bonheur : il se passera long-temps avant que nous nous retrouvions ensemble. Adieu. »

« Restez, chère cousine, chère Catalina. »

— « Chère Catalina ! » dit-elle avec un dédain amer, « rendons-nous graces au ciel pour le

départ de ceux qui nous sont chers? Épargnez vos feintes, monsieur, et recevez mon dernier adieu. »

— « Catalina, avant de nous séparer il faut que je vous explique ma conduite. Permettez-moi de vous voir demain : vous saurez tout. » — « Je sais tout maintenant; je suis satisfaite, » et elle se retirait lentement. — « Vous regretterez un jour d'avoir refusé de m'entendre : oh ! je vous en conjure, écoutez-moi, puisque nous ne devons plus nous revoir. » Il se plaça entre elle et la porte. — « Laissez-moi passer, monsieur, » dit-elle avec impatience, « je vous le répète, je n'ai nul besoin d'explications; vos paroles et vos actions ont été assez claires en dernier lieu : laissez-moi passer. »

Il obéit, salua profondément et tristement. Quand elle fut prête à sortir, elle se retourna, le regarda en face, et, joignant les mains, s'écria avec ferveur : « Grace à Dieu ! je pars. »

CHAPITRE XX.

Enfin la glace est rompue.

Sybrandt se retira le cœur navré, mais déterminé, s'il était possible, à voir Catalina avant son départ; à lui expliquer pleinement les motifs de sa conduite. La nuit était froide, orageuse, les feuilles tombaient au souffle d'un vent de nord-est humide et piquant, dont les sifflemens se mêlaient au bruit des vagues sur les cailloux du rivage. Le jeune homme montait la garde

comme à l'ordinaire autour du manoir, et comme à l'ordinaire il ne vit rien qui pût exciter le moindre soupçon jusqu'à dix heures. Alors la fenêtre de Catalina s'ouvrit, et il aperçut la petite négresse qui la servait s'avançant avec une lumière, qu'elle tenait devant elle, et appelant quelqu'un dans la cuisine au-dessous. En même temps il crut entendre un bruit inaccoutumé du côté des taillis près duquel il se tenait, et distingua, pendant les intervalles où le vent se taisait, la respiration contenue de quelqu'un à très-peu de distance. L'obscurité était profonde; aucun objet ne pouvait être discerné, hors ceux qui se trouvaient dans le cercle de la lumière de la fenêtre. Une ombre qui passait et repassait dans la chambre montrait qu'il s'y trouvait une autre personne avec la jeune suivante, et le cœur de Sybrandt battit en pensant que ce devait être Catalina. Ces mouvemens qui avaient attiré son attention devinrent plus forts et plus distincts. « Dois-je appeler Catalina, pour l'avertir de se tenir sur ses gardes? » pensait-il. » Non. Cela ne ferait que l'attirer à la fenêtre et peut-être hâter sa perte. « Irai-je donner l'alarme dans la maison? Mais pendant ce temps elle peut être assassinée. » Ces idées se succédaient dans son esprit avec la promptitude

de l'éclair. Tout-à-coup il s'élança dans le taillis en voyant Catalina s'approcher de la fenêtre pour parler à quelqu'un au-dessous. En ce moment il entendit un son analogue à celui d'un fusil que l'on arme, et distingua en même temps le mouvement des branches, comme si l'on se frayait un chemin à travers elles; une basse exclamation frappa en même temps son oreille. Il suivit la direction d'où partait le son aussi vite que possible, et crut voir quelque chose se mouvoir devant lui; mais, quoi que ce fût, il échappa facilement à sa poursuite dans les ténèbres. Quand il revint à la place qu'il occupait auparavant, il vit la fenêtre et les volets de la chambre de sa cousine fermés, et jugeant qu'elle était en sûreté pour la nuit, il ne voulut point alarmer sa famille.

Le jour suivant Catalina, ignorant le danger qui la menaçait, eut la fantaisie de visiter le petit vallon sauvage que nous avons décrit comme la retraite favorite où Sybrandt nourrissait autrefois ses tristes chimères. En des temps plus heureux ils avaient parcouru ensemble ces lieux charmans et solitaires. Elle voulut les revoir encore avant de quitter le pays. La matinée était une des plus belles de l'automne. Les traces de

l'orage de la nuit précédente étaient effacées, l'air s'était adouci, le ciel était sans nuages, le geai bleu murmurait dans les arbres ses notes plaintives d'adieu, avant d'aller chercher l'été dans de plus doux climats, les sauterelles réveillées par la chaleur du soleil de la torpeur où le froid piquant de la veille les avait jetées, se jouaient dans l'herbe, oubliant le mal passé et heureusement insouciantes sur le mal futur. Le gazon commençait à jaunir, à chaque instant une partie du vêtement des bois tombait sur la terre avec un léger bruit. Tout était calme, touchant, magnifique. C'était une beauté souriant aux charmes qu'elle possède encore, mais soupirant à l'idée que le temps n'amènera plus pour elle que de tristes changemens. De blanches colonnes de fumée s'élevaient au-dessus des arbres et présentaient l'image du bonheur champêtre. Mais l'esprit de Catalina n'était pas assez tranquille pour se livrer aux sensations que cette scène devait inspirer. Elle marcha, plongée dans une sombre rêverie, jusqu'à ce qu'elle parvint à la vallée, où elle s'assit, entièrement occupée de ses doutes et de ses regrets amers.

La maison de M. Denis Vancour était située sur un terrain un peu élevé qui dominait la prai-

rie jusqu'à la rivière, et d'où l'on découvrait le manoir. Sybrandt vit sortir Catalina, et le chemin qu'elle suivait, joint à ce que son cœur lui disait tout bas, lui fit penser qu'elle se rendait au petit vallon. Il pâlit en se rappelant les circonstances de la nuit dernière, et prenant une route différente il courut à la vallée résolu de veiller à sa sûreté sans se montrer. Il arriva bien avant elle et se cacha dans le creux d'un chêne immense qui étendait ses branches à demi desséchées sur le précipice. Catalina parut enfin et s'assit, comme nous l'avons dit, dans un enfoncement au milieu des rochers, où le bassin bouillonnant formé par la cascade baignait la mousse qu'elle foulait. Son attitude mélancolique, sa tête appuyée sur sa main, ses regards distraits attachés sur le torrent qu'ils ne semblaient pas apercevoir, lui donnaient un charme irrésistible. « C'est le moment de lui dire tout, » pensa le jeune homme, et cette pensée lui fit oublier un instant le motif qui l'amenait; mais l'instant d'après il revint à sa mémoire, et il demeura plus d'une demi-heure immobile dans sa cachette. Au bout de ce temps il vit des yeux briller derrière les arbres qui bordaient l'abîme; il s'enfonça encore plus pour n'être point découvert

et vit une tête s'avancer au-dessus des buissons.

C'était celle du capitaine Pipe. Il examinait soigneusement tous les lieux environnans, puis se couchant sur le ventre il rampa, en traînant après lui son fusil, jusqu'aux bords du précipice, d'où il pouvait voir sa victime assise au-dessous. Sybrandt le suivit sans faire le moindre bruit. L'Indien se releva sur un genou, arma son fusil et le plaça contre sa joue. A l'instant cette arme lui fut arrachée, mais il la ressaisit sur-le-champ. Une lutte s'ensuivit, pendant laquelle le fusil tomba; Catalina leva les yeux et vit un spectacle qui réveilla toute sa tendresse et toutes ses craintes.

Presque sur le bord du précipice, Sybrandt et l'Indien, le robuste, l'agile Indien combattaient à mort. Tantôt l'un, tantôt l'autre paraissait avoir l'avantage dans cette lutte corps à corps. Elle apercevait un instant le dos de l'un des combattans que son adversaire poussait vers l'abîme; l'instant d'après c'était l'autre qui semblait sur le point d'être précipité. En vain elle essaya de crier, de gravir les rochers; sa voix, ses membres lui refusèrent leurs services. Plus d'une fois l'Indien tenta de tirer son couteau, mais Sybrandt donnait tant d'emploi à ses mains et le serrait de si

près, qu'il ne put accomplir ce dessein. Cependant la vigueur du jeune homme commençait à l'abandonner, car les veilles et les chagrins l'avaient déjà extrêmement affaibli. Son ennemi sentit avec délice le tremblement de ses muscles, sa poitrine haletante. Il redoubla d'efforts, l'étreignit fortement, le souleva et le poussa vers le bord du rocher. Sybrandt fit une dernière tentative, posa l'un de ses pieds contre le roc, et, rassemblant toutes ses forces, détacha de terre, par un prompt mouvement de l'autre pied, les talons de l'Indien. Tous deux tombèrent les jambes en dehors de l'esplanade. Sybrandt était dessus, mais c'était un désavantage; car l'Indien cherchait en cette position à avancer toujours vers le bord des rochers, déterminé à périr avec son ennemi plutôt que de manquer son entreprise cruelle. Un seul moment et tout était fini pour eux, quand Sybrandt aperçut à sa portée un petit arbre qui sortait des rochers; il le saisit fortement d'une main et de l'autre poussa l'Indien et le fit rouler dans l'abîme; mais il ne put dégager ses jambes des mains du misérable qui s'y tenait accroché, et ses forces s'épuisaient de plus en plus. Il parvint cependant à délivrer une de ses jambes, et, lançant violemment son pied

contre le visage de l'Indien, celui-ci lâcha prise et tomba sur les rochers qui pointaient au-dessus du petit lac. Catalina entendit le bruit de sa chute dans l'eau, et, ne sachant lequel des deux était tombé, perdit connaissance. Sybrandt se releva avec difficulté et se hâta de la rejoindre. Elle revint à la vie dans ses bras, et il lui conta la fin de la scène qui venait de se passer.

« Je vous dois encore une fois la vie, » dit-elle, « et cependant vous rendiez graces au ciel de mon départ? » — « N'en comprenez-vous pas le motif maintenant? Refuserez-vous de m'entendre aujourd'hui comme vous l'avez fait hier? » Elle jeta sur l'étang un regard inquiet. « J'ai cru, » dit-elle, « entendre un gémissement. Peut-être ce malheureux vit encore? On pourrait le sauver. »

«Laissez-le périr,» dit Sybrandt indigné. «Oh! si vous saviez quels jours, quelles nuits affreuses il m'a fait passer?» — « Et à moi, » reprit Catalina; cependant j'en ai pitié. » — « Désirez-vous qu'il vive? « — « Si j'étais sûre, si j'étais bien sûre qu'aucun de nous ne pût jamais le revoir! Allez, cher cousin, voyez s'il est encore en vie; mais prenez garde à vous.

Sybrandt tira de l'eau le corps mutilé de Pipe,

qui paraissait tout-à-fait privé de vie. Catalina recula d'horreur à sa vue. Allons-nous-en, dit-elle. — « Ne voulez-vous pas m'écouter un instant ? Vous partirez demain et nous ne nous reverrons peut-être jamais. »

« Non, cher Sybrandt, toute explication est inutile. Je comprends tout. Vous saviez que ce méchant homme n'avait pas quitté le pays.

« Du moins je le soupçonnais d'après diverses circonstances. » — « Et vous passiez les nuits à me garder, tandis que moi ingrate, je vous accusais de les passer au jeu, dans des orgies ; je vous accusais même de séduction ! Tels étaient les contes qui nous avaient été rapportés. Dieu puissant ! combien nous sommes faibles et aveugles ! » Et ses yeux en pleurs semblaient implorer le pardon de son amant. « Dites, » reprit-elle, « tout n'est-il pas comme je le dis ? » — « Je l'avoue. » — « Mais pourquoi me cacher vos soupçons sur le séjour de l'Indien ? » — « Pourquoi ? Pour ne pas empoisonner ce repos, ce bonheur que son départ vous avait rendus. Je croyais pouvoir vous garantir du danger, sans vous donner le tourment de le connaître. » — « Et vous me laissiez endurer celui de vous soupçonner ! » — « Chère Catalina, songez que je ne pouvais

prévoir vos soupçons. « — « Il est vrai. Et vos craintes pour ma sûreté vous arrachèrent cette exclamation si peu galante, ajouta-t-elle en souriant : « *Dieu, je te rends graces! vous partez!* » — « A quelle autre cause pourriez-vous l'attribuer? Toutefois, je ne me doutais pas encore de la moitié des dangers qui vous menaçaient. » Il lui conta les incidens de la nuit précédente. Elle pâlit et garda le silence quelques instans.

« Il me souvient que je restai quatre ou cinq minutes à la fenêtre pour voir ce qui faisait aboyer les chiens. Vous m'avez encore une fois sauvé la vie ; et maintenant ma dette envers vous devient immense ; comment pourrais-je l'acquitter? » — « En ne doutant jamais de moi tant que je ne vous aurai pas trompée. »

« Et cela n'arrivera jamais! » s'écria-t-elle vivement.

« Mais voulez-vous, pouvez-vous m'aimer, avoir confiance en moi, très-chère Catalina? » — « Oui, » dit-elle, « je vous promets devant le corps de ce misérable qui vient d'expier ses criminels desseins par vos mains, devant l'Être éternel qui m'a préservée de sa vengeance, je vous promets de dévouer cette vie, que vous avez tant de fois défendue, à votre bonheur, autant qu'il

me sera donné d'y contribuer. Je suis à vous, Sybrandt; que ce baiser, tel qu'aucun homme n'en a reçu, n'en recevra jamais de moi, soit le gage de notre union. » Et ses lèvres vermeilles se posèrent légèrement sur le front de son amant.

« Béni soit ce jour et cette heure! » s'écria l'heureux Sybrandt en la pressant contre son cœur. « Je ne puis vous remercier, chère amie, je succombe sous le poids de mon bonheur inespéré. » Alors il appuya sa tête sur l'épaule de la jeune fille, épuisé par les émotions et les fatigues qu'il venait d'éprouver, et qu'il éprouvait depuis si long-temps.

« Vous êtes blessé, » dit Catalina effrayée.

— « Non, c'est l'excès de la joie. » Et il pencha de nouveau sa tête sur le sein palpitant de son amie. Un cri perçant qu'elle poussa le fit relever. et il vit tout près de lui l'horrible Indien couvert de sang, le bras levé, et tenant son couteau. Avant qu'il pût faire un seul mouvement pour se défendre, le coup était porté. Le couteau pénétra dans le sein du jeune homme; il chancela, fit quelques pas en arrière, mais ne tomba point. Evitant un second coup, il saisit le scélérat demi-mort, et le terrassa. L'agonie se peignit sur ses traits hideux, mais la soif de la vengeance ne s'é-

teignit dans son cœur qu'avec son dernier souffle; à chaque convulsion il enfonçait avec rage son arme dans la terre, et mourut dans un de ces efforts désespérés.

Catalina, dont l'esprit et le corps étaient trop faibles pour supporter de si violentes émotions, resta pendant ce terrible et dernier combat assise à terre, se tordant les mains, répétant dans une sorte de délire : « Exposer sa vie une fois, deux fois, trois fois, quatre fois! c'est acheter bien cher une pauvre fille ! »

Sybrandt courut à elle, et lui dit : « Ne crains rien, cher amour, tout est fini. Il est mort. »

« Qui? Sybrandt, mon protecteur, mon ami? C'est bien! peu importe! je vais mourir aussi. L'Indien peut me tuer quand il voudra, maintenant que mon cher défenseur n'est plus. » — « Reviens à toi, mon ange; c'est l'Indien qui n'est plus. Il ne nous causera plus d'alarmes. » — « Je ne puis le croire, » dit-elle en recouvrant un peu de raison. « J'ai vu le couteau s'enfoncer dans votre sein; cependant je ne vois pas couler votre sang. Vous êtes blessé, j'en suis sûre. N'avez-vous plus de sang? »

Sybrandt ouvrit sa veste pour la rassurer, et comprit alors ce qui l'avait sauvé. La pointe du

couteau de l'Indien s'était cassée, et restait encore engagée dans la pièce d'or que Catalina lui avait donnée à son départ pour l'Ouest. « Voyez, Catalina, vous m'avez sauvé la vie à votre tour. Nous sommes quittes. Me reprendrez-vous le don que vous m'avez fait tout-à-l'heure? » — « C'est une grace du ciel; c'est lui que nous devons remercier. Mais êtes-vous certain que cet homme soit mort? » — « Il l'est. Venez, soyez sans crainte. » — « Laissons là cette affreuse créature, et j'allais dire ce lieu funeste; mais il me sera cher tant que je vivrai, tant que vous m'aimerez, » dit-elle d'une voix aussi faible, aussi douce que le souffle du zéphir parmi les feuilles.

« Ce sera donc toujours, » s'écria Sybrandt, et tous deux reprirent le chemin du manoir.

CHAPITRE XXI.

Une séparation au lieu d'un mariage.

L'histoire que Catalina conta pour expliquer sa longue absence provoqua, comme on peut l'imaginer, les actions de graces, les bénédictions de ses bons parens envers le ciel et celui dont il s'était servi pour sauver leur enfant chérie. L'honnête Egbert prit la main de sa fille, et la plaçant dans celle de son neveu : « Vous avez trois fois sauvé sa vie, » lui dit-il ; « puisse-t-elle rendre la vôtre aussi heureuse que je le souhaite ! »

« Que diantre, » disait le petit Ariel, « que diantre, Sybrandt, qui se serait douté de tout cela? Je venais vous chercher pour aller voir le bœuf du vieux Freling Huysen. Il est maintenant presque aussi gros qu'un éléphant. »

« Ce n'est pas pour rien qu'il a étudié le grec et le latin, » dit à son tour le bon Denis. « Je voudrais que Dominus Stettinius fût ici. Il verrait que ses leçons n'ont pas été perdues. »

Maintenant il s'agissait de traiter la question du voyage de New-York. Fallait-il ou non y renoncer? Tout était prêt, et la cousine de la capitale avait reçu l'avis que son invitation était acceptée. Le colonel voulait qu'on écrivît sur-le-champ pour excuser Catalina. Celle-ci, je suis forcé de l'avouer, était partagée entre son amour et le désir de voir des choses nouvelles. Quelle femme résista jamais à la tentation de changer de place, de voir le monde? Toutefois, en fille soumise, elle s'en rapporta à la décision de ses parens. Madame Vancour était une excellente femme, mais une femme, et dans toute la force du terme. Elle ne s'opposait pas précisément à l'union projetée, mais cette union ne lui plaisait point. L'ambition l'emportait dans son cœur sur la reconnaissance ; et les préjugés, communs aux

dames américaines de son temps, et peut-être encore à celles des siècles suivans, ces préjugés en faveur des étrangers, spécialement des officiers anglais, lui avaient suggéré d'autres idées sur l'établissement de sa fille. Long-temps elle s'était flattée de la voir unie à l'un des sujets immédiats de Sa Majesté Britannique, décoré d'un beau grade militaire, portant avec honneur un beau nom, ayant le droit d'orner sa voiture d'un écusson chargé de griffons, de licornes, de vautours, de sauvages avec des massues, justes emblêmes des rudes guerriers déprédateurs qui avaient adopté dans l'origine ces sortes de distinctions. La bonne dame, sans se rendre peut-être un compte exact de ses motifs, espérait un peu que Catalina oublierait son rustique berger au milieu des plaisirs de la ville, et pourrait faire la conquête et devenir celle d'un brillant aide-de-camp, ou même d'un baronnet portant la main sanglante dans ses armes. En conséquence, il fut arrêté que le voyage aurait lieu, et que l'on partirait le lendemain, comme on l'avait projeté.

Sybrandt accéda fort à contre-cœur et de fort mauvaise grace à ce qu'il ne pouvait empêcher. Les démons, les fantômes, qui troublaient autrefois son imagination, se réveillèrent, et lui

soufflèrent les plus fâcheuses, les plus tristes prévisions. Elle serait entourée d'élégans, d'aimables admirateurs, car elle était une belle et riche héritière. Elle serait éloignée de sa famille, de ses amis d'enfance, du lieu de sa naissance, dont chaque trait s'associe avec les premiers attachemens. « Et les maudits habits rouges ! » murmurait un malin démon avec une grimace infernale. « Si elle résiste à ces habiles séducteurs, à l'entraînement de la mode, à l'exemple de toutes celles de son sexe, il faut qu'elle soit plus qu'une femme. » Ces pensées irritantes et sombres obsédaient notre héros tandis qu'il accompagnait Catalina au bâtiment qui devait l'emporter loin de lui. Mais son orgueil les tint renfermées dans son sein.

« Je reviendrai au printemps avec les oiseaux, » dit-elle, remarquant son morne silence. » Je désire que vous soyez heureux, mais il ne faut pas m'oublier; » et elle mit sa blanche main dans la sienne. Sybrandt pouvait à peine la sentir, elle était si douce.

« Ceux qui restent n'oublient pas. Ici tous les objets que je verrai aujourd'hui, demain, tous les jours, vous rappelleraient à mon souvenir s'il en était besoin. Comment pourrais-je changer? »

« Vous pensez alors que je risque plus que vous de changer? » dit Catalina avec un tendre sourire. — « De tels miracles se sont vus, » dit-il en répondant à son sourire par un triste regard. — « Sybrandt, » dit-elle d'un ton grave, « voyez ce fleuve dans lequel je périssais sans votre secours, c'est le même qui baigne la ville que je vais habiter. Je le verrai chaque jour de ma fenêtre; je serai éclairée par le même soleil qui vous a vu hier me sauver des mains d'un assassin. Que dis-je? mon cœur, ma mémoire, tout mon être, me rappelleront sans cesse votre souvenir. Soyez juste envers moi, cher Sybrandt; quand je le voudrais, je ne pourrais vous oublier. »

Le démon de la jalousie s'enfuit à ces paroles dictées par la vérité et la vertu; et Sybrandt se rassura. Un serrement de main silencieux fut leur dernier adieu, et peu de minutes après le jeune homme était seul sur une pointe avancée du rivage, les yeux fixés sur le navire qui s'éloignait rapidement. Quand il fut impossible de l'apercevoir, il retourna chez lui, et le monde lui parut changé en une solitude aride où rien ne pouvait l'intéresser.

CHAPITRE XXII.

Un long voyage.

Si l'inimitable Knickerbocker, le graphique Cooper, et mille autres écrivains et voyageurs plus ou moins célèbres, n'avaient pas décrit les beautés du glorieux Hudson, j'aurais offert ici mon humble tribut à ce fleuve majestueux, associé dans ma mémoire à mes plus chers souvenirs. Mais le texte est épuisé par tant d'habiles mains, que je ne pourrais que glaner après elles, ou

copier faiblement des traits qu'elles ont tracés sous l'inspiration de la nature.

Catalina et son père s'embarquèrent sur le sloop Watervliet, commandé par le capitaine Baltus Van Slingerland, navigateur expérimenté, prudent et sage. Ce bâtiment était renommé pour la célérité de ses courses, et surpassait même les fameux paquebots de Liverpool. Il était rare qu'il mît plus de trois semaines à descendre d'Albany à New-York, à moins qu'il ne rencontrât les bas-fonds, avec lesquels il semblait avoir une sympathie d'instinct. Le capitaine Baltus s'était acquis une certaine réputation de courage et d'habileté en risquant le premier le dangereux voyage entre ces deux villes sans se recommander aux prières de l'église, ni faire son testament. Il était surtout remarquable par la circonspection qui accompagnait toutes ses actions. Jamais il ne croyait rien de ce qu'on lui affirmait, qu'il ne l'eût touché ou doigt; en sorte que l'on ne pouvait le convaincre que son navire approchait d'un bas-fond ou d'un banc de sable avant qu'il y eût échoué. Alors il cédait au témoignage de ses yeux, avouait la chose, s'asseyait tranquillement, et fumait sa pipe jusqu'à ce qu'il plût à l'eau de monter et de le remettre à flot.

Le vaisseau glissait doucement sur le fleuve, poussé de temps en temps par un léger vent, qui pour un instant ridait la surface de l'eau, et gonflait les voiles. Ils approchèrent ainsi des Overslanghs, place redoutée autrefois pour son étroit et tortueux canal, et les bancs de sable dont il est infesté. Le vigilant capitaine, pour se préparer à tout ce qui pouvait arriver, chargea sa pipe, et la passa dans la boutonnière de sa veste hollandaise.

« Maître, » cria le noir Palinure, qui présidait aux destinées du navire, « maître, ne pensez-vous pas qu'il faudrait changer de direction? je crois que nous ne sommes pas loin des Overslanghs. » Le capitaine Baltus s'avança lentement vers l'avant; et après avoir jeté un coup-d'œil autour de lui, il répliqua : « Allons encore un peu plus loin, Brom ; il n'est pas nécessaire de se hâter ainsi avant d'être sûr d'une chose. »

Brom continua sa course en grommelant tout bas, et bientôt le bâtiment s'arrêta. Le capitaine allait faire jeter les ancres, mais le pilote lui dit : « C'est inutile, capitaine, il ne s'en ira point. » — « C'est fort bien, » reprit Baltus, « nous sommes sur les Overslanghs, je le vois maintenant. » — « C'est aussi clair que de la boue, » répondit

Brom avec humeur. Le capitaine alluma sa pipe, Brom suivit son exemple. On voyait de quart d'heure en quart d'heure passer des sloops qui franchissaient le pas difficile en toute sûreté, guidés par la position du Watervliet, et cette vue augmentait la vexation de nos voyageurs. Mais le capitaine Baltus fumait toujours, en disant de temps à autre : « Plus on se hâte, moins vite on arrive : rira bien qui rira le dernier. »

A mesure que la marée montait, le bâtiment qui avait échoué sur l'extrémité du banc de sable, penchait insensiblement d'un côté et bientôt il devint difficile de se tenir sur le pont.

Le colonel Vancour dit alors qu'il conviendrait peut-être de débarquer, pour attendre que le navire fût relevé.

« A quoi bon ? » répliqua Baltus, « pourquoi se donner cet embarras, quand nous sommes sûrs d'être hors d'ici dans trois jours au plus ? c'est après demain la pleine lune. »

« Trois jours ! » s'écria M. Vancour. « Si je savais cela, j'irais chez moi vous attendre. »

« Ce serait bien la peine ! ne vous faudrait-il pas revenir ensuite ? » — « Mais pourquoi n'allégez-vous pas votre bâtiment, pourquoi ne jetez-vous pas une ancre ? Il me semble que la moindre

chose pourrait nous mettre à flot; nous sommes si près de la fin du banc! — « Mais pourquoi se donner tant d'embarras, quand on est sûr que l'un de ces jours la marée nous délivrera sans que nous ayons rien à faire? Ne sommes-nous pas bien? Nous pouvons faire tout ce qu'il nous plaira ici. Cette jeune demoiselle peut s'amuser à vous tricoter une paire de bas. »

« Mais elle ne sait pas tricoter, » dit le colonel en souriant. — « Elle ne sait pas tricoter! par mon ame, à quoi donc est-elle bonne? Du moins elle peut fumer une pipe, je suppose ; car, après le tricot, c'est la meilleure manière de passer le temps. »

« Elle ne fume pas non plus, capitaine. » — « Elle ne sait ni fumer, ni tricoter! Jésus! où donc a-t-elle été élevée? Je ne voudrais pas l'avoir pour femme, quand elle m'apporterait en dot le plus beau sloop du monde. Je ne sais comment elle pourra passer son temps d'ici à la pleine lune, sinon en dormant, car c'est la meilleure manière de se distraire, après les deux que je viens de nommer. »

L'énumération de ces ressources pour passer le temps amusa beaucoup Catalina. Heureusement pour eux tous, la marée suivante fit mon-

ter l'eau sous le bâtiment, suffisamment pour le remettre à flot; un bon vent s'éleva, et il vogua presque aussi vite qu'un bateau à vapeur. Dans l'espace de quelques milles il atteignit et dépassa plusieurs des sloops qui l'avaient laissé sur le banc de sable. « Vous voyez, colonel, » disait Baltus avec une satisfaction marquée, « vous voyez à quoi sert la précipitation. Ils ont été à l'ancre, et nous sur un banc de sable, cela revient au même.» — « Mais il est plus facile de lever l'ancre que de sortir d'un banc de sable. » — « Quand cela serait, qu'importe, si l'on n'est pas à la minute? » répondit l'honnête Baltus.

En ce temps-là une grande partie des campagnes le long du fleuve, que l'on voit maintenant couvertes de jolis villages à maisons blanches et de champs cultivés, étaient encore dans l'état de nature. Des plantations peu étendues commençaient à se montrer de loin à loin, et quelques Indiens erraient encore dans ces parages, qu'ils devaient bientôt abandonner pour toujours. Les établissemens des blancs ne s'éloignaient pas des bords de l'Hudson, encore habités en certains endroits par des restes de tribus sauvages. Mais ce n'étaient plus les véritables sauvages des forêts; ils avaient perdu la plus grande partie de leurs

habitudes de guerre et de chasse, et commettaient rarement des violences contre les blancs, comprenant qu'ils étaient à leur merci.

Le soir du sixième jour, un calme arrêta le sloop au milieu des hautes terres justement en face de l'endroit où West-Point élève maintenant ses édifices grisâtres, séminaires de gloire, de patriotisme, de sciences. Ce n'était alors qu'un rocher solitaire où l'aigle bâtissait son nid, où l'Indien agile gravissait quelquefois pour contempler la course des navires, et les maudire comme les usurpateurs de ses anciens domaines. Le capitaine Baltus, se refusant à toute mesure pour avancer leur délivrance, se soumit à ce nouveau délai avec sa résignation ordinaire, alluma sa pipe fidèle, et le noir pilote choisit la planche la plus douce de l'avant, sur laquelle il goûta ce sommeil délicieux qui ne s'achète que par l'exercice corporel.

Quand le soleil eut disparu derrière les montagnes, ses rayons dorés furent remplacés par la lumière argentée de la lune, qui perçait à travers le feuillage des forêts des montagnes orientales. On ne voyait autour du bâtiment, qui dormait tranquille comme l'alcyon sur les vagues, que le miroir uni et brillant des eaux, le ciel étoilé, et

du côté éclairé par la lune, les sinuosités des collines, légèrement tracées, et se détachant sur un fond obscur. Catalina, enveloppée de son manteau, resta sur le tillac pour jouir de ce beau spectacle, et se livrer à ces idées que la vue de la nature en repos éveille toujours dans l'imagination, à ces idées mêlées de doux souvenirs et d'espérances, dont le charme prouve l'union indissoluble du Créateur et de ses ouvrages. Par degrés, les pensées de la jeune fille se concentrèrent sur Sybrandt. Elle repassa tous les événemens de sa vie: tous indiquaient que la Providence les avait destinés l'un à l'autre, et son cœur sanctionnait avec délice cette décision. En ce moment elle aurait voulu pouvoir lui exprimer sa tendresse; elle se reprochait les tourmens que lui avait causés tant de fois sa feinte indifférence, et se promit bien de réparer ses torts à l'avenir par une conduite sincère.

Tout à coup une sorte de cri sauvage, parti du rivage, retentit au milieu du silence de la nuit, et tira Catalina de sa douce rêverie. Une minute après, le même bruit se fit entendre; il fut répété une troisième fois après un égal intervalle.

« C'est la vieille femme, » dit le capitaine Baltus, qui fumait sa pipe sur l'écoutille, moi-

tié endormi, moitié éveillé. — « Quelle vieille femme? » dit Catalina. — « Eh! la vieille femme sauvage qui se tient sur ce rocher contre la rive. Là, ne le voyez-vous pas au-dessous de ce pin? »

— « Quelle est cette femme? pourquoi pousse-t-elle des cris semblables? » — « Quoi! mademoiselle, vous ne savez pas cette histoire? vous ne savez pas que ce n'est pas une véritable vieille femme, mais un esprit. » — « Un esprit! » — « Oui, oui, je l'ai vu une nuit que j'échouai juste au-dessus de cet endroit, et vous pouvez bien imaginer en quel trouble j'étais pour la première fois de ma vie. Cela avait l'air du diable lui-même perché sur la pointe du rocher, aiguisant un grand couteau, à ce qu'ils disent. » — « Qui dit cela? » — « Mon père et mon grand-père, qui sont morts, mais qui m'ont conté cette histoire avant de mourir. Nous aurons seize dimanches pluvieux de suite, après quoi le temps se remettra par un grand orage de neige. » — « Vous êtes sûr de cela? » — « Aussi sûre que vous êtes assise là. C'est ce qui arrive toutes les fois que la vieille femme se montre et crie comme un vrai diable qu'elle est. » — « Mais savez-vous l'histoire de cette vieille? » demanda le colonel, dont l'attention avait été attirée par cette conversation. — « Sans doute je

la sais, colonel; car mon père et mon grand-père me l'ont contée plus de cent fois. Mon grand-père est le premier qui ait fait le trajet tout entier de New-York à Albany. » — « Nous ne pouvons avoir une meilleure autorité. Venez, capitaine, je vois que votre pipe est remplie; dites-nous cette histoire, ensuite j'irai me coucher. »

Le digne capitaine observa qu'il n'était pas un grands conteur d'histoire; mais qu'il tâcherait de leur dire celle-là, pourvu qu'ils lui promissent de ne pas le presser. » Il commença en ces termes :

« Il était une fois une vieille femme. » — « Diable! elle est encore là! » s'écria-t-il, pendant qu'un cri aigu et prolongé retentit sur le rivage.

« Allons, allons, ne prenez pas garde à ce qu'elle fait; continuez, capitaine. » — « Il était une fois une vieille femme... » — Ici le capitaine fut interrompu par le même cri, qui semblait partir du haut du grand mât. Catalina tressaillit.

« Diable! » s'écria Baltus, « ne dirait-on pas qu'elle vient à bord? » — « Qu'importe? » dit le colonel, « c'est qu'elle veut entendre si vous parlez d'elle comme il convient; dites toujours. » — « Il était une fois une vieille femme, » reprit-il, si bas qu'on l'entendait à peine; mais son

pilote vint encore l'interrompre, en lui disant qu'il serait peut-être à propos de plier les voiles, car le vent paraissait s'élever au nord-est et la lune se couvrait de nuages. « Ne vous pressez pas, Brom. Il sera temps de faire tout cela quand le vent sera venu. Je dis donc, mademoiselle et monsieur, qu'il était une fois une vieille femme. » — En ce moment la lumière de Brom s'éteignit subitement, et le capitaine Baltus reçut dans le visage un coup si violent qu'il le fit rouler sur le pont, en même temps qu'un être invisible proféra un horrible cri tout près de leurs oreilles. Baltus se mit à vociférer contre les manœuvres insolites de la vieille, et Catalina sentit battre son cœur; mais le colonel insista pour que le capitaine se remît sur son séant et achevât l'histoire.

« Il était une fois » ... mais la légende de l'honnête Baltus, de même que l'histoire du roi de Bohème et de ses septs châteaux, semblait destinée à ne pas dépasser la première phrase. Un étrange et mystérieux frôlement, accompagné d'un grand bruit, d'un grand mouvement dans la cage à poulets, coupa la parole au capitaine, qui s'écria tout consterné, « qui diable est cela? » — « Et c'est seulement la vieille femme qui met

au pillage votre poulailler, » répondit le colonel.

« Alors je dois aller mettre ordre à cela, » dit Baltus, « et montrant le courage du désespoir, il approcha du lieu de la scène et revint peu d'in·tans après tenant un grand hibou qui, sans doute attiré par les charmes de la volaille de Baltus, s'était d'abord abattu sur le mât, ensuite effrayé par la lumière de Brom l'avait éteinte et s'était lancé contre le visage du respectable navigateur. — « Je tiens le diable ! » dit Baltus. — « Et la vieille femme ! » dit en riant le colonel. « Mais tout ce que je vois ne fait qu'augmenter ma curiosité sur cette histoire que je vous supplie d'achever.

« Il était une fois une vieille.... un sourd murmure s'éleva soudain au milieu des montagnes, Baltus s'arrêta. — « C'est encore la vieille, » dit le colonel. « C'est le grand diable, » dit Baltus, en se levant et criant à tous ses hommes de serrer les voiles promptement. Une de ces raffales, si communes en automne dans le voisinage des montagnes, les accueillit avant que la manœuvre ordonnée fût à moitié exécutée, et jeta le bâtiment presque sur le côté. La violence de ce mouvement entraîna Catalina et son père, qui roulèrent sur le pont, et ne furent arrêtés que

par les balustrades. Toutefois le Watervliet était un honnête bâtiment hollandais, assez large de base pour qu'il ne fût pas facile de le faire chavirer. Il fut ballotté pendant quelques minutes; mais enfin reprenant son aplomb, il prit le vent et déploya fièrement ses voiles. L'orage cessa aussi subitement qu'il avait éclaté. La lune brilla au-dessus de leurs têtes, et les eaux parurent aussi tranquilles que s'il n'était rien arrivé. Ce fut alors que le prudent Baltus ordonna de baisser les voiles et de jeter les ancres, observant judicieusement « qu'il était bon de prendre ses précautions contre les raffales. »

« Un accident semblable eût été fort grave en mer, » lui dit le colonel. — « Je ne sais ce que vous entendez par là, » repliqu le capitaine; « mais, à mon avis, se noyer dans la mer ou dans un fleuve, c'est à peu près la même chose. » Le colonel ne trouva rien à répondre à cela, et se retira avec sa fille dans la cabine.

Quand le jour parut clair et serein, le capitaine, après avoir attentivement examiné l'horizon, au sud, à l'ouest, au nord, à l'est, pour s'assurer qu'il n'avait à redouter aucune raffale, se décida à déployer avec précaution la moitié de ses voiles pour prendre le léger vent de terre qui soufflait.

Rien d'important ne signala le reste de ce voyage ; il suffit de dire qu'à la fin du dixième jour le bon sloop le Watervliet arriva sain et sauf à Coenties-Slip, où s'arrêtaient alors tous les paquebots d'Albany. On parla beaucoup de ce passage extraordinaire dans les deux villes; enfin la gazette hebdomadaire, *les Nouvelles Lettres*, seule publication de ce genre qui existât en ce temps dans le nouveau monde, consigna ce fait; et ce qui mit le comble à la gloire du capitaine Baltus, c'est que plusieurs des sloops, qui avaient dépassé le sien tandis qu'il était sur le bas-fond, n'arrivèrent que quinze jours après lui. Le digne homme, encouragé par ce brillant succès, répéta plus que jamais son dicton favori : « Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement.»

CHAPITRE XXIII.

Que le lecteur pourra passer s'il lui plaît, parce qu'il ne contient aucune aventure terrible.

Catalina reçut l'accueil le plus aimable de mistress Aubineau, la parente qui l'avait invitée à passer l'hiver chez elle; cette dame parut surprise des changemens avantageux qu'elle remarqua dans sa personne. Notre héroïne de son côté revit avec plaisir sa cousine. Trois ans de séparation n'avait pas effacé le souvenir des bontés

maternelles qu'elle avait eues pour Catalina quand elle était en pension à New-York.

Le mari de cette dame était fils d'un de ces réfugiés protestans français, que le fanatisme ou la politique de Louis XIV avaient forcés à chercher un asile dans ce pays de liberté, de liberté d'action, de paroles, de pensées, de conscience. Ces réfugiés constituaient la meilleure partie de la haute société de New-York, à cette époque. Ils ont fondé en cette ville plusieurs familles qui existent encore, et parmi lesquelles on a compté des hommes dont le nom s'associe à nos plus glorieux souvenirs. Le père de M. Aubineau, avait rempli une charge importante sous le gouvernement hollandais; mais il la perdit lorsque cette colonie fut donnée au duc d'York, qui rassasia la troupe famélique de ses courtisans avec les emplois, les terres, les monopoles que put leur fournir ce nouveau domaine. Le père et le fils conservèrent toujours quelque ressentiment de ce fait contre le gouvernement anglais, et quand on institua pour cet état un corps législatif, et que l'un ou l'autre en faisait partie, ils votaient constamment contre les mesures demandées par la métropole, et pour les libertés des colons. Ils se joignirent à l'ancien parti hollan-

dais, en général favorable aux droits du peuple, et acquirent dans ce parti une haute considération.

Malgré ses opinions politiques, M. Aubineau le fils épousa une belle anglaise, non pas seulement anglaise d'origine, mais anglaise native, anglaise de Londres. Le père de cette dame était venu remplir un emploi à New-York, comme beaucoup d'autres cadets de famille, qui, par le crédit de leurs parens, obtenaient des places dans les colonies. Je ne sais pas bien précisément ce que c'était que cet emploi; mais je sais qu'il donnait à M. Majoribanks les moyens de regarder du haut de sa grandeur les êtres inférieurs qui fournissaient à sa subsistance, et qui avaient eu le malheur de naître de ce côté de l'Atlantique, où chacun sait que tout dégénère, depuis l'homme jusqu'au dandy. Être né dans la métropole donnait un immense avantage sur les habitans du pays; les jeunes colons riches, les grandes héritières, ne visaient qu'à unir leur sort à celui de quelque véritable rejeton exotique. Plus d'un soldat de fortune se trouva ainsi richement pourvu; plus d'une aventurière parvint à faire un bel et bon établissement, dans lequel, pour comble de félicité, elle exerçait une domination

absolue. Contredire une femme née dans la mère-patrie, eût été pour un mari l'équivalent d'un refus de la législature à sanctionner les ordonnances du gouverneur de Sa Majesté.

Toutefois M. Aubineau avait été plus heureux que bien d'autres dans son choix. Sa femme avait l'attention de le contredire à voix basse et en *a parte* quand ils étaient en public. Jamais elle ne se mettait en colère contre lui, mais s'ils se trouvaient différer d'opinion sur quelque objet, elle riait et faisait ce qu'elle avait résolu, nonobstant sa mauvaise humeur à laquelle elle avait la prudence de ne pas prendre garde. Cette dame aimait le monde, les plaisirs, la toilette, et sur toutes choses la société des officiers attachés au gouverneur. Ces messieurs, n'ayant rien à faire et peu d'envie de se marier, à moins qu'ils n'y trouvassent de grands avantages, faisaient volontiers leur cour aux femmes mariées, pensant très-sagement qu'ils ne risquaient pas là de se déshonorer par une promesse de mariage rompue de leur part, et qu'ils pouvaient sans crainte pousser les choses aussi loin qu'il plaisait à la dame: quant aux maris provinciaux, ils étaient totalement hors de la question.

Madame Aubineau, comme la plupart des

dames anglaises et américaines de son temps, croyait fermement que tout le monde civilisé était un nid de barbares, comparé à la vieille Angleterre. Sans être de la confrérie des bas bleus encore peu répandue à cette époque, elle pouvait citer à la gloire de son pays, Shakespeare, Milton, Bacon et Locke, ces grands noms que tout Anglais prononce avec une fierté presque personnelle, toutes les fois qu'on parle devant lui de poésie, de philosophie ou de métaphysique. L'espèce de suprématie que mistress Aubineau s'arrogeait comme compatriote de ces hommes célèbres était pleinement reconnue par tout le monde, son mari excepté; mais elle attribuait cette exception unique à la tendance indéfinissable des maris pour contredire leurs femmes, surtout quand elles ont raison, et donner raison à celles d'autrui, surtout quand elles ont tort.

Le colonel Vancour était oncle maternel du mari de cette dame: il remit sa fille sous sa conduite pour la saison suivante, et lui confia le mariage arrêté entre elle et son cousin, ce qui fit rire sous cape la belle dame, dont la tête avait déjà formé plusieurs plans d'établissemens pour sa jolie parente, bien plus convenables et plus brillans.

Catalina, alliée aux familles les plus distinguées de la capitale, ne pouvait manquer de visites et d'invitations, et la perspective d'un hiver amusant s'ouvrait devant elle. Mais ce n'était rien que tous ces braves gens avec leur fortune, suivant mistress Aubineau; quand on les comparait, non avec le gouverneur et sa famille, type de perfection auquel personne ne pouvait atteindre, mais avec les familles des magistrats de Sa Majesté, de ses administrateurs des douanes, enfin du moindre de ses employés civils ou militaires. C'était eux en effet qui formaient le noyau de la bonne compagnie dans l'ancienne ville de New-York; et rien n'était plus ridicule que les prétentions de ce petit groupe de stipendiés à primer sur la masse des opulens citoyens, si ce n'est la docilité de ceux-ci à se soumettre à de telles prétentions.

CHAPITRE XXIV.

Un chevalier et un honorable.

Dès le lendemain de son arrivée, Catalina reçut la visite de plusieurs officiers, dont deux avaient l'honneur d'être aides-de-camp de Son Excellence le gouverneur : ils méritent donc sous ce rapport une mention particulière.

L'un était sir Thicknesse-Throgmorton ; l'autre, l'honorable Barry-Gilfillan, d'une ancienne et noble maison d'Irlande, à peu près ruinée par

les confiscations qu'elle avait souffertes pour la cause des Stuarts.

Sir Thicknesse-Throgmorton était un véritable John Bull dans toute la force du terme, c'est-à-dire un composé qui renfermait plus d'élémens de ridicule qu'aucun être vivant. Il était roide, empesé, aussi gauche qu'un automate mal construit, morose, taciturne, incivil, et en même temps rempli de prétentions à une sorte de déférence qui n'est réellement due qu'en retour de la politesse des manières. Ignorant ce qui concernait son propre pays par incapacité, et ce qui regardait le reste du monde par un mépris stupide, il exaltait l'un, et dépréciait l'autre sans savoir pourquoi, sinon que cela devait être ainsi. Son salut, sa démarche, sa danse, visaient à une nonchalance digne et déployaient seulement la disgrace la plus complète. Il ne sortait jamais de son impassibilité naturelle et calculée, si ce n'est quand un inférieur osait lui adresser la parole, audace qu'il croyait repousser victorieusement par son air de noble indignation. Le fait est que, indépendamment de l'outrage qu'il croyait voir contre la supériorité de sa personne, de son rang, de son grade, dans l'interrogation directe d'un inférieur, il avait des raisons ma-

jeures d'éviter de causer avec des étrangers. Il lui fallait un temps si considérable, avant de pouvoir répondre à la plus simple question, qu'il pardonnait difficilement à ceux qui le mettaient dans un embarras semblable. Sa galanterie était d'un genre alors très-peu connu, bien qu'il soit maintenant généralement adopté par les gens du grand monde; elle consistait à se planter comme un piquet vis-à-vis d'une dame, à recueillir ses idées pendant quelques minutes, et à leur faire jour par une grande explosion, telle que « *ma'am, ne pensez-vous pas qu'il fait une chaleur étouffante?* » ou autre phrase analogue. Ravi d'être sorti à son honneur de ce puissant effort, le chevalier s'éloignait d'un air de triomphe et se reposait tout le reste de la soirée à l'ombre de ses lauriers.

La personne de ce gentilhomme semblait faite exprès pour montrer à son plus grand avantage sa parfaite gaucherie. On pensait en regardant ses membres qu'ils étaient d'une grosseur disproportionnée à celle de son corps; mais si l'on regardait celui-ci avec attention, il paraissait lui-même trop gros pour ses membres. Pris à part, chacun des traits de son visage était irrégulier; mais dans leur ensemble ils formaient une com-

binaison de lourdeur, de confusion parfaitement complète. Sir Thicknesse descendait d'une famille distinguée dans les vieilles annales d'Angleterre; l'un de ses ancêtres s'était fait remarquer dans les guerres de la rose rouge et de la rose blanche, par son attachement inflexible pour le roi *de fait*, quel qu'il fût; un autre (le plus grand de tous) était le descendant illégitime d'une courtisane de théâtre et d'un roi débauché, et prouva lui-même que *bon sang ne peut mentir*, en épousant une comédienne de la même trempe que celle à laquelle il devait son origine royale. On ne doit pas s'étonner que notre chevalier tînt à si grand honneur d'appartenir à une telle famille.

Mais quelle que fût la grandeur de ses aïeux, ils ne pouvaient se soutenir à côté de ceux du colonel Barry Fitz-Gerald Macarthney Gilfillan, qui avaient été rois de Connaught, princes de Breffny, seigneurs de Ballyshannon, Ballynamora et autres lieux. Gilfillan était un parfait *bull* irlandais, par conséquent l'opposé du véritable *bull* anglais. Il était tout vivacité, amour, esprit, bravoure, folies, hyperboles. Son imagination l'entraînait dix fois en un quart d'heure au-delà des bornes du vraisemblable. Il apprenait tout avec tant de facilité, qu'il n'avait de connaissances

complètes sur rien ; et ses idées se formaient avec une telle promptitude, qu'elles sortaient souvent de sa tête pêle-mêle ou sens dessus dessous. Jamais son ignorance d'un sujet ne l'empêchait de le traiter, et ses discours abondans ressemblaient à un fleuve qui se déborde, gonflé par les pluies, car ils étaient extrêmement bruyans, mais non extrêmement clairs. Une de ses figures de rhétorique favorites était l'hypallage, ou ce que le vulgaire exprime par cette phrase : « mettre la charrue devant les bœufs ; » et quand il était tombé dans quelque erreur manifeste, il la soutenait avec une obstination originale et plaisante qui mettait les rieurs de son côté.

Le colonel avait une forte dose de cette disposition à devenir amoureux à la première vue, qui distingue les vrais Irlandais. Un jour il avoua, je me trompe, il se vanta, car il n'avouait jamais rien, il se vanta, dis-je, d'avoir pris de l'amour aux courses de Kildare pour six dames à la fois, et d'avoir été refusé de toutes six dans les vingt-quatre heures. « Mais, » disait-il, « je crevai deux chevaux pour leur courir après, et ce fut une consolation. » — « Comment cela? » dit un de ses amis. — « Et n'était-ce pas la preuve que je n'étais pas de ces fats indolens qui attendent

tranquillement le consentement des dames au lieu de l'aller chercher? » Il n'est pas nécessaire d'ajouter que ce digne enfant de l'Irlande était brave, généreux, plein de franchise et d'honneur, excepté dans les affaires d'amour, et parfois dans celles d'intérêt quand il perdait au jeu l'argent destiné à solder les mémoires de ses fournisseurs. Sa personne, d'une beauté mâle, montrait une surabondance de jeunesse, de santé, de force. Il chantait à ravir, jouait du violon avec une expression qui tirait des larmes de tous les yeux, dansait, riait, babillait, faisait des méprises comiques, flattait, courtisait les dames avec une confiance joviale, une audace militaire, qui rendaient sa société agréable, mais très-dangereuse pour celles qui joignaient à une imagination vive un jugement peu solide. Comme la plupart des hommes de sa profession, ses principes sur certains sujets n'étaient pas très-sévères. Il n'aurait pas volé dans les poches, mais il ne se faisait aucun scrupule de dérober le cœur d'une jolie femme; « car, » disait-il, » un échange n'est pas un vol, et je ne prends jamais le cœur d'une belle sans lui donner le mien. » Quand ses camarades le plaisantaient sur cette quantité de cœurs dont il pouvait disposer, il répliquait : « Eh! mes amis, que ferais-je si

je n'en avais qu'un seul? Je serais comme le pauvre diable qui n'a qu'un schelling, et qui, n'osant pas le changer, meurt de faim à côté. »

Ce combustible gentilhomme devint amoureux de Catalina dès qu'il l'aperçut, et jamais passion subite ne fut mieux justifiée par son objet. Notre héroïne était arrivée à l'époque où la beauté, dans toute sa fraîcheur, est pleinement développée. Ses traits fins et réguliers avaient une expression de sensibilité, d'intelligence et de candeur qui séduisait au premier coup-d'œil; sa taille offrait des proportions d'une élégance, d'une harmonie parfaites; et la blancheur délicate de son teint, la douceur de sa voix, la grace de ses mouvemens, auraient suffi pour faire paraître aimable une personne moins favorisée de la nature sous les autres rapports. Il était donc aussi impossible à notre Irlandais de résister à des charmes si touchans, qu'il le serait à un baril de poudre de ne pas éclater au contact d'une étincelle. Toutefois je n'affirmerai point qu'un grain d'intérêt ne se mêlât à beaucoup d'amour dans le sentiment qui remplit le cœur de Gilfillan à la vue de notre héroïne; d'autant que l'on peut dire, sans faire injure à la nature humaine, que l'amant le plus désintéressé ne trouve jamais aucun inconvé-

nient à ce que sa maîtresse possède avec ses avantages personnels une belle fortune.

Gilfillan fit ouvertement la cour à Catalina la dixième fois qu'il se trouva avec elle, et la onzième il lui offrit sa main et sa fortune, consistant, comme il l'avouait, en son épée, qu'il mit aux pieds de la belle Américaine. Il donna cependant à cette déclaration hardie quelque chose de si gai, de si original, l'emphase et le comique se mêlaient si singulièrement dans ses expressions et ses gestes, que Catalina, au lieu de se fâcher, rit beaucoup de cette rodomontade, et s'accoutuma ensuite sans s'en apercevoir à écouter ses extravagances, qui l'amusaient, ne supposant pas qu'il y eût le moindre inconvénient à recevoir les attentions d'un homme de ce caractère. En même temps elle se livrait à tous les divertissemens de la saison, et devint la beauté régnante.

Ce fut alors que sir Thicknesse-Throgmorton sentit quelques velléités d'honorer Catalina de son attention. Il est remarquable que les plus insipides personnages ne manquent jamais d'entourer les femmes les plus brillantes, de même que l'on voit les insectes attirés par l'éclat des lumières. Outre cette disposition générale, un

autre motif excitait notre Anglais. Il était spécialement envieux de Gilfillan, dont la vivacité, la bonne humeur, l'esprit, l'offusquaient sans cesse, et jetaient dans l'ombre sa maussade fierté.

L'intention que le chevalier anglais avait de faire sa cour à notre héroïne se manifesta pour la première fois dans une soirée chez Son Excellence, où il se baissa pour ramasser son éventail, chose dont personne ne l'aurait cru capable pour qui que ce fût. Là-dessus, grand chuchottement parmi les dames qui avaient des filles à marier. Ce qui rendit cet acte plus remarquable, c'est que pour l'accomplir, sir Thicknesse, grace à sa roideur naturelle et à la gêne de son grand uniforme, fut forcé de mettre un genou en terre. Les jeunes demoiselles riaient derrière leur éventail, et Gilfillan assura qu'il avait cru voir une idole de bois informe présentant de l'encens à une jolie prêtresse, comparaison qui pouvait passer hardiment pour un *bull* irlandais. Après cet exploit glorieux, sir Thicknesse se retira dans un coin du salon, où il se renferma dans son indifférence dédaigneuse, persuadé qu'il en avait fait assez pour une première fois.

Malgré le peu de cas que ce gentilhomme semblait faire de l'opinion des autres, l'idée de

voir associer son nom à celui de la beauté régnante flattait son orgueil. En conséquence, sa première galanterie fut suivie de démonstrations encore plus significatives, et bientôt madame Van Borsum, madame Van Dam, madame Twentyman et les autres matrones décidèrent à l'unanimité qu'il n'y avait plus rien à espérer pour leurs filles de ce côté, et que Catalina serait lady Throgmorton. Pas une d'elles ne croyait possible que l'on pût refuser un chevalier baronnet, un aide-de-camp du gouverneur, un homme né dans la vieille Angleterre. D'après cette décision, notre héroïne devint l'objet de leurs attentions marquées et de leur haine secrète.

Mistress Aubineau, avec le vif instinct d'un chaperon de jeune fille à marier, s'aperçut des deux importantes conquêtes de Catalina, et se mit à peser en elle-même les divers avantages de l'une et de l'autre : quant au pauvre Sybrandt, elle regardait l'engagement pris avec lui comme un arrangement de campagne qu'il était facile de rompre. « Si Catalina épouse Gilfillan, » pensait mistress Aubineau, « elle pourra un jour devenir comtesse, mais avec un titre seulement irlandais et point de terres. Si elle épouse sir Thicknesse, elle devient tout de suite femme de qualité,

femme d'un baronnet anglais; le degré ne fait rien, il suffit d'être noble, et puis il a de la fortune; et si ses biens sont un peu grévés, la dot de Catalina remettra tout en bon ordre. » Après ces réflexions, elle se détermina à encourager les prétentions de l'Anglais.

Mais Gilfillan, en vrai Milésien, n'était pas homme à se laisser décourager. « Par mon ame, » s'écria-t-il, « décourager n'est pas un mot de notre langue, c'est une importation anglaise. » Il n'était donc pas possible de le rebuter, et mistress Aubineau employait en vain à cet effet toutes les petites négligences, toutes les petites impolitesses qu'une femme de bonne compagnie pouvait se permettre. Gilfillan ne paraissait pas s'apercevoir des unes, et lui reprochait les autres avec une gaîté si comique, que souvent elle se raccommodait avec lui en riant, et d'autres fois elle se disait avec dépit qu'il fallait renoncer à l'éloigner.

CHAPITRE XXV.

Manœuvres matrimoniales.

Les manœuvres les plus actives, et en même temps les moins judicieuses, sont en général celles d'une bonne dame pour l'établissement de sa fille, ou de quelque jeune personne qu'elle a prise sous sa protection. Mistress Aubineau ne faisait que donner des soirées, des bals, des dîners où elle avait soin de placer sir Thicknesse à côté de Catalina. Il ne manquait jamais, en ces occasions,

de lui faire quelque remarque sur le temps, après laquelle il lui proposait de boire un verre de vin avec lui. On ne sait ce qu'auraient pu produire avec le temps ces attentions séduisantes, si le génie actif de Gilfillan n'eût pas été là pour contreminer tous les plans de Throgmorton. Cet entreprenant Milésien avait toujours l'adresse de s'emparer du siège de l'autre côté de notre héroïne, et de faire oublier, par sa bonne humeur, ses récits piquans, sa galanterie, la solennelle stupidité de son rival. On observa souvent que les joyeux propos du colonel poussaient le chevalier à manger de dépit avec une telle voracité qu'il en devenait plus stupide encore ; tandis que son antagoniste, de plus en plus animé par le plaisir d'être écouté, et le vin qu'il ne ménageait pas, finissait par devenir importun et presque effrayant pour sa voisine. La digne matrone, mistress Aubineau, jugea bientôt que les dîners n'étaient pas les lieux les plus convenables pour faire avancer des affaires de mariage, du moins quand il s'agit d'Anglais ou d'Irlandais.

Mistress Aubineau se borna donc aux soirées. Catalina avait une belle voix, et tout le talent que l'on pouvait acquérir en ce temps barbare, où presque toute la musique de notre monde occi-

dental se faisait par les oiseaux dans les bois, où pas une dame ne possédait une harpe à l'aide de laquelle elle pût commettre des meurtres, où la maigre et vieille épinette figurait seule parmi les instrumens employés contre notre liberté. Malheureusement pour notre héroïne, sa cousine avait chez elle une de ces ingrates machines, et la pauvre fille était obligée de se torturer chaque soir pour en tirer quelques sons plus semblables à des cris d'animaux qu'à de l'harmonie. Catalina était ennuyée à périr; ses auditeurs n'étaient pas moins fatigués, mais chacun s'écriait: « C'est charmant! quel joli petit air! » à la fin de chaque morceau. Sir Thicknesse assis à côté de l'épinette battait la mesure à faux jusqu'à ce qu'il tombât dans des réflexions profondes, ou s'endormît tout-à-fait. Là son rival infatigable se trouvait encore sur son chemin. Sa voix était sonore et touchante; et, quand il murmurait les chants plaintifs de la vieille Irlande, même sans les paroles, ses accens allaient au cœur; mais s'il chantait avec toute l'énergie de son ame une de ces anciennes mélodies irlandaises, telles qu'Ellen a Roon, tous les yeux se mouillaient, et le silence régnait jusque dans le salon du thé. Il apprit à Catalina quelques-uns de ces beaux airs nationaux; et, lorsqu'ils les

exécutaient ensemble, leurs voix, leurs cœurs semblaient former ensemble une riche et suave harmonie, et les chances de succès du baronnet étaient renvoyées bien loin.

Mistress Aubineau, voyant que le dieu de la musique ne lui était pas plus favorable que celui de la table, changea encore une fois ses batteries, et convoqua les Orphées et les Arions du jour, Curaçao Bick et Will, dit Ticklepitcher, pour présider chez elle à une soirée dansante. Mais, hélas! le génie de la vieille Irlande l'emporta encore ici sur celui de la vieille Angleterre. Gilfillan dansait avec la légèreté d'un Mercure ailé, Throgmorton avec la lourdeur d'un ours. De plus, le dernier était si long-temps à mettre en mouvement sa pesante machine, que l'agile Irlandais avait toujours le temps de s'emparer avant lui de la main de Catalina, à la grande confusion de la maîtresse du logis.

La bonne dame eut alors recours aux visites du matin, aux tête-à-tête; elle invitait sir Thicknesse sous différens prétextes à passer chez elle, et le laissait adroitement avec Catalina. Cet expédient réussit encore plus mal que les autres. Une conversation tête-à-tête ne pouvait convenir à Throgmorton. Dans le monde son silence pas-

sait pour de l'orgueil, et n'était, comme la plupart des silences auxquels on donne ce prétexte, que de la stérilité d'esprit. Il passait quelquefois plusieurs heures sur un canapé, dans le salon de mistress Aubineau, frottant sa botte avec le bout de sa cravache, et regardant Catalina bien en face. Une fois, il ouvrit cependant la bouche pour lui demander si elle n'avait pas été à la revue, et sa réponse négative, lui donna beaucoup d'humeur, parce qu'il avait figuré dans cette revue avec un nouvel uniforme. Il se trouva donc grièvement offensé de cette indifférence de la jeune demoiselle, et passa le reste de la matinée sans daigner la déconcerter par ses regards.

Ces agréables visites étaient fort souvent troublées par Gilfillan, qui faisait la sourde oreille à toutes ses insinuations polies par lesquelles on fait sentir à quelqu'un que sa compagnie n'est pas tout-à-fait bien venue. Le fait est qu'il demandait rarement qui était au logis; il arrivait en chantant ou en sifflant, entrait dans le salon sans cérémonie, et s'il n'y trouvait personne, attendait patiemment que l'on vînt. Quand il s'ennuyait de rester trop long-temps seul, il s'en allait aussi gaiement qu'il était venu. Comme sa présence soulageait un peu Catalina de la pesante

monotonie du baronnet, elle l'accueillait avec des sourires qui allaient presque jusqu'au cœur impénétrable de son rival : en ces occasions ce dernier frappait sa botte encore plus fort et devenait encore plus maussade s'il était possible.

Cependant Catalina ne supposait pas que les attentions de ses messieurs eussent aucun but sérieux. Elle prenait trop peu d'intérêt à l'un ou à l'autre, pour voir très-juste à cet égard ; d'ailleurs la morgue stupide de l'Anglais et les rodomontades de l'Irlandais rendaient leurs intentions obscures et douteuses. Mais en pareil cas les jeunes demoiselles sont bientôt éclairées par les propos de ceux qui aiment à s'occuper des affaires d'autrui. Il est certain que Catalina avait un peu de coquetterie avec l'un de ses admirateurs et riait volontiers avec l'autre ; mais il n'est pas moins certain qu'elle ne voyait rien de grave dans tout cela, lorsqu'à sa grande surprise des félicitations lui arrivèrent de tous côtés sur son importante conquête. De bonnes dames allèrent même jusqu'à lui demander, « quand se ferait le mariage ; si ses parens avaient accordé leur consentement, enfin comment se portait M. Sybrandt et s'il ne viendrait point passer quelques mois en ville. »

Notre héroïne était singulièrement vexée par ces questions. Quoique belle comme un ange, elle n'était cependant qu'une faible femme. La dissipation d'une grande ville, la nouveauté des objets qui l'entouraient, l'encens que l'on prodiguait sans cesse à cette vanité que l'on trouve toujours dans quelque repli du cœur humain, tout contribuait à obscurcir dans son esprit le souvenir de Sybrandt. Souvent elle pensait à lui avec une tendre reconnaissance; mais elle était aussi souvent distraite de cette pensée par des visites, des bals, une toilette à faire, des billets à écrire : enfin elle cessa d'être sa pensée dominante et le principe régulateur de ses actions.

Les communications entre New-York et Albany étaient peu fréquentées l'hiver; plus d'une fois même elle manqua, faute de temps, des occasions d'écrire à ses amis. Ses lettres à Sybrandt étaient donc rares et à de très-longs intervalles.

« Ma chère, » dit un jour à sa femme M. Aubineau, « madame Twentyman vient de me demander quand nous marierions Catalina avec le baronnet. » — « Mais avez-vous oublié que votre jeune amie est promise à son cousin? » — « Non, mon cher, je ne l'ai pas oublié. Graces à Dieu, ma mémoire est encore nette. » — « En ce cas, ma

chère, vous avez donc le projet de vous jouer de sir Thicknesse-Throgmorton? » — « Non, mon cher, je n'ai pas un semblable projet. » — « Alors c'est de Catalina que vous voulez vous moquer? » — « Je ne vous comprends pas, mon ami. »

« Il me semble, ma chère, que, connaissant, comme vous le faites, l'engagement de cette jeune personne, encourager les attentions de sir Thicknesse pour elle, quand vous savez qu'elles doivent être vaines, c'est ce qui s'appelle se jouer de lui. »

« Et monsieur, qu'est-ce qu'un engagement pris entre deux jeunes gens sans expérience qui sont devenus amoureux l'un de l'autre parce qu'ils ne savaient à quoi passer le temps à la campagne? »

« Je penserais quant à moi, madame, qu'une promesse faite à la campagne est aussi valable que si elle eût été faite à la ville.

« Mais monsieur Aubineau, vous extravaguez. Manquer un établissement! un titre! et pour rien. Pensez-vous à ce que vous dites? »

« Je dis qu'aucun établissement, aucun titre ne peut servir d'excuse pour agir déloyalement. » — « Juste ciel! de quels termes vous vous servez, monsieur! » — « Cette jeune personne vous a été

confiée par ses parens, qui ont sanctionné son engagement avec son cousin; et nous sommes en quelque sorte responsables de sa conduite. Que dira son père?» — « Peu importe ce qu'il dira.» — «Et sa mère?» — «Elle dira sans doute que nous avons bien fait de rompre ce fol engagement campagnard; elle nous remerciera de l'avoir rendue la mère d'une lady.»

« C'est de quoi je doute très-fort. » — « Si elle nous en savait mauvais gré, ce serait la mère la plus dénaturée. Comment, madame Van Borsum, madame Van Dam et madame Twentyman, et toutes les autres dames qui ont des filles à établir, sont prêtes à mourir d'envie.»

« Qu'elles en meurent si cela leur plaît.»

« Quelle dureté! homme barbare, n'êtes-vous pas honteux de vous-même? Les pauvres femmes!»

« Mais il n'est pas question d'elles. Il ne s'agit pas de ce que les autres peuvent penser ou dire, mais de ce que nous devons faire. C'est là-dessus que je voudrais vous consulter.»

« Vous me consulterez autant qu'il vous plaira; mais je dois vous prévenir d'avance que tout ce que vous pourrez dire ne changera en rien mes opinions et ma conduite.»

«Oh! s'il en est ainsi, madame, je suivrai ma vo-

lonté. J'écrirai aujourd'hui même pour inviter Sybrandt Westbroock à venir passer avec nous le reste de l'hiver. Il faut bien que lui-même veille à ses intérêts, puisque vous ne voulez pas le faire. »

« Si vous l'invitez, je vous avertis que je ne serai pas fort polie envers lui. » — « Alors je serai doublement poli. » — « Vous le serez? » — « Oui. »

Le monosyllabe le plus bref indique toujours une ferme décision, et celui-ci fit trembler madame Aubineau. « Nous ne pouvons le loger dans la maison, » reprit-elle, après avoir passé quelques minutes à débattre en elle-même si c'était le moment de se mettre en colère.

« Je ferai mettre un lit dans ma bibliothèque. » — « Alors il faudra faire enlever les tablettes. » — « On les enlèvera. » — On les enlèvera? » — « Oui. » — Autre monosyllabe diabolique; une femme, une épouse, pouvait-elle le supporter? « Mon cher, permettez-moi de vous dire.... » — « Il n'est pas nécessaire de me rien dire, ma chère. » — « Vous avez bien voulu me prévenir tout-à-l'heure que tout ce que je dirais ne changerait ni vos opinions ni votre conduite; je suis exactement de la même humeur. Un messager dn gouvernement part demain pour Albany, il

portera ma lettre. » En achevant ces mots, M. Aubineau prit son chapeau et sortit pour aller au club perpétuel, ancienne institution alors florissante dans la bonne ville de New-York. Un certain nombre de ses membres devaient toujours être rassemblés d'après le règlement, et c'est de là que dérivait son nom de club perpétuel.

« Quelle mule obstinée! » s'écria madame Aubineau, quand son mari fut assez éloigné pour ne pas l'entendre. « Un homme qui se refuse à écouter les bonnes raisons que l'on veut lui donner est aussi détestable, — aussi détestable,... qu'une femme qui ne veut pas entendre raison, murmurait sa conscience. » Madame Aubineau était au fond une femme assez raisonnable, elle prêta l'oreille à ce moniteur secret qui lui suggéra quelques idées plus justes sur l'objet en question. Elle résolut donc d'être extrêmement polie envers Sybrandt, s'il venait, et de se dédommager de cette contrainte en nuisant à sa cause de tout son pouvoir. Le soir même, M. Aubineau informa Catalina de l'invitation qu'il avait faite à Sybrandt. A cette nouvelle, une vive rougeur couvrit son visage; était-ce le plaisir, la surprise ou la crainte qui causait son émotion,

c'est ce que je ne saurais dire. Quels que fussent ses sentimens, elle les renferma dans son sein et ne prononça pas une parole.

CHAPITRE XXVI.

Le portrait volé.

Sybrandt reçut l'invitation de M. Aubineau, et obtint avec quelque peine le consentement de M. Denis Vancour pour l'accepter. Le colonel approuva ce voyage, et madame Vancour ne s'y opposa point, bien qu'elle eût la plus grande envie de le faire. Elle reconnaissait et suivait le principe anté-diluvien, que dans les affaires qui regardaient les hommes, c'était à eux qu'il ap-

partenait de décider. Mais cet arrangement lui déplaisait fort. Une secrète correspondance entre elle et madame Aubineau avait eu lieu dernièrement, et la probabilité de devenir la mère d'une lady lui avait été montrée, et l'avait singulièrement flattée. Sans doute aucune mère dans ce vaste hémisphère n'aurait pu résister à une semblable tentation. La pomme d'Eve n'était rien en comparaison. La bonne dame ne pensait à autre chose tout le jour, et trois nuits de suite elle rêva qu'elle voyait sa fille avec une couronne de baronne au lieu de son bonnet de nuit. Cependant elle ne fit rien pour empêcher la visite de Sybrandt, se fiant d'ailleurs aux assurances contenues dans une lettre de madame Aubineau, apportée par le même messager. Cette dernière affirmait qu'elle se chargeait de rendre nulle l'impertinente intervention de M. Aubineau.

Le bon Denis, voulant que son neveu et héritier lui fît honneur à la petite cour du gouverneur, commanda pour lui deux habits complets à son propre tailleur, qu'il regardait comme le plus habile homme de sa profession. Il est certain qu'il demandait la plus grande quantité d'étoffe possible; mais ce qui le distinguait particulièrement, c'est qu'il l'employait avec la plus

scrupuleuse fidélité. Les couleurs favorites de Denis étaient le tabac d'Espagne et le gris de fer ; elles furent donc désignées pour les deux habits, que l'on recommanda de faire très-amples, parce qu'il est toujours probable qu'un homme grossira avec le temps, et que même dans le cas contraire on a de la ressource avec un vêtement trop large. Ariel avait fait cette sage observation d'après sa propre expérience, et il se chargea d'aller de temps en temps stimuler la lenteur de maître Goose Ten Broeck, qui, au bout de trois semaines, rapporta l'ouvrage complet, aussi triomphant qu'Hercule à la fin de ses douze travaux. Sybrandt mourait d'impatience ; mais l'ouvrage de l'honnête Goose était si parfait, qu'il était impossible de se plaindre de l'avoir attendu. Il n'allait pas précisément *comme de cire*, il flottait au contraire librement à une distance respectueuse du corps. Quand cette importante affaire fut terminée, le bon Denis donna sa bénédiction au jeune voyageur, en y joignant une abondance de sages avis et une bourse bien garnie. « Le diable m'emporte, Sybrandt, » disait le petit Ariel, « si je ne serais pas tenté d'aller avec vous ; mais je pense que je ne le puis maintenant, car je viens de promettre au vieux Ten

Broeck de greffer ses pêchers aux premiers jours du printemps. »

« Bon voyage, massa Sybrandt, » dit le fidèle Tjerk; « bon voyage, vous jamais plus voir le vieux nègre. » Sybrandt, touché jusqu'aux larmes, tendit la main au vieux compagnon de ses premières aventures; et la prédiction du bon homme s'accomplit en effet, car il mourut d'une crise de rhumatisme, quinze jours après le départ de Sybrandt. Paix à ses mânes, tout noirs qu'ils sont! sa mémoire doit être honorée, puisqu'il fut un de ses serviteurs dévoués dont la race s'est éteinte depuis long-temps, grace aux soins de ceux qui s'occupent sans relâche d'améliorer la condition humaine, et veulent se mêler des affaires de tout le monde.

Tandis que ces choses se passaient à la campagne, notre héroïne n'était pas peu embarrassée de se rendre compte de ses sentimens. En certains momens elle se réjouissait de l'arrivée de son cousin, en d'autres elle la redoutait. Quelquefois il lui semblait qu'il tardait beaucoup trop, et son orgueil en était blessé; d'autres fois elle souhaitait qu'il ne vînt point, n'étant pas sans inquiétude sur l'effet que produiraitparmi le beau monde de New-York, surtout parmi les aides-de-

camp, les manières et le costume provincial de Sybrandt. Sir Thicknesse et Gilfillan continuaient leurs assiduités ; le premier rassembla même toutes ses forces, à l'instigation de madame Aubineau, et sa galanterie prit un tel essor, qu'il parla trois fois à Catalina pendant toute une matinée. Quant à l'infatigable Milésien, il jurait à cette belle, au moins une douzaine de fois par jour, qu'elle était un ange, et qu'il mourrait pour elle avant la fin de la saison. Il est sûr qu'il était profondément atteint, mais comme peut l'être un militaire, un Irlandais ; car, en dépit de l'amour qui le consumait, il ne laissait pas d'être l'homme le plus gai, le mieux portant du monde, riant, dansant, chantant, jouant, buvant comme si de rien n'était.

Catalina était souvent très-empêchée pour le contenir dans les bornes du respect. L'amant irlandais est le plus entreprenant de tous les amans. Les gens de ce pays n'ont peur de rien, pas même de leur maîtresse. Notre héroïne était souvent obligée, quand elle se trouvait seule avec lui, de se fâcher sérieusement. Un jour il entra en chantant sa ballade favorite ; et voyant sur la table un portrait de Catalina, qu'un habile peintre venait de finir, il s'en empara, exprimant le

galant désir de le garder, au moins quelque temps. Catalina lui fit de justes représentations sur l'inconvenance de son procédé ; il se mit à rire ; elle se mit en colère, il rit plus fort ; elle voulut lui faire entendre les conséquences désagréables que pourrait avoir pour elle cette faveur qu'il sollicitait, tout fut inutile ; il répondit par des rodomontades et des sermens de lui rendre ce trésor précieux quand il l'aurait adoré pendant une seule nuit, pourvu que ses baisers ne l'eussent pas effacé ; enfin il tourna si bien la chose en plaisanterie, qu'il emporta le portrait, en promettant solennellement de le rapporter le lendemain.

Cependant le jour suivant il ne restitua point le portrait, et donna de si bonnes excuses pour le retenir, que Catalina avait presque honte de prendre au sérieux toutes ces bouffonneries. Enfin ce n'est qu'au bout d'une semaine qu'il rendit la miniature, en assurant que sans la vénération qu'elle lui avait inspirée comme l'image d'une divinité, elle eût été détruite par l'intensité de sa dévotion. En peu de temps cette incartade fut pardonnée et oubliée par Catalina.

CHAPITRE XXVII.

Un héros en culotte tabac d'Espagne. — Vengeance de sir Thicknesse.

Peu de jours après, Sybrandt arriva dans son habit tabac d'Espagne, bien propre à renverser à lui seul les espérances de l'amant le plus sûr des affections de sa maîtresse. Quel contraste avec le brillant uniforme écarlate d'un aide-de-camp! Pauvre Sybrandt! quelle supériorité intérieure pouvait lutter contre ce désavantage extérieur? Catalina le reçut, je ne saurais dire comment :

elle ne le savait pas elle-même, comment pourrais-je le savoir? C'était un singulier mélange d'indifférence affectée et de bon accueil également affecté, de crainte de montrer trop peu de sensibilité et de répugnance à en trop montrer. Bref, cette entrevue avait quelque chose de gêné, de gauche, que Sybrandt augmenta en tombant tout à coup dans l'un de ses anciens accès de timidité et d'embarras. De semblables rencontres après une absence ont souvent été le prélude d'une éternelle séparation.

Le lendemain de son arrivée, Sybrandt débuta avec son habit tabac d'Espagne dans une soirée que donnait le gouverneur pour l'anniversaire de la naissance du roi. Toute l'aristocratie de la ville était réunie en cette solennelle occasion, et plusieurs personnes principales, afin de donner un plus grand air à la fête, n'y vinrent qu'à plus de sept heures du soir. Les paniers et les coiffures étaient prodigieux, et la plupart des dames se rendirent à cette célèbre soirée la tête en dehors de l'une des portières de leur voiture, et leur panier passant en dehors de l'autre. Il est vrai que leurs manches n'avaient pas l'ampleur qu'exige la gracieuse mode actuelle, et qu'un dandy myope ne risquait pas de prendre le bras d'une demoi-

selle pour son corps, comme l'on m'assure que cela est arrivé dernièrement à un danseur, qui pressa de ses deux mains la manche de la danseuse qu'il avait invitée à walser. Que de jolis petits souliers pointus à hauts talons, ornés de boucles de diamans, triomphèrent pendant cette nuit de cœurs jusqu'alors insensibles! Les dames les plus âgées, ou plutôt les moins jeunes, étalaient d'anciens bijoux légués de mère en fille, dont l'origine remontait à plusieurs siècles. On remarqua au milieu de ces reliques du temps passé une paire de gants brodés, que la mère de celle qui les portait alors avait mis dans un bal de cour sous le règne du galant Charles II. Il était de tradition dans la famille que ce monarque avait été sur le point de danser avec leur aïeule, et l'avait comparée à Nell Gwin et à la duchesse de Cleveland.

Tous les dignitaires de la colonie étaient présens en grand costume; les magistrats dans ces magnifiques perruques qui, suivant le capitaine Basil Hall, donnent tant de poids aux décisions des juges anglais, et indiquent par leur dimension le degré d'éminence de leur porteur dans l'ordre judiciaire. Dans cette petite cour, comme dans celle qu'elle représentait en miniature, la

considération se mesurait suivant le rang que l'on occupait auprès de la source de tout honneur, de toutes graces, le gouverneur ou le roi.

Au milieu de ces grandeurs, de cet éclat, quelle figure pouvait faire l'humble et obscur Sybrandt, qui ne se recommandait que par des qualités personnelles, qui ne portait pas avec honneur un nom illustre, qui n'exerçait aucune charge? Ajoutez à cela le contraste qu'il aperçut lui-même entre son habit modeste et les brillans uniformes des officiers; vous comprendrez qu'il ne pouvait se défendre d'un sentiment pénible d'infériorité, et ne devait pas oser se mouvoir devant les majestueuses perruques, les imposans paniers, les éblouissantes épaulettes.

A ce sentiment d'infériorité, d'autres motifs de vexation vinrent se mêler. Quand on se fut dit à l'oreille que ce monsieur en tabac d'Espagne était le prétendu de la belle Catalina, on lui fit subir un examen si minutieux, si direct que le courage d'un lion ne l'aurait pu supporter.

Les jeunes personnes qui enviaient notre héroïne pour la conquête des deux aides-de-camp, s'en vengèrent en se moquant de son amant campagnard derrière leur éventail.

« Seigneur! » disait miss Van Dam à miss Van

Borsum, « avez-vous jamais vu un jeune homme plus bizarrement accoutré, et plus déconcerté? Il paraît hors de lui-même. » — « Et ses culottes tabac d'Espagne, » disait l'autre; « il est fort bien cependant; mais qu'est-ce qu'un homme sans épaulettes? »

Mes lectrices voudront bien excuser l'insertion d'un certain mot insolite dans la réponse de la jeune demoiselle, en observant qu'elle parlait bas et que la délicatesse de bon ton, c'est-à-dire ce genre de délicatesse qui ne porte que sur les mots, n'est essentielle à conserver qu'en public.

Tandis que les jeunes filles critiquaient la toilette de notre héros, leurs mamans discutaient ses autres mérites. « On le dit fort riche », dit l'une. — « Qui vous a dit cela? » reprit l'autre. — « Il a deux oncles vieux garçons et riches comme Crésus. » — « Quel est ce Crésus? Je n'en ai jamais entendu parler. » — « Quelque riche marchand de Londres, je suppose. » — « Mais est-il certain qu'il héritera de ces deux vieux garçons? » — « Très-certain; l'un des deux l'a adopté, l'autre lui laisse tout son bien par testament. » — « Quelle pitié qu'il épouse une coquette comme miss Vancour! » — « C'est pitié en effet! il mériterait une meilleure femme; » et elle pensait à sa fille.

« C'est bien vrai, » dit l'autre, et elle pensait aussi à sa fille. Toutes deux, commençant à désespérer d'avoir des aides-de-camp, se seraient volontiers rabattues sur un riche propriétaire.

Peu d'heures après cette conversation, Sybrandt, à la requête de ces dames, leur fut présenté, et elles le présentèrent à leurs filles. — « Est-il assez riche pour me ramener *au pays?* » dit miss Van Borsum à sa mère. *Le pays* signifiait alors la vieille Angleterre, les habitans des colonies dédaignant de reconnaître celle-ci pour leur patrie « Est-il assez riche pour me ramener *au pays?* » — « Il est riche comme Crésus, le grand négociant de Londres. » — « En ce cas je suis décidée à faire sa conquête en dépit de ses culottes tabac d'Espagne, » pensa miss Van Borsum.

Par une de ces manœuvres inextricables dans lesquelles les dames sont expertes, Sybrandt se trouva engagé à danser un menuet avec miss Van Borsum. Cette jeune personne égalait presque Catalina dans cette noble et gracieuse danse, et son joli petit pied y trouvait l'occasion de porter des coups meurtriers aux spectateurs. Notre héros dansait passablement, mais les culottes tabac d'Espagne! elles le perdirent auprès

de toutes les mères et de toutes les filles qui ne savaient pas qu'il était l'héritier de deux riches célibataires.

Gilfillan ayant appris par le babil communicatif des vieilles dames, que Sybrandt était le rival vraiment formidable, l'examina d'un air moqueur. Sybrandt lui rendit avec usure ses regards provocans; mais le bon naturel de l'Irlandais, l'emportant sur sa jalousie, lui fit bientôt reprendre à l'égard de Sybrandt cette bienveillance que les gens de son pays ont coutume de montrer à un étranger.

« Par les braies de mon noble aïeul le prince de Breffny! » se dit-il à lui-même, « que puis-je craindre d'une paire de culottes semblables? » et il s'introduisit auprès de notre héros avec une si franche cordialité, que celui-ci se sentit entraîné vers lui, bien qu'il sût aussi qu'il était son rival. Comment le savait-il? la chose est toute simple. Après avoir causé avec madame Van Borsum et dansé avec sa fille, il ne pouvait rien ignorer de ce qui concernait Catalina.

La conduite de sir Thicknesse fut absolument l'inverse de celle du colonel. Il affecta de ne point prendre garde à Sybrandt, et passa devant Catalina sans paraître la voir. Il ne lui répondit

point quand elle lui adressa la parole, ne l'invita pas une seule fois à danser, et fut prêt à faire sa cour à miss Van Dam; mais il ne sut comment s'y prendre: enfin il se retira dans un coin où il passa deux heures à bouder. Ce ne fut pas tout; pendant le souper il refusa net de découper un dindon, à la prière de la femme du gouverneur: audace inouie, qui fit tomber la fourchette des mains de tous les convives. La nuit il se consulta avec son oreiller et prit la résolution de briser le cœur de Catalina en l'abandonnant. Jamais il n'entra dans l'esprit de ce digne gentilhomme qu'elle pût être charmée de se débarrasser de lui; et pour la mortifier encore davantage, il se proposa de montrer de l'amour à une autre. A cet effet il choisit la femme d'un honnête bourgeois de la Grande-Rue, à laquelle il écrivit un billet-doux en anglais. La bonne femme, qui n'entendait que le hollandais, pria son mari de lui dire ce que contenait ce billet. Le bourgeois n'en savait pas plus que sa femme, et comme Gilfillan était un de ses chalands, il lui confia l'épître pour qu'il leur en donnât l'explication. Après l'avoir eue pleine et entière, il se rendit chez le baronnet, auquel il fit de sages remontrances sur sa conduite. « Vous ne poufoir pas

épouser ma femme », disait-il, « puisqu'elle afoir téjà un mari. C'est tonc un grand pêtise de faire la cour à elle. » Gilfillan fit courir cette anecdote avec des embellissemens de sa façon, et l'important baronnet fut si piqué des railleries que son aventure lui attirait, qu'il demanda un congé et repassa en Angleterre, où il trouva bon nombre de gens disposés à prendre la stupidité pour la dignité, et l'insolence pour la noblesse des manières. Je prie le lecteur d'observer que je parle d'une époque reculée ; car chacun sait à quel point le dandy anglais s'est perfectionné de nos jours.

CHAPITRE XXVIII.

Où l'on verra combien la couleur des habits d'un héros peut influer sur sa destinée.

Notre héroïne était une femme charmante, mais une femme, une jeune femme, et comme telle, la mode, les propos du monde, l'opinion des autres personnes de son sexe, avaient un grand pouvoir sur son esprit. Il était donc impossible qu'elle résistât à la contagion de moquerie excitée par l'habit tabac d'Espagne. Le chuchottement des jeunes personnes, les remarques dé-

daigneuses des dames, les discours détournés et malicieux de madame Aubineau, joints à la conviction intérieure que Sybrandt jouait un rôle assez insignifiant dans cette imposante assemblée, tout cela ne la disposait pas très-favorablement pour lui. Faut-il la blâmer de cette faiblesse? faut-il l'attribuer au caractère féminin, si naturellement enclin à se laisser entraîner par l'exemple d'autrui, même sur les objets les plus importans? Arrêtons-nous à cette dernière supposition ; et, pour ne pas être injustes envers les femmes, avouons que malgré les petits défauts qu'on peut leur reprocher, elles sont encore la plus délicieuse partie de la création, la consolation de l'homme à tous les âges et dans toutes les conditions de la vie. Mais je prêche sans doute des convertis, et j'oublie de continuer l'explication du changement qui s'opéra dans les affections de Catalina par le funeste effet des culottes tabac d'Espagne.

S'il est vrai qu'un vêtement élégant, de bon goût, prête souvent des charmes à une personne ordinaire, un vêtement disgracieux et baroque peut produire l'effet contraire. Catalina ne se représentait plus son cousin sans l'habit tabac d'Espagne; et le ridicule du dernier s'identifiait si

bien avec le premier, qu'elle en vint insensiblement à rougir de son ancien admirateur. Elle reçut ses attentions avec un embarras évident, une froideur hautaine qui l'offensèrent d'autant plus, qu'il avait assez de jugement pour apprécier la foule dorée qui l'entourait, et sur laquelle il ne pouvait se dissimuler sa propre supériorité. Il ne parla plus à sa cousine pendant le reste de la soirée ; et bien qu'elle sentît que cette négligence était méritée, elle augmenta sa mauvaise humeur contre lui. « Gilfillan n'aurait pas agi de la sorte, » pensait-elle ; « plus je le traite mal, plus il devient attentif et soumis. » Elle prenait sa soumission à ses caprices et à ses dédains pour la preuve d'une forte passion ; erreur dans laquelle bien des femmes sont tombées pour leur malheur, et qui sera encore fatale à bien d'autres, malgré tout ce que je pourrais dire à ce sujet.

Avant la fin du bal, chacun put apercevoir un refroidissement marqué entre les deux amans ; et le colonel, qui les examinait avec l'œil exercé d'un homme du monde, redoubla de soins et d'empressement. Il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'ils furent reçus avec un redoublement d'indulgence ; car, je l'ai déjà dit tout à l'heure, Catalina était femme ; et quelle femme manqua jamais

de payer avec usure la négligence d'un amant, même quand elle a été provoquée par sa faute? « Si elle croit m'inspirer de la jalousie, elle se trompe fort, » disait en lui-même Sybrandt, tandis qu'il respirait avec peine.

Le lendemain au déjeûner de famille il parla peu et pensa beaucoup : c'est le vrai moyen de paraître stupide. Madame Aubineau lui fit cent questions sur le bal, et spécialement sur miss Van Borsum. Mais elle ne put rien tirer de lui, sinon que cette demoiselle lui plaisait infiniment : c'était faux. Catalina répliqua par l'éloge de Gilfillan, qu'elle termina en disant qu'il lui plaisait infiniment : c'était également faux. Il l'amusait, flattait sa vanité, mais dans le fond elle n'avait pour lui ni amour, ni estime. Notre héros, quoiqu'il vînt de présenter sa tasse à madame Aubineau, qui servait le thé au moment où Catalina dit que le colonel lui plaisait, notre héros, dis-je, se leva sans mot dire, prit son chapeau et sortit, malgré les efforts de la maîtresse du logis, qui lui criait qu'elle avait pris un engagement pour lui ce matin.

« Catalina, » dit cette dame, « comptez-vous épouser cet original avec son habit tabac d'Espagne?» — « Il a d'excellentes qualités. » — « Mais il

a des culottes tabac d'Espagne. » — « Il est brave, généreux, sensible ; il a des connaissances, des talens. » — « Avec tout cela, il porte des culottes tabac d'Espagne. » — « Il a l'approbation de mes parens. » — « Et la vôtre ? » — « Il l'avait quand il a obtenu la leur. » — « Et maintenant vous vous en repentez, » dit madame Aubineau en regardant fixement sa cousine. — « Il m'a sauvé la vie. » — « Cela exige de la reconnaissance, non de l'amour. » — « Il me l'a sauvée deux fois, trois fois. » — « Alors soyez doublement, triplement reconnaissante. » — « Mais, ma chère dame, — je crois, — je crois ; — non, je suis sûre que j'aime mon cousin au fond du cœur. » — « Comment? avec son habit tabac d'Espagne ? » — « J'avoue que je ne suis pas tout-à-fait sûre de cela, du moins ici, au milieu des beaux uniformes rouges, des brillantes épaulettes : mais je suis parfaitement sûre que je l'aimerais à la campagne. » — « En tabac d'Espagne ? » — « En toutes couleurs, je pense. A vous dire la vérité, ma cousine, je suis honteuse de la réception que je lui ai faite après une si longue absence, et de la manière incivile dont je l'ai traité hier au bal. Je ne sais quel mauvais démon m'inspirait. » — « C'était votre bon génie féminin qui vous disait à l'oreille qu'une perspective plus

brillante s'ouvrait devant vous. Ne savez-vous pas que vous pourriez être un jour comtesse? »

« Peut-être; mais j'aimerais encore mieux être une femme heureuse qu'une grande dame. » — «Vous pensez réellement ainsi? » dit la cousine en levant les yeux au ciel. — « Oui, je le pense. » — « Alors vous êtes plus ou moins qu'une femme, » répliqua la dame, confondue d'étonnement. »

« Ecoutez-moi, chère cousine, je sais que vous n'avez en vue que mon bonheur quand vous encouragez sir Thicknesse et le colonel Gilfillan. Mais je dois avouer que je n'aime ni l'un ni l'autre, et que je suis attachée à mon cousin Sybrandt. Le baronnet est un orgueilleux stupide, sans cœur et sans esprit. Le colonel, avec mille bonnes qualités, ou plutôt mille bons sentimens, n'est pas, je le crains, même j'en suis certaine, un homme intègre, un homme d'honneur. » — « Il n'est pas homme d'honneur! » répliqua madame Aubineau. — « Il s'est battu six fois en duel. » — « Oui, mais il ne paie pas ses dettes, et ne tient pas sa parole. » — « Il ne reculerait pas devant un dragon furieux. »

— « Oui; mais il est des hommes, et des hommes très-paisibles, dont il craint la présence : ce sont ses fournisseurs. L'autre jour je me prome-

nais avec lui, et je fus très-surprise de le voir insister pour me faire passer dans une petite rue fort étroite et fort malpropre. Il n'eut pas plus tôt pris ce chemin, qu'il changea encore de résolution, et m'engagea avec la même instance à passer par un autre côté. Je ne voulus point céder à cette nouvelle demande, et bientôt nous fûmes accostés par un artisan qui s'approcha respectueusement, et demanda à parler au colonel. — « Allez au diable, impudent faquin, » cria-t-il en colère, et il m'entraîna presque rudement en marmottant : « Audacieux coquin ! arrêter ainsi un gentilhomme dans la rue! » — « Le colonel avait raison, c'était une insolence. » — « Mais je connais assez nos artisans pour savoir qu'ils ne voudraient pas agir de la sorte envers un officier s'ils pouvaient espérer le rencontrer ailleurs que dans la rue. J'ai appris de mon respectable père que notre premier devoir est d'être juste, de remplir fidèlement nos engagemens. »

« On prend de singulières idées à la campagne. Mais ma chère, que comptez-vous faire de vos adorateurs ? »

« D'abord je me flatte, d'après la conduite du baronnet la nuit dernière, qu'il me débarrassera de ses assiduités; et si le colonel vient ce matin,

je lui parlerai franchement des promesses et des affections qui me lient. J'en appellerai à son bon sens et à sa droiture sur l'inconvenance de continuer ses soins; s'il persiste, j'éviterai soigneusement sa présence jusqu'à l'époque de mon départ. »

« Et moi, » pensa madame Aubineau, « je prendrai soin d'empêcher tout cela. » — « Mais que ferez-vous, » dit-elle, « de l'homme à l'habit tabac d'Espagne? »

« Je le traiterai comme il mérite de l'être. C'est moi qui me suis donné le premier tort avec lui, c'est donc à moi à faire les premiers pas pour une réconciliation. Je la provoquerai aussitôt que j'en trouverai l'occasion pour l'amour de lui, pour l'amour de moi-même; car d'après les sentimens que j'éprouve depuis deux jours, je suis bien convaincue que je ne puis le rendre malheureux sans être également malheureuse. »

« Bien! j'avoue que vous êtes incompréhensible pour moi, Catalina; mais je ne puis m'empêcher de vous aimer et de souhaiter votre bonheur. »

« Sur ce point, » dit Catalina avec gaieté, « peut-être suis-je assez âgée pour voir moi-même ce qu'il convient de faire. » — « Peut-être

que non, ma chère enfant. Les femmes ne peuvent guères savoir ce qui peut les rendre heureuses avant d'avoir été un an mariées. Mais quels sont vos projets pour aujourd'hui?

— « J'ai le projet de rester à la maison jusqu'au retour de mon cousin. Plus tôt nous nous expliquerons ensemble, mieux ce sera. » — « Moi j'irai faire des visites, n'ayant aucune explication, aucune réconciliation à faire avec M. Aubineau. Bonjour, je suppose que tout sera arrangé avant que je revienne. Mais Catalina, » dit-elle, en revenant sur ses pas, « ma chère amie, vous tâcherez de l'engager à quitter l'habit tabac d'Espagne. »

— « Je vous laisserai traiter cet article, ma cousine ; quant à moi, j'endurerai la mortification que ce costume peut me causer, comme une juste punition de ma folle conduite. » Hélas! Catalina n'eut jamais l'occasion d'exécuter cette bonne résolution.

CHAPITRE XXIX.

Une bonne résolution vient quelquefois trop tard.

Sybrandt, en sortant de chez madame Aubineau, alla droit au quartier du colonel Gilfillan, dans le dessein de lui faire connaître les droits qu'il avait sur Catalina, et de le prier de cesser de s'occuper d'elle. On lui dit que le colonel venait de sortir à l'instant et on le pria de l'attendre. Il entra dans le salon et apercevant un livre de musique qui se trouvait sur la table il le prit

pour passer le temps. Le livre s'ouvrit de lui-même ; une miniature en tomba, Sybrandt la releva pour la replacer ; mais il vit avec surprise, avec horreur, que c'était un portrait de Catalina, que Gilfillan, avec une légèreté, un manque de délicatesse inexcusable, avait fait copier pendant les huit jours qu'il avait eu l'original entre ses mains.

Tout le sang de Sybrandt se retira vers son cœur ; il se tenait debout, respirant à peine, tremblant de fureur et d'angoisses, quand le colonel entra et lui dit de l'air le plus gai, le plus ouvert :

« Mon cher monsieur Westbroock, vous êtes le très-bien venu, sur mon ame ! » — Sybrandt l'interrompit sans cérémonie. — « Colonel Gilfillan, quand vous saurez le profond intérêt que je mets à la question que je vais vous faire, vous y répondrez franchement, je n'en doute point. Comment ce portrait est-il venu entre vos mains ? »

Gilfillan, sentant qu'il s'agissait d'un fait qu'il était difficile de justifier, résolut de se renfermer dans une hautaine indifférence, encouragé à suivre cette marche par le malencontreux habit tabac d'Espagne, qui lui faisait croire qu'il avait affaire à un campagnard que l'on pouvait berner,

tromper, déconcerter à plaisir. Il répliqua donc avec une certaine négligence qui touchait à l'insolence.

« Assurément, monsieur,... monsieur. Oh! monsieur Westbroock, vous êtes bien le maître de m'adresser des questions; mais vous me permettrez de vous faire observer qu'il dépend de moi d'y répondre ou de ne pas y répondre. »

« Monsïeur, vous me permettrez de vous dire que vous *devez* répondre à la question que je vous fais. » — « Je dois? vous ne dites pas cela monsieur, je suppose? »

« Prenez garde, colonel, ce n'est pas le moment de rire, et je ne vous permettrais pas de plaisanter sur un tel sujet. Savez-vous qu'il existe un engagement entre l'original de ce portrait et moi, un engagement sanctionné par nos parens? »

« Sur mon ame! monsieur Westbroock, cela m'est tout-à-fait indifférent. Quand une dame prend un engagement, elle a, je pense, le droit de le rompre si elle en est ennuyée, et je suis homme à l'aider dans une entreprise aussi louable. »

« Fort bien! alors je présume que cet engagement vous était connu. » — « Présumez tout ce qu'il vous plaira, monsieur Westbroock, c'est de

quoi je me soucie fort peu. » — « Vous refuserez donc de répondre à mes demandes, bien que j'aie à ce qu'il me semble justifié suffisamment l'intérêt que je prends à ce qui regarde cette dame? » — « Sur ma foi! je ne veux pas vous répondre, » répliqua le colonel d'un ton léger. — « Alors permettez-moi de vous dire, monsieur,... » reprit Sybrandt en élevant la voix et lançant sur son rival des regards foudroyans. — « Prenez garde, jeune homme, » interrompit l'officier. « Je vois à vos yeux enflammés, au son de votre voix, que vous allez dire quelque chose de désagréable : prenez garde, je le répète, aux conséquences de vos paroles. »

« Je réponds à votre avertissement comme vous l'avez fait à ma demande : cela m'est tout-à-fait indifférent. Et j'ajoute, colonel Gilfillan, que tout ce que j'ai vu de votre conduite précédente ou actuelle ne vous donne aucun titre au respect d'un honnête homme. »

« Avant d'aller plus loin, mon ami, je dois vous faire une question bienveillante. Avez-vous envie de vous battre? Car c'est ce qui arrivera infailliblement si vous répétez la millième partie des paroles que vous venez de prononcer. »

Sybrandt s'approcha de la table, et un instant

après tendit au colonel un papier sur lequel étaient écrits les mots suivans :

« Demain à six heures du matin, je vous attendrai à Hoboken où je répondrai à votre question. »

Le colonel fut un peu étonné d'une si prompte résolution de la part d'un homme en habit tabac d'Espagne. Il ne fut pas effrayé, il n'avait peur de rien au monde, sinon d'un emprisonnement pour dettes. Mais il sentit un respect involontaire pour celui qu'il venait de traiter si cavalièrement. Il changea de ton sur-le-champ, et regardant le papier à mesure qu'il parlait : « A six heures ? » dit-il. — « A six heures. » — « Avec des pistolets ? » — « Des pistolets s'il vous plaît, sinon... »

« Oh ! cela m'est égal tout-à-fait. Mais, monsieur, permettez-moi de vous faire encore une seule question. Comptez-vous faire votre testament avant notre rencontre ? Si cela était, je vous prierais de me léguer ce portrait après votre mort, puisque je vois que vous n'êtes pas disposé à me le rendre de votre vivant. »

Sybrandt pendant cette conversation avait tenu le portrait serré entre ses doigts sans s'en apercevoir. Mais aussitôt qu'on le lui fit remarquer, il le jeta sur la table avec mépris.

« Voilà qui n'est pas civil pour l'original, » di

le colonel. Sur mon ame! si vous ne m'aviez pas prévenu, je vous aurais fait querelle pour ce manque d'égards. Une charmante demoiselle, en vérité! Je porterai son image sur mon cœur demain matin. « En parlant ainsi, il plaçait froidement le portrait dans son sein; et Sybrandt se promit bien de viser à cette ressemblance perfide. »

« Nous nous entendons maintenant, colonel? » — « Sur ma foi! l'on ne peut se méprendre quand on parle en si bon anglais. » — « Alors je vous salue, colonel. » — « Bonjour, monsieur Westbroock; » et quand celui-ci fut sorti, le colonel se dit à lui-même: « qui se serait douté que ce grand garçon en culottes tabac d'Espagne était un gaillard de cette trempe? Je suis déterminé à faire amitié avec lui aussitôt que je lui aurai brûlé la cervelle. »

Un message du gouvernement interrompit ces réflexions du colonel. Son Excellence le mandait sur-le-champ au palais, il s'y rendit; et Sybrandt, de son côté, s'achemina lentement vers la maison de M. Aubineau, où Catalina l'attendait, impatiente de mettre ses bonnes résolutions en pratique. Des passions contraires agitaient le cœur de Sybrandt; et lorsqu'il arriva près de la porte

de la maison il s'en détourna avec horreur, et passa plusieurs heures à marcher dans les champs qui entourent la ville. Tantôt il se décidait à partir sans voir Catalina, tantôt il voulait la revoir une seule fois, lui reprocher d'avoir joué avec son bonheur, et lui dire un éternel adieu.

Gilfillan pendant ce temps fut informé par le gouverneur qu'un paquebot qui venait d'arriver d'Angleterre avait apporté la nouvelle de la déclaration de guerre entre ce pays et la France.

« Il est nécessaire, » dit Son Excellence, « de prévenir sans délai le commandant de nos troupes à Ticonderoga; je vous ai choisi pour remplir cette mission. Quand serez-vous prêt, colonel? » — « Demain matin à huit heures. » — « C'est trop tard. Il faut partir aujourd'hui. Un vaisseau vous attend. » — « C'est impossible, monsieur, » dit Gilfillan brusquement en songeant à son rendez-vous avec Sybrandt. — « Comment! impossible? qui peut vous retenir? Vous êtes garçon. Un militaire doit être prêt à partir au premier appel. » — « Mais, monsieur, j'ai pris un engagement que je ne puis rompre. » — « Avec une dame? » — « Non, avec un homme. » — « Je me charge de vous excuser. » — « Cela ne se peut, » s'écria le colonel. Son Excellence parut offensée. « Colonel

Gilfillan, je ne connais aucun engagement qui puisse dispenser un officier de remplir son devoir envers son pays. » — « Une affaire d'honneur, monsieur. » — « Non pas même une affaire d'honneur, colonel. Vous vous devez avant tout à votre pays : il a acheté vos services en vous conférant l'honneur d'un grade militaire ; vous n'avez pas le droit de disposer d'une vie qui lui appartient. Avec qui êtes-vous engagé ? » — « Avec M. Westbroock. » — « J'entends l'affaire maintenant. Mais je vous promets de donner à votre antagoniste des explications suffisantes pour mettre votre honneur à couvert. Allez, et soyez prêt tout-à-l'heure. »

Gilfillan hésitait encore, mais le gouverneur lui dit d'un ton sérieux : « Obéissez, monsieur, ou rendez-moi votre épée. Mon affaire est pressante, la vôtre peut se remettre ; je vous proteste encore que votre honneur ne souffrira point de votre soumission à exécuter mes ordres. »

Gilfillan, après un instant de réflexion, répondit : « Je suis prêt dans une heure. »

« Allez, soyez exact ; je vais préparer vos dépêches. »

Rentré chez lui, Gilfillan écrivit à Sybrandt le billet suivant :

« MONSIEUR,

« Vous apprendrez bientôt que la guerre est déclarée entre le coq et le lion. Celle-ci est pour vous informer que Son Excellence me charge de porter des dépêches à la frontière. Je pars dans une heure; en conséquence, notre affaire privée doit être remise pour l'instant. Mais il y a temps pour tout, et nous devons prendre patience. Quand vous serez las d'attendre, vous me trouverez probablement dans les environs du lac Georges ou de Ticonderoga. Vous savez que la devise de ma famille est « *toujours prêt.* » Adieu pour le présent.

« B. F. M. GILFILLAN. »

Cette lettre écrite et envoyée, il se rendit à la hâte chez M. Aubineau pour dire adieu à Catalina, qu'il surprit rêvant profondément, et attendant avec impatience le retour de Sybrandt.

« Colonel, » dit-elle froidement, « je n'attendais ni ne souhaitais votre visite. » — « Ne vous fâchez point, madame. Je viens vous dire adieu pour bien long-temps. Le calumet est brisé, le tomahawk est levé, les deux anciens ennemis vont

se ruer encore une fois l'un contre l'autre. » — « Expliquez-vous, colonel? » — « La guerre, madame, la guerre a relevé ses étendards sanglans. Je pars dans une heure pour la frontière, et Dieu sait si vous reverrez jamais le pauvre Gilfillan. Donnez-lui quelque espérance, quelque chose qui puisse soutenir son existence dans ces déserts, quelque petit souvenir pour le consoler s'il vit, et pour reposer sur son cœur quand ce cœur aura cessé de battre. » — « Je ne puis entendre un tel langage. Ecoutez-moi sérieusement, monsieur, car je parle très-sérieusement. J'ai été vaine, légère, imprudente en souffrant comme je l'ai fait les attentions que vous aviez pour moi; mais les plaisanteries que vous mêliez à ces attentions me faisaient croire que vous ne songiez qu'à vous amuser. »

« Par le ciel! mes paroles, mes regards, mes actions, ne vous ont-ils pas prouvé mille fois la sincérité de ma passion? Je vous aime depuis le premier instant où je vous ai vue, et je vous aimerai jusqu'au dernier instant de ma vie. » — « Je suis très-fâchée de cela. » — « Vous êtes fâchée de cela? vous êtes fâchée de voir un brave et, j'ose le dire, un généreux soldat mettre son cœur à vos pieds; de le voir prêt à donner sa vie pour le

moindre service qu'il pourrait vous rendre? Sur mon ame! je ne puis concevoir quel sujet d'affliction vous pouvez trouver à cela. »

«Je ne voudrais faire le malheur de personne.» — « Ah! c'est justement ce que je voulais entendre de vous. Alors vous daignerez, oui, vous daignerez faire le bonheur de votre pauvre serviteur? » — « Je ne le puis de la manière dont vous le souhaiteriez. » — « Pourquoi non, idole de mon ame? » — « Mes affections ne sont pas en mon pouvoir. » — « Vous vous jouez de votre serviteur, mon bel ange. Sur mon ame! si nous ne pouvons commander à nos affections, je ne sais ce que nous pourrions commander. Je douterais aussi facilement de mon pouvoir pour commander une ronde de caporal que pour commander à mon cœur. »

« En un mot, colonel, je suis engagée avec un autre. » — « Oh! c'est votre main seulement. » — « Mon cœur l'a accompagnée, monsieur. » — « Oui, mais vous l'avez repris. » — « Non, monsieur, je l'ai donné à M. Westbroock, et pour toujours. »

« L'homme aux culottes tabac d'Espagne! Jésus, où en sommes-nous? » pensait le colonel. Alors, entraîné par une ardeur vraiment milé-

sienne, il donna cours à toute son éloquence passionnée, la conjura de l'aimer, de l'épouser, de fuir avec lui, d'avoir pitié de ses tourmens, enfin de le tuer sur la place. Il tomba à ses genoux, et ni ses prières ni ses menaces ne purent l'engager à se relever. Elle parut offensée; quelle femme ne l'aurait pas été? Elle fut touchée; quelle femme ne l'aurait pas été? Il s'empara de ses mains, et les baisa l'une après l'autre avec un transport qui lui faisait oublier le monde et tout ce qu'il renfermait, excepté lui et sa maîtresse, quand l'apparition d'un homme en habit tabac d'Espagne le réveilla de son extase. Il se leva, plein d'amour et de fureur.

« Excusez-moi, » dit le nouvel arrivant, « que je ne vous dérange point, colonel, » et il disparut.

Catalina se leva en s'écriant : « Laissez-moi, monsieur, laissez-moi à l'instant. Vous avez détruit toutes mes espérances de bonheur! » et elle fondit en larmes.

Le cœur sensible de Gilfillan ne put résister à la vue de cette douleur profonde. « Si elle aime véritablement ce gentilhomme tabac d'Espagne, je serais désolé de troubler leur mutuelle affection, » se disait-il à lui-même. « Je vois qu'il n'y a

plus rien à faire ici pour moi; va pour le tomahawk et le couteau à scalper. Il me semble en ce moment que je boirais le sang d'un chrétien; quant à ces payens cuivrés, je les réduirais en poudre! » Après ces sages réflexions, il s'approcha de Catalina, qui s'éloigna de lui avec toutes les marques de la crainte et de l'aversion.

« Miss Vancour, » dit Gilfillan, « aimez-vous réellement ce jeune homme en tabac d'Espagne? »

« Je l'aime; j'ai toutes les raisons possibles de l'aimer. Il m'a sauvé la vie. » — « S'il en est ainsi, je regrette d'avoir agi comme je l'ai fait, et je vous en demande pardon. » Il allait répéter cette demande à genoux; mais Catalina le retint, et s'écria : « C'est assez; pour l'amour du ciel, plus de ces démonstrations. »

« Eh bien, madame, recevez seulement l'assurance que je ferai tout ce qu'il me sera possible pour réparer mes torts. Adieu; puissiez-vous être dix mille fois aussi heureuse que je l'aurais été si vous m'eussiez préféré! mais cela serait impossible. » En achevant ces mots, il la salua avec une profonde humilité, et sortit, laissant la jeune fille dans cet état le plus pénible de tous, où le

sentiment du malheur se mêle à celui du remords. « Si ma vanité ne m'avait pas poussée à encourager cet homme, je me serais épargné et ce que j'éprouve en ce moment, et les infortunes que je redoute dans l'avenir. Tout arrive par ma faute ; je voudrais être seule punie ; mais, hélas ! j'ai blessé deux cœurs généreux. »

Après le départ du colonel, Sybrandt prit sur lui d'entrer dans le salon où se trouvait sa cousine, bien décidé à rompre ses chaînes sans retour, à lui rendre sa liberté. Elle le reçut avec une humble contenance ; aucune trace d'orgueil féminin ne se montrait sur sa physionomie altérée. Elle essaya de commencer une explication.

« Sybrandt..... Sybrandt..... j'ai quelque chose à vous dire..... je..... »

« Il n'est pas nécessaire, je sais tout, » répliqua-t-il d'un air calme et fier. « Adieu, Catalina, vous êtes libre. »

Quelques heures après il était sur la route d'Albany. Le billet de Gilfillan lui avait appris que leur rendez-vous devait être différé, et il espérait se trouver en même temps que lui à Albany, et là renoncer franchement à ses droits sur Catalina. Il avait soutenu un violent combat entre le sentiment de la vengeance et une

plus noble impulsion : enfin la dernière l'avait emporté ; mais Gilfillan avait trop d'avance sur lui, il ne put le rejoindre, et il se passa bien du temps avant qu'ils se rencontrassent de nouveau.

CHAPITRE XXX.

Adieu pour un temps au coin du feu du Hollandais.

Sybrandt retourna chez lui, et renferma son secret dans son cœur. Quand on le questionnait au sujet de Catalina, il répondait quelquefois avec embarras, d'autres fois avec indifférence. Le colonel et madame Vancour se doutèrent bien qu'il y avait quelque chose, mais ils ne purent deviner ce que c'était. Cependant les affaires publiques vinrent bientôt détourner leur attention.

Des bruits de massacres, d'incendies sur la frontière, et l'approche journalière de ces dangers, troublèrent le repos de tous les habitans d'Albany et des plaines environnantes. La paix fut bannie de ces toits rustiques, et les bons Hollandais, au lieu de s'occuper de leurs travaux agricoles et de leurs douces affections de famille, ne pensaient plus qu'aux moyens de défendre leurs foyers contre un fléau menaçant. Même l'insouciant Ariel avait perdu sa vivacité joviale : il ne parlait plus de museler les porcs et de greffer les arbres; il fourbissait ses vieilles armes, faisait des balles et d'autres préparations militaires, et songeait parfois à joindre l'armée à Triconderoga. « Morbleu ! Sybrandt, » disait-il, « si vous et moi nous faisions une petite campagne, qu'en dites-vous? »

Sybrandt non-seulement méditait, mais avait résolu de partir. Vers ce temps son ancien hôte et ami sir William Johnson fit une visite au colonel Vancour, afin de se concerter avec lui pour la subsistance de l'armée dans les régions incultes des lacs Georges et Champlain. Notre héros saisit cette occasion d'offrir ses services, et ils furent acceptés avec joie par sir William. « J'ai besoin d'un aide-de-camp de bonne volonté, » dit-il;

« vous êtes l'homme qu'il me faut. Quand serez-vous prêt? » — « Dans cinq minutes. » — « C'est bon. J'aime les réponses laconiques; elles annoncent la promptitude d'action. Je vous donne deux jours. »

A l'instant même Sybrandt se rendit auprès de son père adoptif, et lui demanda la permission de se faire soldat. Les paisibles cultivateurs conservaient tous en ce temps au fond de leur cœur des étincelles d'ardeur guerrière, que la proximité des Indiens et l'éloignement des grandes villes et des postes militaires entretenait.

« Pars, mon enfant, » dit le bon Denis, « je suis trop vieux pour aller moi-même défendre nos frontières, mais tu me remplaceras. Prends le meilleur cheval de mon écurie, le serviteur le plus fidèle de ma maison, et reçois ma tendre et paternelle bénédiction. »

Sybrandt s'occupa de ses préparatifs de départ, en s'efforçant de bannir toute autre pensée. Le lendemain il alla chez M. Vancour l'aîné pour annoncer à sir William qu'il était prêt. Le colonel et sa femme le regardaient attentivement, surpris l'un et l'autre qu'il ne les chargeât d'aucune lettre, d'aucun message pour Catalina. Mais il ne prononça pas même son nom. « Il faut que

je fasse venir ma fille au logis, » pensait le colonel. « Grace à Dieu, ce sot engagement est rompu, » pensait la digne madame Vancour; et le frôlement de sa robe de soie prenait quelque chose de plus majestueux lorsqu'elle songeait, dans l'orgueil de son cœur, qu'elle pouvait encore devenir la mère d'une comtesse. Le soir, Sybrandt visita son ancienne retraite; il voulut revoir une fois, avant de les quitter peut-être pour toujours, ces lieux où il avait éprouvé tant d'angoisses et tant de bonheur. Il errait seul à la lueur incertaine du crépuscule, et le calme solennel de la campagne, si différent du bruit confus des villes, le disposait à une douce mélancolie. Tous les objets qui frappaient ses yeux lui rappelaient celle qui s'était fait un jeu de ses affections. Par degrés le sentiment de l'injustice avec laquelle on l'avait traité excitant dans son ame une salutaire indignation, l'aida à triompher de sa sensibilité. Il essuya ses larmes, et revint à la maison, résigné à supporter avec courage le sort qui l'attendait.

« Sybrandt, » lui dit le colonel Vancour en lui disant adieu après le souper, « avez-vous écrit à Catalina? » — « Non, monsieur. » — « Vous a-t-elle écrit depuis votre retour? » — « Non, monsieur. » — « Que signifie tout cela, jeune homme? » —

« Monsieur, » répliqua Sybrandt à demi suffoqué par ses émotions, « elle vous dira un jour ce que cela signifie : pour moi, je ne le puis. »

Dès le lendemain le colonel écrivit à sa fille de revenir, sous la protection de la femme d'un officier qui devait aller rejoindre son mari sur les frontières.

A la pointe du jour sir William et son aide-de-camp joignirent un détachement qui marchait sur Ticonderoga, sous le commandement provisoire du premier. Ce corps faisait partie d'un régiment distingué par sa discipline technique, son exquise propreté, ses anciens et importans services dans les guerres d'Europe. Les soldats étaient fiers de leurs pantalons blancs, les officiers de leurs brillantes épaulettes, bien que tout cela servît de point de mire aux sauvages, et que plus d'un brave eût perdu la vie, grace à son accoutrement éclatant. Sir William tâcha de les mettre au fait du genre de guerre qu'ils avaient à soutenir, et donna aux officiers l'exemple d'échanger leurs brillans uniformes contre un simple habit de soldat, en prenant soin d'en ôter les paremens. Les canons des fusils furent noircis par la même raison ; les bottes cirées furent remplacées par des brodequins indiens en drap gros-

sier ; mais ce qui mortifia le plus la vanité de ces héros, ce fut l'ordre péremptoire de couper leurs longs cheveux poudrés, le plus bel ornement du militaire à cette époque. Il leur fallut encore abandonner leur appareil de cuisine, les meubles, les tables, les chaises, tout l'attirail convenable dans une campagne européenne, et qui ne pouvait que retarder ou empêcher leur marche à travers les bois. A la première halte, sir William invita les officiers à dîner dans sa tente, où ils le trouvèrent assis sur une souche, et leur présentant, au lieu de chaises, des peaux d'ours. Le dîner, composé d'un seul plat de porc avec des pois, était placé sur une autre peau de bête. Sir William tira de sa poche un sac de cuir, y prit une fourchette et un couteau, et se mit à diviser avec beaucoup de gravité et de promptitude la viande en portions égales, qu'il désigna à chacun de ses convives. Ceux-ci cherchaient autour d'eux les couverts qui leur étaient nécessaires pour manger, et, n'en voyant point, ils montrèrent autant de surprise que d'indignation.

« Messieurs, » dit sir William, vous ne pouvez espérer trouver dans les déserts de l'Amérique les choses commodes que vous avez coutume de

trouver en Europe. Cependant il ne faut pas que leur privation vous fasse perdre un repas ; accommodez-vous suivant la circonstance. » Alors il leur fit donner à chacun une fourchette et un couteau semblables aux siens, en leur recommandant de les conserver chèrement, car leur perte serait difficile à réparer dans le pays où ils allaient.

Les officiers se sentirent humiliés de recevoir des leçons d'un officier colonial qui n'avait jamais vu les guerres splendides de l'ancien monde, qui n'avait jamais vu dix mille hommes en ordre de bataille. Ils murmuraient, et donnaient les marques du mécontentement le plus marqué. Mais les murmures, les airs mécontens, ne pouvaient rien sur l'homme auquel ils avaient affaire, et son sang-froid, sa fermeté, l'ascendant de son esprit supérieur, firent bientôt céder la race la plus indocile, la plus hautaine qui ait jamais foulé le sol de l'un ou de l'autre hémisphère.

Cependant notre héros, malgré ses nobles résolutions, se livrait en secret à une tristesse accablante. Il ne parlait que lorsque quelqu'un lui adressait la parole, et remplissait ses devoirs militaires avec peu de zèle et d'activité. Un jour qu'il montait lentement la colline qui borne

l'extrémité méridionale du lac Georges, sir William lui dit brusquement : « Jeune homme, êtes-vous encore amoureux ? »

Sybrandt tressaillit, et sa vive rougeur répondit à la question. — « Je vois ce qu'il en est, » reprit sir William, « mais écoutez-moi. Vous voyez ce lac parsemé d'îles verdoyantes, entouré de montagnes à la cime dorée, c'est le lac Georges. Ticonderoga est à son extrémité opposée ; à Ticonderoga vous trouverez gloire et danger. Décidez-vous à l'instant à être un homme, à vous dévouer au présent, au futur, en oubliant le passé, du moins en tout ce qui pourrait affaiblir le sentiment de vos devoirs de soldat ; ou bien retournez dans votre famille. Je ne vous ai pas conduit ici pour rêver, mais pour agir. »

Sybrandt s'approchant de lui, dit d'une voix basse, altérée par ses émotions : « Montrez-moi un ennemi, sir William, vous me verrez agir en homme. »

« Bien, » s'écria son ami en lui frappant sur l'épaule, « je vois que vous manquez seulement d'action, et fiez-vous à moi, je prendrai soin de vous en fournir. »

Après avoir passé une nuit au fort Georges, ils s'embarquèrent sur des bateaux qui les atten-

daient et arrivèrent en peu de temps à Ticonderoga. Là, sir William renvoya le détachement qui l'avait escorté à la division à laquelle il appartenait, et prit le commandement des troupes coloniales et des Indiens alliés. La situation de Ticonderoga qui domine la meilleure route du Canada à New-York, en a fait l'objet de contestations fréquentes entre la France et l'Angleterre, dans le temps ou la première possédait le Canada et la dernière les États-Unis. A l'époque de laquelle nous parlons, une des plus belles armées qui eussent encore paru dans le Nouveau-Monde était rassemblée sur ce point. Le général qui la commandait ne manquait ni de bravoure, ni d'expérience, ni de capacité; mais il ignorait la manière de combattre des sauvages et des planteurs demi-sauvages, et, ce qui était pis, son orgueil l'empêchait de profiter des avis qu'il aurait pu recevoir de sir William ou du colonel Vancour.

Le premier n'était pas homme à demeurer sans rien faire en de pareilles conjonctures; d'ailleurs il avait résolu de ne pas laisser à Sybrandt le temps de se livrer au chagrin qui le dévorait. En conséquence il le chargeait sans cesse de diverses missions, dont il s'acquitta généralement avec

beaucoup de prudence et de courage. « Bravo, » disait sir William, « votre vocation était de commander, non d'obéir; de conduire des hommes et non d'être mené par une femme. Je ferai quelque chose de vous. Ce soir je veux éprouver tout ce que vous valez. »

« Disposez de moi, » répondit Sybrandt.

« Notre général, » reprit sir William, « a des connaissances et de la valeur, mais il est tout-à-fait impropre à conduire une guerre en ce pays. Il ignore les moyens de son ennemi, et le méprise, deux choses également dangereuses. Il ne peut se persuader qu'une armée de sauvages soit à vingt pieds de lui quand il n'entend et ne voit rien; car il s'obstine à croire qu'une armée ne saurait marcher sans fourgons, sans chevaux d'artillerie, sans magasins de vivre. Il ne sait pas que les ennemis qu'il aura à combattre voyagent aussi vite que le vent et avec aussi peu de bagages. En conséquence de ces fausses idées, je ne doute point qu'il ne soit surpris et ne cause la perte de ses belles troupes. Or voici mon plan.

« D'après certaines observations dont un Indien ou un habitant des forêts est seul capable, je suppose que l'ennemi est beaucoup plus nombreux que le général ne veut le croire; c'est de

quoi j'ai besoin d'être assuré avant demain matin, parce que j'ai su que notre général regardait comme honteux pour les armes de Sa Majesté de se laisser bloquer dans un fort par un ennemi inférieur en forces, et qu'il avait le projet de marcher dès demain enseignes déployées avec tout l'attirail propre à éclairer nos adversaires sur ses mouvemens. S'il le fait, il ne faut pas être grand sorcier pour prédire qu'il sacrifiera non seulement les intérêts du pays, mais la vie de mille braves gens. Le service que je vous demande est périlleux, je ne vous le cache point. C'est presque aller à une mort certaine. Mais vous n'êtes pas un homme ordinaire; je vous connais, je sais que vous marcheriez sans sourciller contre la bouche d'un canon, si cela était nécessaire. J'irais moi-même où je vous envoie, si mon grade, le commandement qui m'est confié, le permettaient. »

« Donnez-moi vos ordres, sir William. La vie a peu de valeur pour moi. » — « Ce n'est pas cela, » s'écria le chevalier avec impatience, « le dégoût de la vie est une impulsion trop ignoble pour conduire à des actions héroïques. Je veux vous voir animé par l'amour de votre pays, le désir de la gloire. De tels motifs doivent seuls déter-

miner un homme à exposer sa vie à un imminent danger. »

« Sir William Johnson, » dit Sybrandt avec fierté, « vous êtes mon supérieur en grade et en mérite, mais cela ne vous donne pas le droit d'insulter à mes sentimens; et je ne le souffrirai point. Comme soldat vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira. »

« Vous avez raison, jeune homme, et je vous demande pardon. Laissons vos motifs être ce qu'ils seront; l'ambition ou l'amour sont des sentimens également puissans, également nobles. Si votre maîtresse est fidèle, son cœur se réjouira de vos succès; si elle vous a trahi, vous lui ferez regretter de n'être pas associée à votre gloire. Donnez-moi votre main. »

Sybrandt serra la main de son ami avec la reconnaissance et le respect le plus sincères. « Quelle escorte me donnez-vous? » — « Aucune; ce serait le moyen de vous faire découvrir. Un bateau et un seul homme pour le conduire, c'est tout ce que je vous donnerai. »

— « C'est assez. Je suis prêt. » — « Dans une heure venez dans ma chambre et j'achèverai de vous instruire. »

CHAPITRE XXXI.

Sybrandt commence à agir au lieu de penser.

Sir William continua les instructions nécessaires pour l'expédition de notre héros. Aller par terre était impossible sans être découvert. Il avait donc fait préparer un canot indien que conduirait un seul homme avec une pagaie, et à la faveur de la nuit qui promettait d'être extrêmement sombre, Sybrandt devait passer silencieusement le long du détroit jusqu'au lac Cham-

plain, en n'avançant pas plus loin qu'il ne fallait pour revenir avant le jour. Il lui fut enjoint de ne pas négliger cette précaution, car le détroit étant peu large, et sans doute bordé par des partis de sauvages, l'exposait, au lever du soleil, à être aperçu et massacré.

« Si vous découvrez l'ennemi, c'est votre propre sagacité et celle de Timothée Weasel qui décideront de ce que vous aurez à faire. » — « Qui est ce Timothée? » — « Quoi! n'avez-vous jamais oui parler de Timothée Weasel? » — « Jamais. »

« Alors je vais vous dire son histoire avant de vous le présenter. Il est né dans le New-Hampshire, où, suivant la coutume de ces provinces, il s'est marié jeune, et a pris en même temps possession d'une terre, sans doute par droit de découverte, dans ce qu'on appelait alors les concessions du New-Hampshire. D'autres colons le suivirent et ils formèrent un petit établissement de soixante et dix hommes, femmes et enfans. Tout cela croissait en richesses et en nombre, quand, par une nuit d'hiver, un parti de sauvages du Canada les surprit, et Timothée échappa seul au massacre. Il vit périr sa femme et ses huit enfans, et fut laissé pour mort au milieu d'eux. Au point du jour les Indiens se hâtèrent de se

retirer suivant leur usage, et le malheureux tâcha, malgré ses douze blessures, de se traîner à travers les décombres fumans, les membres épars, la neige ensanglantée. Il parvint par des efforts incroyables à un établissement éloigné de quarante milles, où il fut recueilli et soigné. Les gens de cette petite colonie se rendirent le lendemain sur le lieu du massacre pour enterrer les corps de leurs infortunés voisins. Aussitôt que Timothée eut repris ses forces, il alla visiter la tombe de tout ce qui lui avait été cher, et dévoua solennellement le reste de sa vie à la vengeance. Il se retira dans les bois, se bâtit une cabane à environ douze milles de son ancienne habitation, et placée dans une situation favorable pour tuer les Indiens, ou, comme il les appelle, les créatures maudites. Depuis lors il a sacrifié presqu'une hécatombe aux mânes de sa famille: ses ruses, son intrépidité sont inimaginables. Tout demi-sauvage que je suis, le récit de ses aventures, de la miraculeuse manière dont il a échappé tant de fois, m'a souvent fait penser que je ne suis qu'une femme, pour me servir du terme des peaux rouges, en comparaison de cet homme. Rien n'égale l'avidité avec laquelle il poursuit un Indien, et la joie féroce qu'il montre en contem-

plant les dernières angoisses de ses ennemis. C'est un horrible penchant; mais si jamais il fut excusable, c'est en lui. Je l'emploie quelquefois, et ses services me sont très-utiles. C'est un mélange des deux races qui réunit toutes les qualités nécessaires dans l'espèce de guerre que nous avons à faire. Je l'attends en ce moment. »

Comme sir William achevait de parler, Sybrandt entendit un *hé-hem* prolongé au-dehors de la porte: « c'est lui, je reconnais le son par lequel il exprime sa satisfaction d'être employé contre ses anciens ennemis. Timothée, entrez. »

Timothée parut, ne salua point, et garda le silence. Sybrandt examina son associé avec la plus grande attention. C'était un homme de taille élevée, sec, tanné, avec des traits angulaires, la tête presque chauve, une barbe de plus d'un mois, un œil vif d'un bleu clair qui ne restait jamais tranquille, mais regardait à droite, à gauche, en haut, en bas, avec des mouvemens d'une rapidité incroyable, comme s'il eût été à la recherche de quelque objet désirable ou dans la crainte de quelque danger. C'était une alarme silencieuse et perpétuelle.

« Timothée, j'ai besoin de vous cette nuit; pouvez-vous partir sur-le-champ? » — « Oui. »

— « Avez-vous votre fusil ? » — « Les créatures ne sont-elles pas à nos portes. » — « Avez-vous des munitions suffisantes ? » — « Et que diable ferais-je d'un fusil sans munitions ? » — « Pourrez-vous conduire un canot sans que personne vous entende ? » — « Qui le pourrait mieux que moi ? » — « Et vous êtes prêt maintenant ? » — « Je savais que vous ne me demandiez pas pour rien ; je me suis préparé. » — « Avez-vous quelque chose à manger ? » — « Non, si je ne reste que deux ou trois jours, je n'ai besoin de rien. » — « Mais vous aurez un compagnon. » — « J'aimerais mieux aller seul. » — « Il est nécessaire que vous ayez un compagnon. Monsieur doit aller avec vous. » — Timothée soumit alors Sybrandt à l'examen le plus rigoureux. Ses yeux perçans parcouraient toute sa personne avec la promptitude de l'éclair. « J'aimerais mieux aller seul, » dit-il encore. — « Il n'est pas question de cela. Pas un mot de plus. Êtes-vous prêt ? » — « Oui. »

Sir William expliqua le motif de l'expédition à Timothée, à peu près comme il l'avait fait pour Sybrandt.

« Mais ne pourrais-je tirer sur quelques-unes de ces maudites créatures si j'en trouve sur mon chemin ? » — « Non, vous ne devez pas brûler

une amorce, ni vous permettre la moindre hostilité, à moins que ce ne soit pour défendre votre vie. » — « Bien ; c'est une condition un peu dure; mais il plaira peut-être à Dieu que ma vie soit en danger, c'est ce qui me console. »

Le chevalier leur montra deux habits indiens, dont il leur dit de se vêtir, ce que Timothée ne fit qu'avec une extrême répugnance, observant que s'il se voyait dans l'eau, il prendrait son image pour un sauvage, et tirerait dessus. Sir William peignit de sa propre main le visage de Sybrandt, pour le rendre semblable à celui d'un Indien. Timothée n'avait pas besoin de cette cérémonie, son teint ne laissait rien à désirer. Cela fait, la nuit étant venue, sir William les conduisit doucement, en leur imposant un silence absolu, vers une des portes de Ticonderoga, qui fut ouverte par la sentinelle. Ils trouvèrent au pied de la falaise élevée qui borde le détroit devant le fort un petit canot dans le fond duquel ils s'assirent, leur arme à côté d'eux, leur pagaie à la main.

« Maintenant, » dit le chevalier d'une voix très-basse, « bonne chance, mes enfans; souvenez-vous qu'il faut que vous soyez ici avant le jour. »

« Mais sir William, » dit Timothée d'un ton

suppliant, « ne pourrais-je envoyer quelques-unes de mes balles à ces maudites créatures si j'en apercevais en cheminant ? »

« Non, vous dis-je, à moins que vous ne vouliez être envoyé dans l'autre monde quand vous repasseriez par la même route. Partez, enfans. »

Ils saisirent les pagaies, et le léger canot glissa sur l'eau avec la rapidité d'une flèche lancée dans les airs.

CHAPITRE XXXII.

Aventure de nuit.

« Il est bien dur, » dit entre ses dents Timothée, « de ne pouvoir tirer sur cette vermine. » — « Paix, » dit Sybrandt, « on peut nous entendre du rivage. « — « Il s'imagine que je ne sais pas cela, » murmura Timothée en manœuvrant avec une célérité et un silence que son compagnon tâchait vainement d'égaler.

L'eau, la terre, l'air, le ciel, se confondaient

dans une égale et complète obscurité, du moins à l'œil de Sybrandt. Pas un souffle de vent n'indiquait par le mouvement du feuillage la place des arbres invisibles pour tout autre que pour Timothée, qui paraissait voir mieux dans les ténèbres qu'à la clarté du jour.

« Chut! » dit-il d'un ton si bas, qu'il pouvait à peine s'entendre lui-même ; et après avoir donné quelques coups de rame pour lancer le canot, il se blottit au fond. Sybrandt l'imita et tâcha de découvrir, en regardant au-dessus du bord, le motif de cette manœuvre de Timothée. Soudain il crut entendre le bruit mesuré de rames frappant légèrement dans l'eau. Bientôt après il aperçut cinq ou six petites lumières qui se distinguaient faiblement au milieu de l'obscurité, et paraissaient dans un grand éloignement. Timothée se leva brusquement, saisit son arme, et la pointait contre l'une des lumières; mais se rappelant la défense de sir William, il reprit sa première attitude. Au bout de quelques minutes, le son des rames et les lumières s'évanouirent. « Qu'est-ce que cela? » dit tout bas Sybrandt. « Les Français nous ont prévenu, je suppose. Ce bateau, si je ne me trompe, est envoyé dans les mêmes intentions que le nôtre. » — « Avec des lumières; ils sont

donc fous? » — « C'était la lumière de leurs pipes, que l'obscurité faisait briller comme autant de chandelles. Quel beau point de mire cela m'aurait fait, sans la maudite défense de sir William! » — « Mais ils étaient à cinq ou six milles. » — « Dites à cinquante toises. J'aurais brisé toutes leurs pipes aussi facilement que je lève la main. » — « A quoi reconnaissez-vous que c'étaient des créatures, comme vous les appelez? » — « Avez-vous jamais entendu un pareil nombre de Français faire aussi peu de bruit? »

La réponse était satisfaisante. Ils reprirent leur course en silence, et au bout d'une heure ils se trouvèrent à vingt milles du point de leur départ. Après avoir tourné un angle aigu, Timothée arrêta, comme la première fois, le mouvement de sa pagaie, et se blottit au fond du canot. Sybrandt n'eut pas besoin de lui demander la raison de cette action, car, en jetant les yeux sur le rivage, il découvrit dans l'éloignement une grande quantité de lumières qui scintillaient dans l'obscurité. Elles semblaient s'étendre à une longueur de plusieurs milles, et probablement sur la rive du détroit ou du lac, les rayons se réfléchissant en quelques endroits dans les eaux.

« Les créatures sont là, » dit Timothée avec

exaltation. « Maintenant, monsieur, permettez-moi une seule question : obéirez-vous à mes ordres? » — « S'ils me plaisent. » — « Qu'ils vous plaisent ou non. Je dois être capitaine, du moins pour un temps. » — « Je profiterai volontiers de votre expérience. » — « Pourrez-vous faire le sauvage quand vous serez au milieu d'eux? » — « J'ai vécu quelque temps près d'eux : je connais un peu leurs mœurs, leur caractère. » — « Parlez-vous leur langue? » — « Non. » — « Ah ! votre éducation a été étrangement négligée. Mais nous n'avons pas de temps à perdre, il nous faut arriver au milieu de ces créatures. Pourrez-vous aller à quatre pattes assez doucement pour ne pas éveiller un grillon? » — « Non ! » — « Malédiction ! à quoi pensait le chevalier de vous envoyer avec moi? J'aurais mieux fait tout seul. Avez-vous peur? » — « Mettez-moi à l'épreuve. » — « Bien ! je tirerai le meilleur parti possible de vous. Je vois où les coquins sont campés, d'après leurs feux. Je ne puis vous expliquer tout ; mais restez près de moi, faites ce que vous me verrez faire, et ne dites rien. » — « Il paraît que je vais jouer un joli rôle. » — « Vous ne jouerez point ; l'affaire sera sérieuse ; asseyez-vous contre moi doucement : ne faites pas le moindre bruit ; s'il vous prenait en-

vie d'éternuer ou de tousser, serrez votre gorge, étouffez plutôt que de nous trahir. »

Sybrandt obéit, et Timothée âvança vers les lumières, que les ténèbres faisaient paraître plus éloignées qu'elles ne l'étaient en effet. A peine pouvaient-ils eux-mêmes entendre le bruit de la pagaie, qu'il faisait mouvoir avec une dextérité admirable. Quand ils approchèrent du camp, ils distinguèrent des acclamations, des cris discordans qui augmentaient de violence à mesure qu'ils avançaient. Timothée s'arrêta pour écouter.

« Ils sont dans leurs orgies, comme c'est leur coutume la veille d'une bataille. Je reconnais leurs chants d'ivresse. Allons à eux. N'oubliez pas ce que je vous ai dit; faites ce que vous me verrez faire, et taisez-vous. »

Ils prirent terre avec des précautions infinies à quelque distance du campement, afin d'éviter d'être vus par les sentinelles, qu'ils entendaient s'interroger et se répondre. Après qu'ils eurent caché leur canot dans les buissons près du rivage, Timothée dit à Sybrandt, en arrangeant leurs fusils de manière à les mettre à l'abri de l'humidité : « Il faut tout laisser ici hors nous-mêmes; suivez-moi. » Et, se jetant à terre, il rampa sous

les buissons avec la célérité et le silence d'un serpent qui glisse sur l'herbe.

« Nous laissons nos fusils? » dit Sybrandt. — « Oui, par ordre supérieur; mais c'est une triste chose. J'aurais eu là une si belle chasse ; mon fusil serait parti de lui-même. Mais chut, nous approchons. »

Ils marchaient depuis quelque temps à travers des ronces, qui déchiraient les mains et les jambes de Sybrandt, quand Timothée s'arrêta subitement.

« Les voici, » dit-il très-bas. — « Où ? » répliqua son compagnon. — « Regardez devant vous. »

Sybrandt suivit la direction indiquée, et vit cinq ou six Indiens assis autour d'un feu dont la mourante clarté jetait un jour effrayant sur leurs visages, que la fureur de l'ivresse faisait paraître encore plus féroces. Ils se passaient une cantine, ou plutôt se l'arrachaient l'un à l'autre, et poussaient de temps en temps des cris discordans, chantaient des chansons pleines de fanfaronades, de massacres et de menaces contre les habits rouges qu'ils devaient attaquer le lendemain. Un de ces chants était le récit de la destruction d'un village, et Sybrandt, sans le comprendre, en devina le sujet à la respiration précipitée de son

compagnon, qui, lorsque le chanteur se tut, prononça avec une énergie concentrée : « Ah ! si j'avais mon fusil ! »

« Restez ici un instant, » dit-il à Sybrandt, et il rampa jusqu'à la place où se tenaient les sauvages, qui tout à coup cessèrent de parler et de gesticuler, et prirent l'attitude de l'attention.

« Hou ! » dit l'un d'eux à voix basse. Timothée répondit par deux ou trois mots indiens, et, se relevant, se trouva au milieu du groupe. Ils échangèrent quelques paroles, et Timothée vint chercher son compagnon, qu'il présenta aux Uttawas, qui lui tendirent, comme signe de bienvenue, leur cantine, alors presque vide.

« Mon frère ne parle point, » dit Timothée. — « Est-il muet ? » dit le chef des Uttawas. — « Non, mais il a juré de ne pas ouvrir la bouche avant d'avoir frappé un habit rouge. »

« Qu'il soit le bienvenu, » répliqua l'autre ; cependant il examinait Sybrandt d'un œil soupçonneux ; et quoique déjà à moitié ivre, il continua de boire et de chanter.

« Je ne me rappelle pas avoir jamais vu ce jeune guerrier ; est-il de notre tribu ? » — « Oui, mais il a été pris par les Mohawks, et n'est revenu que depuis peu de temps. » — « Comment

s'est-il échappé? » — « Il a tué deux chefs pendant leur sommeil, et s'est enfui.» — « C'est bon,» dit l'Uttawas. Il resta quelques minutes dans une sorte de stupeur, puis se relevant brusquement, il brandit son tomahawk devant les yeux et sur la tête de Sybrandt, qui ne fit aucun mouvement. — « C'est bon! » répéta le chef, « l'Uttawas regarde toujours la mort en face. Je le reconnais pour mon frère; il ira demain à la bataille avec nous. » — « Nous sommes donc arrivés à temps?» dit Timothée; « le chef blanc marchera demain contre les habits rouges? » — « Oui. » — « A-t-il assez d'hommes pour les combattre? » — « Ses guerriers sont aussi nombreux que les feuilles des arbres. »

Timothée sut tirer adroitement de ces sauvages le nombre de Français, d'Indiens et de *coureurs de bois* qui composait l'armée; l'heure où elle devait se mettre en marche, le chemin qu'elle prendrait, le plan que l'on devait suivre, soit dans le cas où les Anglais les attendraient, soit dans le cas où ceux-ci sortiraient de leurs retranchemens. Pendant cette conversation toute la bande s'endormit, à l'exception du chef, qui parlait à nos aventuriers: ces derniers feignirent

de dormir eux-mêmes; et le chef bientôt après tomba dans un profond sommeil.

Timothée attendit quelques instans; puis, s'étant assuré que chacun des Uttawas était complètement endormi, il se leva doucement ainsi que son compagnon; mais il se recoucha promptement, et Sybrandt l'imita sans savoir pourquoi il agissait ainsi, jusqu'à ce qu'il entendit deux personnes approcher et vit deux officiers supérieurs, dont l'un dit à l'autre en français: « Les brutes sont toutes endormies, il est temps de les réveiller. Nos espions sont de retour, il faut marcher. »

« Pas encore, » reprit le second, « laissez-les dormir une heure de plus, leur ivresse sera tout-à-fait dissipée. » Ils passèrent, et Timothée, lorsqu'il cessa d'entendre leurs pas, se leva en faisant signe à notre héros de rester tranquille, s'assura du sommeil des Uttawas et se hâta de vider leurs poires à poudre, et de secouer les amorces de leurs fusils avec une adresse et une célérité prodigieuse. Après cela il prit le tomahawk du chef et le tint un moment au-dessus de lui avec une expression de haine profonde que Sybrandt n'avait jamais vue, ni sur le visage de cet homme lui-même, ni sur aucun autre. Enfin malgré le

violent désir de vengeance qui l'agitait, sa soumission aux ordres de sir William l'emporta, il jeta la hache, et reprit le chemin du lieu où il avait laissé le canot avec les mêmes précautions. Ils firent avancer la petite barque le plus rapidement possible, un léger vent leur annonçant l'approche du jour; et ce ne fut qu'après avoir tourné l'angle qui cachait le campement indien, qu'ils risquèrent de parler.

« Il est heureux pour nous que le bateau qui nous a croisés soit déjà de retour, sans cela nous serions en danger, il fera jour tout à l'heure. Je ne regrette qu'une seule chose : c'est de n'avoir pas emporté cet Uttawas ivre à bord; il eût été dépêché en un clin d'œil. »

« Et vous auriez été poursuivi et tué, » dit Sybrandt.

Quelques heures de navigation les ramenèrent en vue de Ticonderoga, juste à la pointe du jour, et Timothée, en débarquant à la place d'où ils étaient partis le soir précédent, serra la main de Sybrandt et lui dit : « Vous êtes une intrépide créature. Je dirai à sir William que vous avez regardé ce maudit tomahawk aussi tranquillement que si c'eût été une pipe. »

Ils se rendirent aux quartiers de sir William,

qui les attendait avec une extrême inquiétude. Il leur tendit à chacun une main en s'écriant : « Quel bonheur! je vous revois. J'ai veillé toute la nuit pour vous attendre. » — « Alors vous êtes sûr de bien dormir celle-ci, » dit maître Timothée, déridant un peu son front soucieux. « Je suis d'avis que si l'on veut avoir une bonne nuit, il faut rester éveillé toute la nuit précédente. » — « Paix, Timothée, » dit en souriant le chevalier, « ou plutôt parlez-nous de votre expédition. Avez-vous été au camp ennemi? » — « J'ai pénétré dans ses entrailles. »

Sybrandt et Timothée contèrent alors les détails de leur voyage, et donnèrent au chevalier les importans renseignemens qu'ils avaient recueillis; ce dernier congédia Timothée avec de grands remerciemens et une bourse pleine de pièces d'or, qu'il reçut avec beaucoup de satisfaction.

« Elles ne sont pas d'un grand usage pour moi, » dit-il en sortant, « mais j'aime à voir ces créatures, je ne sais trop pourquoi. »

« Quant à vous, Sybrandt, » continua sir William, « vous avez justifié tout ce que j'augurai de vous à notre première connaissance. Une plus haute récompense vous est due, car vous avez

agi par de plus nobles motifs et déployé autant de courage. Sa Majesté sera informée de ce fait, et vous pouvez dès à présent prendre le titre de major. Suivez-moi chez le général en chef, qui doit apprendre de votre bouche ce que vous avez vu et entendu. » Être nommé avec éloges *au roi*, était alors un grand honneur pour un modeste habitant des colonies; mais ce qui flattait bien davantage notre héros, c'était la pensée que Catalina apprendrait ses succès, et regretterait peut-être, comme son ami le lui avait prédit, de ne point les partager.

Sybrandt suivit le chevalier chez le général, qu'ils trouvèrent entouré d'officiers, parmi lesquels se trouvait le colonel Gilfillan. Notre héros et lui se reconnurent à l'instant, se saluèrent froidement, et leurs joues devinrent couleur de pourpre.

Quand Son Excellence eut entendu le rapport de Sybrandt et loué son intrépidité, elle annonça l'intention d'aller à la rencontre de l'ennemi, au lieu de l'attendre derrière des retranchemens comme des lâches.

« On peut être prudent sans être lâche, » dit sir William. « Il est certain que l'ennemi nous est supérieur en nombre. De plus, il ne faut pas

espérer le surprendre, puisque deux mille Indiens l'accompagnent. Si j'osais donner mon avis, ce serait de rester où nous sommes, et de les y retenir le plus long-temps possible, car les Indiens déserteront les uns après les autres, faute de vivres ou fatigués des longueurs d'un siège. Il sera plus avantageux de tomber sur eux dans leur retraite; une armée qui se replie est à demi vaincue. »

Le général ne goûta point cet avis salutaire, par deux raisons sans replique : il pensait d'abord qu'un officier colonial ne pouvait lui donner un bon conseil; ensuite qu'un Anglais pouvait toujours battre deux Français sur mer ou sur terre. Les jeunes officiers se rangèrent tous à son opinion; il annonça que l'on marcherait à l'ennemi, et les ordres furent donnés en conséquence.

CHAPITRE XXXIII.

Un combat dans les bois.

Quand les officiers se séparèrent pour se rendre à leur destination respective, Sybrandt chercha Gilfillan, qui de son côté s'empressa de le rencontrer.

« Colonel Gilfillan, » dit-il, « permettez-moi de vous rappeler une affaire commencée à New-York, et qui n'est pas encore terminée. » — « Major Westbroock, » répondit Gilfillan, « au-

jourd'hui pour notre pays, demain pour Catalina. » — « Vous me rappelez un devoir plus essentiel : demain soit, » et il toucha son chapeau en le saluant avec une courtoisie militaire.

« Demain, » dit Gilfillan, en lui rendant son salut avec une civilité encore plus marquée : ils se séparèrent.

« Venez, Westbroock, » dit sir William, « nous pouvons faire notre testament, l'obstination de cet homme conduira plus d'un de nous autres pauvres diables à la boucherie. Mais n'importe, le devoir commande ; et vous verrez demain que sir William Johnson est fidèle à son pays, soit qu'il approuve ou non le service qu'on lui impose. »

Les bords du lac Champlain n'avaient jamais vu déployer un plus magnifique appareil militaire. Les officiers de l'armée régulière semblaient anticiper la victoire et les promotions ; les officiers des troupes coloniales, au contraire, montraient le courage de la résignation, du dévouement ; mais leur connaissance de l'état réel des choses ne leur faisait que trop pressentir le désastre qui les attendait.

Leur marche, encombrés comme ils l'étaient de bagages inutiles, devenait de moment en moment plus difficile à travers des bois, des maré-

cages, sur un terrain inégal, où nul chemin n'était tracé. Sir William et d'autres officiers du pays avaient en vain suggéré la nécessité d'envoyer en avant des éclaireurs pour s'assurer contre les surprises; le général, infatué de l'idée qu'il allait lui-même surprendre l'ennemi, négligea tout moyen d'éviter un malheur semblable.

Vers la fin d'une journée où la chaleur avait été accablante, l'armée se trouva engagée sur un terrain marécageux, au milieu d'une forêt immense et inculte. La route qu'elle suivait, si l'on pouvait lui donner le nom de route, était un espace d'environ trente toises, et bientôt fantassins et cavaliers, haletans, épuisés de fatigue, s'enfoncèrent dans la boue, tombèrent les uns sur les autres, et rompirent leurs rangs. En ce moment, un horrible cri de guerre, suivi d'une décharge sur leur front et sur leur arrière-garde, frappa leurs oreilles, et porta l'épouvante dans leur esprit abattu. Des guerriers blancs, rouges, noirs, semblaient sortir de terre par enchantement; chaque arbre, chaque buisson, cachait un hôte invisible qui lançait des flèches, envoyait des balles toujours sûres de leur coup. Il ne s'agissait pas là d'évolutions bien exécutées,

en masse; tous avaient à répondre personnellement à des adversaires avantageusement placés.

Dès que le cri de guerre se fit entendre, sir William dit à Sybrandt: « Les voilà, je m'y attendais! Le malheureux extravagant! » — « Vos ordres, sir William? » dit le jeune homme. »— « Mes ordres? Personne n'en peut donner maintenant, hors le Dieu des armées; chacun pour soi, et Dieu au-dessus de tous, » cria-t-il d'une voix qui retentit à travers la forêt; et, tenant un pistolet, il courut aussi vite que les buissons et les marais pouvaient le permettre, dans la direction d'où le cri était parti. Sybrandt le suivit de près, et tous deux n'aperçurent d'abord aucun ennemi, mais seulement la trace des balles, des flèches, des tomahawks sur les arbres et sur les corps sanglans de quantité de victimes de la folie d'un seul homme.

Peu d'instans après, cependant, quelques partis des cinq nations se rallièrent autour de leur chef, et sir William commença avec eux un combat dans le système de nos guerres de forêts, où chacun agit de son côté avec la ruse, la valeur, que peut inspirer l'instinct de sa propre défense. Les vaillans Mohawks, si long-temps la terreur de tous les sauvages, depuis l'Atlantique jusqu'aux

bords du lac supérieur, et leur vieux roi Hendrick, qui disait à son ami sir William qu'il avait rêvé d'un bel uniforme d'officier, les vaillans Mohawks pouvaient lutter sans désavantage avec les autres Indiens hostiles. Sybrandt ne déployait pas moins de courage et d'activité; il combattait à pied, et triomphait des ennemis les plus formidables quand il pouvait les attaquer de front; mais, en général, les peaux rouges évitent de mesurer ouvertement leurs forces avec celles des blancs, soit pour se prévaloir de leur habileté dans les guerres d'embûches, soit par crainte de la supériorité de leurs adversaires sous le rapport de l'intrépidité et de la persévérance.

Cependant notre héros, déjà affaibli par deux ou trois blessures, rencontra en face l'un des principaux chefs ennemis. Il avait un habit de peau de daim collant, un bonnet militaire orné de plumes, et le tomahawk qu'il portait à la main paraissait sa seule arme. Sybrandt n'avait que ses pistolets, seul héritage que lui avait laissé son père. L'Indien et le blanc s'examinèrent mutuellement d'un œil scrutateur, pour découvrir leurs moyens respectifs d'attaque et de défense. Le chef crut Sybrandt désarmé, parce que celui-ci avait caché son pistolet dans son sein à la

vue de l'Indien, qui vint à lui le tomahawk levé, mais avec la circonspection ordinaire à sa race; et Sybrandt, lorsqu'il fut à portée, tira l'un de ses pistolets, et le blessa à l'épaule. Le chef, croyant maintenant son ennemi à sa merci, se jeta sur lui; mais il fut accueilli par une décharge du second pistolet, qui le fit tomber mort.

« Bravo, major! » dit sir William, qui parut en ce moment couvert de sang et de boue. « Bravo! Cet homme était l'ame des Indiens ennemis; ils vont se disperser dès qu'ils apprendront sa perte. Si nous survivons à cette journée, vous êtes colonel. »

La prédiction du chevalier s'accomplit; les sauvages se ralentirent dans leurs attaques, et bientôt disparurent tout-à-fait à la nouvelle de la mort de leur chef. « Le combat est fini de ce côté, » dit sir William en appelant ses Mohawks à le suivre dans une autre direction où les coups de feu continuaient à se faire entendre. Là, ils trouvèrent une scène de confusion horrible, mais principalement dans les rangs des Anglais. Surpris à l'improviste, ignorant complètement la manière de combattre de leurs adversaires, tous leurs efforts avaient été vains. Les provinciaux seuls résistaient encore, et, à l'aide

du renfort de sir William, ils repoussèrent l'ennemi, qui se retira en bon ordre avec très-peu de perte. En passant d'une extrémité du champ de bataille à l'autre, Sybrandt fut séparé de son ami; et, comme il cherchait à le rejoindre, un faible cri se fit entendre à quelque distance. Il lui sembla que quelqu'un des leurs demandait du secours; il courut vers le lieu d'où ce bruit paraissait venir, et découvrit un officier gisant au pied d'un arbre, et se soulevant à demi, appuyé sur une main. Près de lui un Indien, armé d'un couteau, se préparait à lui enlever sa chevelure. Le visage de cet officier était tourné vers Sybrandt; et, malgré sa pâleur, il reconnut Gilfillan. En un instant, sa mémoire lui rappela toute son histoire passée, sa colère, ses regrets; mais ces sentimens cédèrent bientôt à une pitié généreuse, qui le détermina à sauver son rival, au péril de sa propre vie. Quand il fut à portée, il tira sur le sauvage, qui tomba mort à côté du blessé; et Sybrandt, une minute après, serrait la main de Gilfillan.

« Major Westbroock, » dit le colonel d'une voix mourante, « je vous remercie, non de m'avoir sauvé la vie, car je sens que tout est fini pour moi, mais d'avoir sauvé la peau de mon

crâne ; et, sur mon ame, j'en suis très-reconnaissant. J'ai quelque chose à vous dire, et le plus tôt sera le mieux. »

En ce moment, Sybrandt vit un autre Indien s'approcher avec son tomahawk. Il essaya de se lever; mais le sang qu'il perdait depuis des heures et la fatigue du combat avaient épuisé ses forces; il retomba sans connaissance, et distingua seulement, avant de fermer les yeux, le bruit d'un fusil, accompagné de cette exclamation : « Voilà pour vous, maudite créature ! »

CHAPITRE XXXIV.

Explications. — Funérailles d'un brave officier.

Pendant quelques heures, la vie de notre héros fut suspendue, et l'aurait été pour toujours, sans le fidèle compagnon de son expédition nocturne Timothée Weasel. Il avait joint l'armée comme volontaire, ou plutôt comme amateur, et se vanta souvent, depuis, d'avoir sacrifié ce jour-là une des maudites créatures à chacune des ombres des siens. Après avoir sauvé Sybrandt et Gil-

fillan des mains des sauvages, il s'approcha d'eux, et, trouvant le premier privé de sentiment, il examina ses blessures. Les habitudes guerroyantes de Timothée le rendaient très-capable d'en juger.

« Est-il mort? » demanda Gilfillan d'une voix éteinte. — « Non, seulement évanoui, par l'effet de la perte du sang. Il ne courrait aucun danger sans cela, et ce serait grand' pitié de le voir périr, on peut dire, pour si peu de chose; car c'est, je vous assure, une bonne espèce de créature: il n'a peur de rien. »

« Je le sais, il m'a sauvé du couteau à scalper, et je donnerais mille fois ce qui me reste de vie pour la sienne. Que peut-on faire pour lui? »

Timothée réfléchit un instant. « Oui, c'est cela, » dit-il enfin. « Restez là tous deux, ne bougez pas de cette place que je ne sois de retour. » — « Il n'y a pas de danger que cela arrive, » dit Gilfillan en souriant et en regardant tour à tour sa jambe cassée et le corps inanimé de Sybrandt.

Timothée s'éloigna en courant, et quand il revint avec sir William au commencement de la nuit, ils trouvèrent que l'Irlandais, vaincu par la douleur et la fatigue, était tombé à côté de Sybrandt, comme lui sans connaissance. On construisit à la

hâte une litière, où les deux blessés furent placés, et des Mohawks les transportèrent à Ticonderoga. Pendant la route, le mouvement leur rendit à l'un et à l'autre un peu de sentiment; mais le froid piquant du matin les remit bientôt dans un état qui participait également de la mort et de la vie.

Les blessures de Sybrandt furent trouvées peu dangereuses; mais le sang qu'il avait perdu, et la nuit qu'il avait passée exposé à l'humidité et au froid, faisaient craindre que la fièvre ne se déclarât. Gilfillan donnait bien moins d'espérance. Il avait eu le genou fracassé par une balle, et les chirurgiens prononcèrent que l'amputation de la jambe serait faite aussitôt que le blessé aurait repris assez de force pour la supporter. A ces mots, le patient fit entendre un gémissement plus profond qu'aucun de ceux que la douleur lui avait arrachés; mais il ne dit rien. Les deux jeunes gens avaient été mis dans la même chambre, à la requête de Gilfillan; et toute la nuit qu'il passa dans une sorte de délire, Sybrandt, qui lui-même n'avait pas assez de force pour dormir, l'entendit murmurer de temps en temps: « Non, ils ne feront pas un épouvantail de Gilfillan. » — « A quoi bon payer aussi chèrement la vie?» — « Que

diraient les jolies filles en me voyant avec une jambe de bois ? »

Le matin, il demanda d'une voix plus calme à Sybrandt, s'il était éveillé, et trouvant qu'il l'était, il lui parla en ces termes :

« Westbroock, j'ai quelque chose à vous dire, et je dois me hâter; car je pense ou plutôt je suis sûr que je suis un homme perdu. » — « Ayez bon courage, colonel. Après l'amputation vous serez mieux. » — « Et par la gloire de mes ancêtres! Westbroock, si je ne suis mieux que quand cela arrivera, je ne serai jamais mieux. Je veux mourir avec mes deux jambes. » — « Sans doute une opération ne vous fait pas peur? » — « Peur ! à moi ? » cria Gilfillan en se soulevant. « Si j'avais mes pistolets, major Westbroock! Mais que dis-je? ne vous dois-je pas la vie, du moins un reste de vie? Écoutez-moi maintenant avec attention. » Alors il lui conta toute l'histoire du portrait, et la manière dont Catalina avait rejeté ses vœux le jour même où Sybrandt l'avait surpris aux pieds de cette jeune dame. « Elle vous aime, elle n'aime que vous, » ajouta-t-il d'une voix faible; « elle me l'a dit de sa bouche adorable, et confirmé par les larmes qui coulaient de ses yeux. »

« Me répondez-vous de la vérité de ce que

vous me dites, colonel? » — « Tout est vrai sur la parole d'un mourant. A présent soyons amis jusqu'à mon dernier moment; je pense que notre amitié n'aura pas le temps de s'user. »

« Quand les chirurgiens vinrent de nouveau les visiter, ils trouvèrent Sybrandt un peu mieux, bien qu'il eût de la fièvre; mais ils secouèrent la tête en examinant les blessures de Gilfillan, et déclarèrent qu'une amputation immédiate pouvait seule le sauver.

« Alors je suis un homme mort, « dit-il, » car ma jambe me suivra au tombeau; nous avons passé notre vie ensemble, et je ne me séparerai point d'une ancienne amie au dernier moment. Cherchez d'autres moyens de guérison, docteur. » — « Je n'en connais point d'autre. Si vous le rejetez, vous n'existerez pas dans vingt-quatre heures; encore est-il douteux que même en recourant à ce moyen nous puissions vous sauver. » « Alors tout est dit. » — « Et vous êtes un homme mort. » — « Ainsi soit-il. »

Pendant le reste de la journée et la nuit suivante, Gilfillan fut alternativement dans le délire ou dans des crises de douleurs violentes; mais vers le soir du lendemain ses angoisses se calmèrent, il ne sentit plus aucun mal, et il

adressa des discours raisonnables à Sybrandt.

« Vous êtes mieux, » lui dit celui-ci avec un sentiment d'espérance. — « Je ne sens aucune douleur. » — « Alors vous êtes mieux, sans doute. » — « Je suis *mieux* à présent, mes souffrances corporelles sont passées; au coucher du soleil je serai *bien.* »

Sybrandt le comprit, et ne fit aucune réponse. Après un silence de quelques minutes, Gilfillan dit encore :

« Westbroock, pourriez-vous me donner le petit coffre qui est là sur la table? » — « Je ne puis me lever, » dit Sybrandt.

« Peut-être pourrais-je l'atteindre, » et se soulevant avec peine, le blessé tâcha de prendre lui-même le coffre, mais il fut près de succomber à cet effort. En ce moment l'homme qui les gardait entra, et fit des reproches à Gilfillan sur ce qu'il parlait.

« Qu'importe maintenant? » dit-il. « Allez à vos affaires, l'ami, je vous prie. Mais non, demeurez, et soyez témoin que je confie ce coffre au major Westbroock. Quant au reste, fort peu je me soucie de ce qu'il en adviendra. A présent, laissez-nous. »

« Westbroock, » continua le colonel, « dans ce

coffre est une miniature qui vous appartient. Je me la suis procurée comme un coquin, je la rends comme un honnête homme. Il y a de plus quelques souvenirs de ma sœur, qui s'est mariée en France, où elle est morte. Donnez-les à Catalina, elle ne craindra pas que je vienne les réclamer. Vous voudrez bien aussi prendre la première occasion d'envoyer ma montre à mon père. Je ne puis maintenant lui écrire, vous le ferez pour moi. Dites-lui que j'ai béni sa vieille tête grise, et que je suis mort comme un digne fils de mon père et de la vieille Irlande. A cette montre est attaché un cachet, sur lequel sont gravées mes armes, les armes des anciens rois de Connaught; portez-le en mémoire de moi... et... »

Ses idées devinrent confuses, et Sybrandt ne put comprendre ce qu'il lui disait pendant une ou deux minutes; enfin, il dit en prononçant avec peine: « Westbroock, adieu, je pars. » — « Appellerai-je du secours? » — « Non; mais je voudrais pouvoir toucher votre main. » — « N'importe, nous sommes amis. » — « Dieu vous bénisse! — Mon père, — Catalina, — la vieille Irlande! » Ces derniers mots furent à peine entendus de Sybrandt, et peu de secondes après l'ame du brave Gilfillan avait quitté ce monde.

On enterra le colonel avec tous les honneurs de la guerre. Les funérailles d'un officier, dans le lieu même où il a trouvé une mort glorieuse, sont un des spectacles les plus touchans que l'on puisse contempler. Le reste de l'armée suivit le convoi avec les armes renversées, et les tambours voilés; tandis que la musique du régiment du défunt jouait son air favori, la mélodieuse et tendre musique d'Ellena Roon. Les coups de fusil tirés de minute en minute étaient répétés par les échos des montagnes, et retentissaient le long des rives du lac à mesure que le triste cortége avançait; enfin trois décharges annoncèrent que le corps du brave Gilfillan était déposé dans le sein de notre commune mère.

« Tout est fini, » dit Sybrandt, qui avait écouté de son lit de douleur la musique et les décharges de mousqueterie. « Il est parti le pauvre garçon; peut-être ne tarderai-je pas à le suivre! » Cette idée était pénible; car il avait maintenant des motifs d'aimer la vie.

L'armée française n'avait pas profité de sa victoire, grace à l'insubordination et à la désertion des Indiens, qui formaient alors un ingrédient indispensable dans ces guerres de frontières. Ces circonstances donnèrent aux Anglais le temps de

se rallier et de se retirer sur le lac Georges.

Cependant l'état de Sybrandt continuait à donner de grandes inquiétudes à sir William, qui lui prodiguait des soins paternels : une fièvre lente le consumait, et sa faiblesse était si grande que, malgré les précautions que l'on prit pour le transporter doucement de Ticonderoga au fort Georges, il arriva dans cette dernière place presque mourant.

CHAPITRE XXXV.

Retour de Catalina.

En même temps, Catalina était revenue dans la maison de son père; mais ce n'était plus cette Catalina qui l'automne précédent avait quitté son pays le cœur plein d'espérance et d'amour! Après le départ de Sybrandt, de Gilfillan, de sir Thicknesse, rien ne pouvait flatter ses affections ni sa vanité dans le séjour de New-York, et la ressource de la dissipation lui était enlevée par la

fin de la saison des plaisirs et le commencement de la guerre, qui occupait tous les esprits; elle avait donc tout le loisir de se livrer à sa tristesse, que les reproches qu'elle se faisait rendaient plus poignante. Sa santé, son humeur se ressentirent des tourmens perpétuels que ses souvenirs lui causaient; elle devint impatiente de retourner auprès de ses parens, et madame Aubineau ne l'était pas moins, quoiqu'elle ne le montrât point, de se débarrasser d'elle. Jamais cette dame ne lui pardonna ce qu'elle appelait la folie d'avoir manqué l'occasion de devenir une lady.

Les ordres du colonel arrivèrent donc très à propos; et ces dames se séparèrent avec des complimens d'autant plus affectueux qu'elles sentaient moins de regret de se quitter. Que les moralistes sévères pardonnent cette innocente dissimulation. Où en serions-nous si chacun exprimait sans ménagement les sentimens qu'il éprouve? les attachemens les plus solides ne tiendraient pas long-temps contre de telles épreuves. La civilité, les paroles obligeantes, sont moins une feinte qu'une juste discrétion, un triomphe de la bienséance sur les impulsions des passions.

Si Catalina avait eu le bonheur de naître dans notre siècle, si elle avait eu le bonheur plus

grand encore de naître dans la vieille Angleterre, un chemin en fer, une voiture à vapeur lui auraient fait franchir en quatre heures l'espace que l'on ne parcourait qu'en plusieurs jours à l'époque de laquelle nous parlons. Quelle prodigieuse économie de temps dans cette rapidité de marche!... Pardon! je devrais dire, pour marcher moi-même avec mon siècle, dans cette rapidité de locomotion! Elle aurait embrassé ses parens trois ou quatre jours plus tôt. — « Oui, mais elle n'aurait pas eu trois ou quatre jours d'attente agréable; et qui peut dire que l'attente d'un plaisir ne soit pas comparable et souvent préférable à la réalité? » — « Mais, me direz-vous, mon cher monsieur, vous ne regardez donc pas les moyens actuels de voyager plus vite comme des perfectionnemens? » — « Non, je l'avoue; car si la félicité, les intérêts ou la supériorité de l'homme dépendaient de la faculté de se transporter promptement d'un lieu à l'autre, la nature en aurait fait un cheval de course, ou bien elle l'eût gratifié des ailes de l'aigle. »

« — Mon bon monsieur, vous êtes de cent ans en arrière de votre siècle. » — « Ce n'est pas une affaire, monsieur: un de ces jours je prendrai

une machine locomotrice et je le regagnerai bien vite. »

Catalina cependant, en dépit de l'imperfection de son siècle, arriva enfin au logis, et reçut les tendres caresses de ses bons parens avec des larmes amères que lui arrachait le souvenir du passé. Après les premiers embrassemens, ils furent frappés du changement qui s'était fait en elle ; ils ne lui en parlèrent point, mais tous deux en devinèrent la cause. Quant à l'honnête Ariel, dont l'esprit s'était monté à la joie pour l'arrivée de sa nièce, et qui ne sortait jamais du cercle des impressions du moment, il s'écria, lorsqu'il s'aperçut de sa pâleur :

« Catalina, que diable est cela ? Qu'avez-vous, mon enfant ? Vous avez l'air d'un spectre ! » — « Rien, mon oncle. » Et elle fondit en larmes. — « Quoi ! qu'est-ce donc ? Seigneur, je ne pensais pas à cela ! Ne pleurez pas, ma chère nièce. » Et le brave homme était prêt à faire chorus avec elle.

« C'est la fatigue du voyage, » dit la prudente mère. « Venez, ma chère ; il faut vous reposer un peu dans votre chambre avant le dîner. » Et elle sortit avec sa fille.

« Je veux être pendu si je sais que faire à tout

cela! » s'écria le pauvre Ariel en s'essuyant les yeux. — « Je ne le sais pas davantage, » dit Egbert en lui-même; « mais patience! sa mère tirera d'elle son secret. »

Elle le fit comme il le pensait, bien qu'elle sût d'avance toute l'histoire par sa cousine; mais elle n'était pas fâchée de l'entendre une seconde fois de la bouche de Catalina.

« Ah! ma chère, » dit-elle en secouant la tête, « vous ne serez jamais une dame titrée! » — « Je ne serai rien du tout, je pense, » répondit Catalina; et ses larmes inondaient ses joues.

« L'honorable colonel Gilfillan est, je crois, sur la frontière. » — « Qu'il soit où il lui plaira, pourvu que ce soit loin de moi! » pensait la jeune fille. — « Et Sybrandt Westbroock y est aussi, » continua la mère. Catalina ne souhaita point qu'il fût assez loin pour qu'elle ne pût le revoir; mais la dame le souhaita pour elle: « C'est un jaloux extravagant, » dit-elle. — « Qui, madame? » — « Sybrandt. » — « Vous vous trompez, ma chère maman; croyez-moi. » — « Alors, vous lui aviez donné de justes sujets de jalousie? » répliqua-t-elle d'un air de satisfaction. — « Non pas, réellement: c'est-à-dire que s'il avait connu mes vrais sentimens, il aurait été satisfait. »

« Oh ! nous y voilà , » pensa la mère , « les jeunes filles sont toutes de même; elles maltraitent leurs amans comme des petits démons qu'elles sont, et les blâment ensuite de n'avoir pas lu dans leur cœur. Il serait à peu près aussi facile de lire dans , ... elle ne pouvait trouver une comparaison , et je crois qu'elle finit par se contenter d'un *grimoire* qui se présenta à son esprit.

Madame conta l'affaire à son mari, et presque aussitôt elle fit un petit voyage à la ville, dont personne ne savait le motif; mais je le devine maintenant d'après les suites. En effet, peu de jours après ce mystérieux voyage, l'histoire de Catalina fut l'entretien de plusieurs tables à thé, sans que l'on pût découvrir qui l'avait divulguée.

« J'écrirai à Sybrandt pour arranger tout cela, » dit le colonel avec sa droiture et son bon sens accoutumés. « Comment ! » s'écrièrent à la fois madame et Catalina, « comment ! » disait celle-ci, » vous lui diriez que je *meurs* de chagrin pour lui ? Oh ! mon père ! j'aimerais mieux être morte ! »

« J'aimerais mieux la voir mariée au colonel, » pensait la mère.

« Sans blesser la délicatesse d'une jeune per-

sonne bien née, on peut tirer d'une erreur fâcheuse sur sa conduite un homme qui lui est attaché. Vous savez qu'il vous aimait sincèrement. »

« Mais, mon père, il peut en aimer une autre maintenant. »

« Oh, certainement! » dit le colonel en souriant, « quelque belle sauvage? » — « Les hommes n'ont point de sensibilité, » pensait Catalina, « comment mon père a-t-il le courage de plaisanter sur une passion qui fait le malheur ou le bonheur de la vie! »

Ainsi Catalina et sa mère s'opposèrent à ce que le colonel écrivît à Sybrandt. La dernière voyait cependant avec inquiétude sa fille dépérir et s'attrister chaque jour davantage. « Mais personne ne meurt d'amour, » se disait-elle, et elle disait vrai. Mais si l'amour n'est pas une maladie mortelle, souvent il en fait naître d'autres qui minent la constitution et amènent une fin prématurée. Quoi qu'il en soit, le bon Egbert céda malgré sa répugnance: elles étaient deux, et deux femmes, et il n'était qu'un homme.

Je n'ai jamais pu concevoir bien clairement si Catalina fut plus contente que fâchée d'avoir obtenu que son père renonçât à écrire à son

cousin. Peut-être cette victoire lui fit-elle dire comme à Pyrrhus, après l'une des siennes : *Le ciel me préserve d'en remporter encore une semblable !* Elle pouvait maintenant se livrer tout entière à la douleur ; mais il n'est pas dans notre nature de l'endurer long-temps à un degré violent ; et nous sommes toujours disposés après les premiers momens, à chercher du soulagement dans l'exercice de nos devoirs envers les autres ou envers nous-mêmes.

Catalina s'efforça donc de s'occuper des affaires domestiques, et quiconque cherche de bonne foi à s'employer utilement finit toujours par s'intéresser à ce qu'il fait. Il existe mille petits soins de bonté, d'attention, de délicatesse qu'une femme seule peut prendre, et qui se concilient parfaitement avec l'élégance des manières et la culture de l'esprit. L'union de ces dernières qualités avec celles qui rendent capable de ces soins intérieurs, n'est pas commune, je l'avoue ; mais je l'ai vue assez souvent pour en sentir le prix ; d'ailleurs si toutes les femmes ne sont pas des anges, est-ce à nous de nous en plaindre? car s'il en était ainsi, quel homme oserait se croire digne d'elles? Notre héroïne réunissait tout ce qui pouvait contribuer à son bonheur et à celui

de sa famille, sans cela nous ne l'aurions pas choisie entre toutes celles de son sexe pour en faire notre héroïne. Elle n'était pas un être parfait, mais une femme parfaite; et celui qui ne se contente pas de ce degré de perfection mérite de mourir vieux garçon.

Le colonel avait une bibliothèque, composée il est vrai en grande partie de majestueux volumes latins de l'école hollandaise, mais contenant aussi quelques livres d'une espèce plus légère. Il s'y trouvait peu de romans, ils étaient rares en ce temps; mais ils n'en étaient que plus séduisans, et comme ils excitaient un intérêt profond qui ne naissait point des circonstances du moment, on pouvait les lire plusieurs fois avec délice. Catalina avait encore la ressource de la musique, la société de ses amies, et la libéralité de son père lui donnait les moyens de se procurer toutes les distractions raisonnables.

Quelle honte d'être malheureuse au milieu de tant de sources de bonheur! Toutefois notre héroïne n'était pas heureuse. Une seule chose lui manquait, mais c'était un besoin du cœur. C'était le compagnon de son enfance, le choix de sa jeunesse, son sauveur. Bien souvent elle visitait la place où elle avait vu le terrible combat

avec le capitaine Pipe, et toujours elle en revenait plus affligée. Tous les objets qui l'environnaient rappelaient à son souvenir celui dont elle regrettait l'absence et les droits qu'il avait à sa tendresse, à sa reconnaissance. Mais elle l'avait perdu et perdu par sa folle vanité !

CHAPITRE XXXVI.

Lettres sans réponse.

Pendant que notre héroïne cherchait à surmonter le chagrin qui la dévorait, en remplissant avec zèle tous ses devoirs, en acceptant toutes les distractions que sa position pouvait lui offrir, le colonel et sir William avaient ensemble une correspondance sur les affaires publiques, dans laquelle le dernier parlait souvent avec éloge de Sybrandt Westbroock. Les officiers qui séjour-

naient en passant dans la maison Vancour, rendaient unanimement témoignage de sa valeur et de son esprit entreprenant; et le général, dans ses dépêches au gouvernement, fit une mention honorable de notre héros. Catalina savait tout cela, et ne pouvait s'empêcher d'être fière des succès de l'homme à qui elle avait donné son cœur. « Mais il est perdu pour moi ; il est blessé, peut-être mourant, et il dédaigne de nous écrire, de nous donner de ses nouvelles! » Telles étaient ses pensées; et combien elles étaient injustes!

Sybrandt, après avoir été long-temps entre la vie et la mort, sortit enfin de cet état de langueur à l'aide de sa jeunesse, de l'espérance qui avait ranimé son courage, et des soins de l'amitié. Aussitôt que ses forces le lui permirent, il écrivit à Catalina pour l'informer de son explication avec Gilfillan, s'excuser de sa jalousie mal fondée, de son brusque départ de New-York, et implorer d'elle un généreux pardon.

Il arriva qu'en ce moment aucun courrier ne devait être envoyé, et le jeune amant n'eut pas la patience d'en entendre un. En cherchant dans sa tête de quel messager il pourrait se servir, il se rappela une sorte de demi-sauvage qui flanait sans cesse autour du fort, quand il n'était pas en

course, dans le pays, pour différens objets. Cet homme se chargeait, pour un peu de rum, soit de commissions, soit de services manuels; il n'avait aucune profession, aucun métier; enfin c'était, dans toute la force du terme, un vagabond. Toutefois, comme il passait pour avoir du courage, de la sagacité et de l'exactitude à remplir ses engagemens, notre héros se décida à le charger de ses lettres. Il connaissait les plaines qu'il avait explorées autrefois, et il y était connu.

La lettre à Catalina était accompagnée de deux autres pour M. Denis et le colonel Vancour; et Sybrandt eut l'imprudence d'y joindre une assez forte somme d'argent, au lieu de se contenter de donner à son messager un havresac et des provisions. Il le dépêcha ainsi, en lui enjoignant de faire la plus grande diligence, d'attendre les réponses aux lettres qu'il portait, et de les rapporter sans délai. Mais notre homme, loin de suivre ses instructions, profita de son séjour à Albany pour se régaler à loisir, et ne sortit de cette ville que quand il eut mangé, ou plutôt bu ce qui lui avait été remis pour son voyage. Alors il devint sobre par nécessité; mais ses dépêches étaient perdues, gâtées, ou bien on les lui avait volées; il ne savait pas trop ce qui en était.

Le fidèle messager se mit à réfléchir sur ce qu'il avait de mieux à faire. Aller à sa destination sans ses lettres de créance, était impossible; retourner au fort Georges pour chercher de nouvelles instructions, était un surcroît de peine sans augmentation de profit; d'ailleurs quelques coups de bâton pouvaient être la suite de l'aveu de sa négligence. Ce digne composé des vices de l'homme blanc et de l'homme rouge, avait une aversion égale et pour les coups de bâton et pour la moindre peine sans espoir de gain. Le résultat de ses réflexions fut la résolution de payer d'effronterie; en conséquence il entra dans la chambre de Sybrandt avec une audace qui eût fait honneur au diplomate le plus consommé.

« Avez-vous des lettres? » demanda vivement Sybrandt, en se soulevant à demi sur son lit, où il passait encore une partie de la journée.

« Non, monsieur, je n'ai rien à vous remettre. » — « Avez-vous vu la jeune dame? » dit notre héros d'une voix émue. — « Oui, monsieur, je l'ai vue en lui donnant la lettre. » — « L'a-t-elle lue? » — « Oh oui! elle l'a lue, et a dit ensuite : *jolie lettre, en vérité!* puis elle s'est mise à rire. »

Le cœur de Sybrandt se serra; il pouvait à

peine respirer. « Mais, » reprit-il, elle vous a donné quelque chose? » — « Oui, monsieur, elle m'a donné une guinée, en me disant de retourner bien vite à l'endroit d'où je venais, et que la lettre n'exigeait pas de réponse. » — « Etait-elle pâle? avait-elle l'air souffrant? » demanda-t-il après un silence, pendant lequel mille angoisses lui déchiraient le cœur. — « O monsieur! point du tout, je vous jure. Ses joues sont rouges comme des cerises, elle est gaie comme un pinçon, et elle a ri de toutes ses forces, en apprenant que vous étiez au lit. » Il se passa plusieurs minutes avant que Sybrandt reprît assez de courage pour faire d'autres questions. — « Avez-vous vu le colonel et madame Vancour? » — « Oui, monsieur, le colonel se porte fort bien; il m'a donné quelque monnaie, et m'a dit : *Je suppose que le major Sybrandt est mort à cette heure.* » — « Et sans doute il a ri comme sa fille. » — « Non, il n'a pas ri aussi fort que la jeune madame, il souriait seulement comme cela; » et le coquin montrait ses dents d'ivoire, tandis qu'une joie maligne brillait dans ses yeux. Chaque mot était un coup de poignard pour le pauvre Sybrandt. « Et madame Vancour, » dit-il enfin, « qu'a-t-elle dit quand vous lui avez parlé de

ma situation? » — « Elle a dit : M. Sybrandt n'a que ce qu'il mérite. »

« Toujours de pis en pis, » disait en lui-même le pauvre jeune homme ; « c'est une coupe bien amère, cependant allons jusqu'au fond. — Et mon autre oncle, M. Denis Vancour? » — « Le vieux gentilhomme qui demeure sur la colline? Eh ! il a dit que M. Sybrandt serait probablement mort avant que sa lettre arrivât, ainsi que ce n'était pas la peine de l'écrire. »

Dès qu'il put retrouver assez de présence d'esprit pour continuer cet interrogatoire, Sybrandt questionna ce singe malfaisant dans tous les sens ; mais il avait réponse à tout, et son histoire était si bien arrangée d'avance, que notre héros demeura persuadé que Catalina l'avait représenté à ses parens sous de si noires couleurs, qu'elle lui avait fait perdre leur affection et leur estime.

« Très-bien ! » dit-il quand il fut arrivé à cette triste conclusion. « Maintenant, allez ; » et il lui donna de l'argent, pour le récompenser d'avoir fait sa commission si bien et si vite.

« Je ne l'importunerai plus, je ne les importunerai plus, » dit-il en s'enfonçant dans son lit, avec l'espoir de n'en jamais sortir ; et cet espoir semblait devoir se réaliser, car cette journée le

laissa dans un état de faiblesse et d'irritation nerveuse qui pouvait éteindre, peut-être en peu de jours, peut-être en quelques heures, la dernière étincelle de sa vie.

CHAPITRE XXXVII.

La fin d'un homme de bien.

QUELQUES jours après les événemens rapportés dans le précédent chapitre, un jeune officier s'arrêta dans la maison hospitalière du colonel Vancour en allant du fort Georges à New-York. Le jour baissait ; on l'engagea en conséquence à demeurer jusqu'au lendemain. La conversation tomba naturellement sur les événemens de la guerre et les espérances d'une paix prochaine.

Catalina, assise près d'une fenêtre ouverte, sa joue blanche appuyée sur sa main plus blanche encore, écoutait avec l'attention la plus grande, dans l'espoir d'entendre nommer celui qui occupait toutes ses pensées.

« N'est-il rien arrivé de particulier au fort Georges? » demanda le colonel. — « Rien, à ce que je crois; du moins je n'ai entendu parler de rien. Il est vrai que je ne m'y suis arrêté que quelques minutes. » — « N'avez-vous rien entendu dire sur le colonel Westbroock? » continua M. Vancour en baissant la voix, mais non pas assez pour que sa fille ne pût l'entendre. — « Westbroock, Westbroock! ah! maintenant je me rappelle avoir ouï parler de ce brave officier, si justement regretté.... il mourut le jour..... »

« Chut! pour l'amour du ciel, » dit le colonel à voix basse; mais la précaution venait trop tard. Les paroles de l'officier étaient parvenues aux oreilles de Catalina, et de là à son cœur, dont elles suspendirent les battemens pendant quelques minutes. Elle ne s'évanouit point, elle ne se tordit point les mains, elle ne poussa point de cris; mais elle resta immobile comme une statue destinée à représenter le silence d'une douleur inexprimable. Sa mère, qui l'observait, vola vers

elle, appuya sa tête contre son sein, et ne prononça pas un seul mot. Au bout d'un quart d'heure, elle reprit assez de forces pour prier madame Vancour de monter avec elle dans sa chambre, et toutes deux sortirent du salon.

Alors le colonel poursuivit son enquête. «Vous disiez, monsieur, que le colonel Westbroock était mort. Quand vous saurez qu'il était notre proche parent, et un objet du plus grand intérêt pour ma famille, vous m'excuserez si je vous prie de me donner tous les détails possibles sur les circonstances de sa mort. » — « Je suis fâché de ne pouvoir répondre à vos désirs, monsieur; mais, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, j'ai passé très-peu de temps au fort, et c'est pendant que j'attendais mes dépêches dans le cabinet du général, que le domestique de M. Westbroock vint annoncer la mort de son maître. Le général exprima beaucoup de regrets; et comme je reçus en ce moment mes dépêches, je partis à l'instant, et n'entendis rien de plus.»

Catalina le lendemain ne se leva pas, suivant sa coutume, avec le jour, quoique ce fût un des plus beaux de l'été. Elle l'essaya, car elle n'était pas de ceux qui cèdent sans combat au chagrin ou à la maladie. Quand elle vit les rayons du so-

leil briller contre la muraille, quand elle entendit les oiseaux l'appeler à sa fenêtre, elle voulut sortir de son lit; mais un étourdissement l'obligea de retomber sur son oreiller. Sa mère, en entrant chez elle, fut sérieusement alarmée, et toutes ses pensées sur le mariage de Catalina avec un homme de qualité cédèrent aux craintes maternelles.

En conséquence elle se décida, trop tard il est vrai, comme le font bien des gens, à faire un acte de magnanimité inouïe, un acte qui mériterait d'être gravé sur le bronze ou le marbre: elle se décida enfin à déserter l'opposition, et à passer du côté de son mari. A l'instant même elle alla trouver le colonel, et lui proposa d'écrire à Sybrandt l'explication de la conduite de Catalina et de ses sentimens, en l'invitant à revenir au manoir.

« Quoi! maintenant qu'il est mort? » dit le bon Egbert, les yeux humides.

« Cela est vrai, hélas! je l'avais oublié. Mais que pouvons-nous faire? » — « Nous soumettre à la volonté du ciel. » — « C'est bien contrariant, j'ose le dire. » — « Quoi? de se soumettre à la volonté du ciel? » — « Non, mais qu'il soit mort justement en ce moment. » — « De tels accidens

arrivent en ce monde. Il est bien plus étonnant que vous et moi soyons parvenus à un âge aussi avancé, qu'il ne l'est de voir périr un homme à la fleur de l'âge. » Ce discours avait quelque chose de peu galant, puisque l'âge avancé a toujours été regardé dans la société polie comme un reproche, quand on l'attribue à une dame. Mais madame Vancour pardonna cette offense ou ne l'aperçut pas ; elle était alors occupée d'un objet bien plus intéressant. N'était-ce pas en effet une digne femme ?

« Mais peut-être, » dit-elle, « ce rapport n'est-il pas certain. Une défaillance peut souvent donner l'idée de la mort ; et, dans les fièvres lentes, les évanouissemens marquent parfois les crises. » — « De semblables rapports se confirment en général, » dit le colonel. « Toutefois, je veux moi-même prendre de plus amples informations. »

Il demanda son cheval, et se rendit à Albany. L'officier qui commandait cette place avait reçu des lettres par le même gentilhomme, de qui M. Vancour tenait la nouvelle de la mort de Sybrandt ; à la fin de l'une de ces lettres étaient ces mots : « Le colonel Westbroock vient de mourir. »

Le bon Egbert reprit le chemin du manoir de

ses ancêtres, le cœur plein de tristesse; et il communiqua à sa femme la confirmation du rapport de l'officier. Ils débattirent ensemble s'ils devaient ou non apprendre de suite à Catalina, que tout espoir était perdu. « Puisqu'elle doit le savoir, » dit le père, « il est inutile de la laisser plus long-temps dans le doute. Va le lui dire, chère amie; tu la consoleras; moi je n'en aurais pas le courage, » et il sortit dans la campagne: elle était superbe; mais il la voyait à travers ses larmes, ses beautés n'avaient plus aucun pouvoir sur son esprit abattu.

Catalina tomba sérieusement malade. Quand elle sut que la nouvelle de la mort de son amant était vraie, ses remords, sa douleur prirent une énergie que sa constitution ne pouvait supporter sans en être altérée. Que de motifs n'avait-elle pas de gémir, de se faire d'amers reproches! N'était-ce pas sa folle vanité, ses inconséquences qui l'avaient chassé du toit paternel, qui l'avaient privé d'une vie qu'il devait consacrer à son bonheur? Cependant elle appela à son aide sa piété, ses devoirs envers ses parens, la fermeté de son ame, et finit par triompher de son chagrin; mais si l'esprit remporta la victoire, le corps s'affaiblit dans le combat, et bien des

mois s'écoulèrent avant qu'elle pût contempler le doux spectacle de la nature, qui prenait alors la livrée variée de l'automne.

Elle ne souffrait pas seule. Le bon Denis, le premier ami, le second père de notre héros, qui près de soixante ans avait chaque jour fumé sa pipe dans le même antique fauteuil, entendit la nouvelle de la mort de Sybrandt sans donner aucune marque d'affliction. Il n'avait pas une grande dose de sensibilité ; mais le choc le plus léger peut entraîner une vieille masure : il secoua les cendres de sa pipe, la posa sur la table d'un air délibéré ; et ce soir-là, le lendemain, le jour d'après, quand elle lui fut apportée, il la repoussa sans dire un mot.

« Massa est certainement dans un terrible état, » disait son vieux domestique noir, qui avait été le camarade de ses jeux dans son enfance et son fidèle, son humble ami pendant sa vie entière ; « Massa est bien mal puisqu'il ne fume pas sa pipe. »

Le vieillard raisonnait philosophiquement sans s'en douter, c'est-à-dire qu'il arrivait, comme le vulgaire le fait tous les jours, à une conclusion philosophique par un chemin plus court que celui du raisonnement. Un homme simple dira

qu'une chose doit être, mais il ne pourra dire pourquoi ; il a seulement observé qu'elle arrivait toujours en tel cas, et cela suffit pour servir de règle à sa conduite.

Le vieux philosophe pratique ne se trompait pas. Rien ne dénote mieux un esprit blessé que la cessation d'une ancienne habitude : c'est un symptôme de mort. La résignation tranquille avec laquelle Denis reçut la nouvelle de celle de Sybrandt fit place, un ou deux jours après, à un besoin de mouvement, une impatience tout-à-fait opposés à son caractère ; il paraissait troublé par quelque conflit de sentiment, s'enfermait souvent dans son cabinet, et là on le trouvait, quand on venait le chercher aux heures des repas, la tête appuyée sur ses mains, examinant des papiers étalés devant lui. Lorsqu'on le dérangeait ainsi, il semblait plutôt content que fâché, comme si on l'eût tiré de quelque désagréable incertitude. Le quatrième jour, on le trouva assis sur son fauteuil ; il paraissait dormir, mais il avait cessé de vivre, et probablement sans douleur, car son visage montrait le repos d'un doux sommeil, et il avait son attitude ordinaire.

« Ah ! pauvre Massa ! » cria le vieux nègre, « il a fumé sa dernière pipe ! » Et ce cœur glacé par

l'âge, ces yeux desséchés donnèrent encore quelques larmes au maître vénéré, à l'ami qu'il chérissait.

Denis Vancour était un bon homme. Il ne fut jamais, car ce n'était pas la mode de son temps, il ne fut jamais secrétaire ni président, ou, ce qui vaut encore mieux, trésorier d'une société instituée pour employer l'argent gagné par le travail et l'industrie, à l'encouragement de la paresse et du désordre. Jamais il ne demandait aux autres de donner ce qu'il pouvait donner lui-même, et ne passait pas son temps à montrer aux pauvres « qu'il existe, » pour nous servir des termes du sage Francklin, « des moyens de subsister autres que le travail et l'économie. »

Mais ces péchés d'omission, si l'on peut leur donner ce nom, étaient plus que rachetés par de rares et estimables qualités. Jamais il ne mentit, jamais il ne manqua à sa parole, jamais il ne fit tort à personne dans son propre intérêt. Il obligeait et secourait volontiers ceux qui s'adressaient à lui, suivant l'étendue de ses moyens, et sans s'informer s'ils appartenaient à telle ou telle secte religieuse, à telle ou telle société à la mode. Il parcourut doucement sa carrière sans heurter qui que ce fût, sans se mêler des affaires d'autrui,

à moins que son assistance ne fût demandée ; et il borna sa bienfaisance au petit cercle dans lequel les hommes ordinaires peuvent l'exercer utilement, celui de ses parens et de ses voisins, dont il fut aimé et respecté pendant sa vie, et sincèrement regretté à sa mort.

Le lendemain de son décès, les cloches de la petite église octogone des Plaines annoncèrent que l'un de leurs paisibles habitans allait être porté à sa dernière demeure. J'ai toujours trouvé dans le son de la cloche des morts, au milieu du silence de la campagne, quelque chose de mélancolique et de touchant. Le laboureur arrête sa charrue, la ménagère suspend ses travaux domestiques, l'enfance insouciante elle-même cesse un instant ses jeux, tous prêtent l'oreille à cette commémoration solennelle de la mortalité : les plus âgés s'occupent de pensées graves et pieuses ; les enfans ne se livrent qu'à demi à leur gaieté pendant le reste de la journée, et, le soir, ils cachent leur tête en se mettant au lit.

En un moment, on vit sortir de la maison où le bon Denis avait passé de cette vie dans l'autre, une longue procession composée de toutes sortes de voitures de campagne, de gens à cheval et à pied. La simple cérémonie ne fut pas longue :

une prière, un hymne, quelques larmes qui se mêlèrent à la terre dont le cercueil fut couvert, tandis que les deux parens les plus proches contemplaient pour la dernière fois ce qui restait d'un frère bien-aimé, et tout fut dit.

« C'était un bon homme, » dit un vieux patriarche presque centenaire. Les cœurs de tous les assistans confirmèrent ce témoignage.

Celui qui souhaiterait une plus glorieuse épitaphe peut choisir, s'il lui plaît, parmi ces légendes emphatiques gravées sur les tombes fragiles de la vanité, où l'on ne trouve peut-être rien de vrai, sinon le *hic jacet*.

CHAPITRE XXXVIII.

Un revenant.

QUELLE que soit la douleur que l'on éprouve de la perte d'un parent, il est rare qu'elle empêche d'ouvrir son testament aussitôt que la décence le permet, tant est grande la curiosité humaine ! Cette cérémonie eut lieu le lendemain de l'enterrement de M. Denis Vancour. Ce digne gentilhomme, sur la nouvelle de la mort de Sybrandt, avait changé son testament, et institué

Catalina sa légataire universelle, au lieu de son cousin. Ce changement n'étonna point les parens; mais il fut loin de plaire à la jeune personne. Elle eût voulu pouvoir rendre ce bien à Westbroock, elle eût voulu faire plus encore; mais elle ne pouvait lui donner que ses regrets, et cet héritage lui semblait presque un vol fait à la mort.

Le colonel, un jour, pensa qu'il devait écrire au fort Georges, pour avoir des détails sur la mort de son neveu, et réclamer ses effets. Il le fit; mais il se passa long-temps avant qu'il trouvât l'occasion d'envoyer sa lettre. Pendant ce temps, il ne se passa rien d'important dans la famille. Catalina reprenait graduellement la force nécessaire pour se livrer à ses occupations ordinaires; mais un ver rongeur dévorait intérieurement cette jeune fleur, et les couleurs qui brillaient sur ses joues n'étaient point celles de la santé. Sa vie s'écoulait tristement, dans la privation totale de toute espérance pour l'avenir, de toute jouissance du cœur dans le présent.

On était dans le sombre mois de novembre, où les champs se dépouillent de leur verdure, où le bruit des vents se fait seul entendre dans les bois. Un homme à cheval, suivi d'un domestique,

approcha de la porte de la maison de feu Denis Vancour, alors confiée aux soins du vénérable nègre ci-dessus mentionné, de sa femme, non moins âgée, et d'une demi-douzaine de leurs petits-enfans. Il était nuit, et tous se tenaient pressés autour du feu de la cuisine ; car chacun sait que les créatures les plus amies de la chaleur sont le serpent noir et l'homme de la même couleur, soit dit sans vouloir déprécier le dernier par cette comparaison.

Le cavalier et son domestique mirent pied à terre, et tous deux traversèrent l'avenue et s'approchèrent de la maison avec aussi peu de cérémonie que s'ils eussent été chez eux, ou du moins en lieu où ils étaient sûrs d'être bien-venus. Aucun des fidèles gardiens du logis n'entendit arriver les étrangers ; car aussitôt que le nègre sent la douce influence de la chaleur, il s'endort. Celui des deux voyageurs qui paraissait le maître frappa à la porte avec le manche de son fouet ; et, comme personne ne vint, il mit en mouvement le lion de cuivre qui gardait ce château enchanté, c'est-à-dire, en anglais, le marteau, que l'on voyait encore aussi brillant que du vivant du bon gentilhomme. L'air d'abandon, le silence de la maison, donnèrent de l'inquiétude

à l'étranger; il parcourut cinq ou six fois à grands pas la longueur du portique ; enfin il fit le tour du bâtiment, et alla regarder à travers la fenêtre de la cuisine, d'où il vit le groupe endormi.

Cette vue sembla le ranimer; il souleva le loquet et entra brusquement dans la région sacrée. Personne ne bougeait, mais chaque dormeur faisait sa partie dans l'harmonie ronflante, que l'on pouvait entendre du dehors. L'étranger s'avança et secoua l'épaule du partriarche de la tribu. Mais il aurait aussi bien réussi à réveiller l'excellent maître de la maison que l'on avait enterré deux mois auparavant. Le nègre restait immobile comme ceux qui composaient la compagnie changée en statues de marbre noir, dans le conte du génie et du pêcheur. Alors l'étranger cria de toutes ses forces à l'oreille de l'homme; il ne s'éveilla point. « Vieille souche, » murmura l'étranger, « et il prit un bassin d'eau, qu'il versa sur la face de l'obstiné dormeur. »

« Bou...ou...ou..., » s'écria le vieux nègre en se levant indigné de l'affront. Il s'essuya les yeux, sans doute pour y voir plus clair, et dès qu'il eut considéré l'étranger, il poussa un cri d'une nature si singulière que nous ne tenterons pas de le décrire : il suffit de dire que ce cri réveilla

le reste des dormeurs et rompit l'enchantement des îles noires. Toutes les statues s'animèrent, et au premier regard jeté sur l'étranger, répétèrent *un esprit*, *un esprit*, et se sauvèrent dans toutes les directions, à l'exception du patriarche, qui demeura la face contre terre, hurlant et frappant le plancher de ses pieds.

Retournons maintenant au manoir, où la famille était rassemblée au coin du feu du salon. Le colonel lisait ; madame, oserais-je le dire, madame tricotait ; Ariel, suivant son ancienne coutume, dormait bruyamment. Catalina, la pauvre Catalina était à la fenêtre, d'où elle pouvait, à la clarté mourante du jour, voir le déclin de la nature qui sympathisait avec ses sentimens.

En ce moment un des négrillons de la maison voisine entra dans la chambre, tout effaré, en criant d'une voix altérée : « un spectre, un esprit, l'esprit de massa Sybrandt !

« Que dites-vous de Sybrandt, petit lutin noir? » dit Ariel en se réveillant, ce qu'il faisait toujours aussi vite qu'il s'endormait.

« Oh ! massa Sybrandt est revenu au logis. »

— « L'esprit de massa Sybrandt ! Je vais vous donner de l'esprit, moi, petit drôle, » dit Ariel en lançant le coussin de sa bergère à la tête lai-

neuse du jeune garçon. « Venez çà, que voulez-vous dire avec cette folle histoire? »

Mais l'envoyé des ténèbres restait à la place où il s'était arrêté, et soutenait son histoire de l'apparition de massa Sybrandt, de manière à étonner les plus âgés de la compagnie, et à faire naître dans le cœur de la jeune fille un conflit de vives émotions. On ne put tirer autre chose de l'enfant, sinon que le spectre avait apparu au milieu d'une grande pluie et avait jeté grand-papa, tout de son long, la face contre terre.

« Allons voir ce que c'est, » dit le colonel en prenant sa canne et son chapeau, « peut-être est-il arrivé quelque chose à ce vieillard. »

« Allons, » dit Ariel en prenant son fusil qu'il avait suspendu à un grand bois de cerf, « peut-être,... morbleu,... peut-être. Je ne sais que penser de tout cela. »

« Peut-être est-ce lui! » s'écria Catalina: et l'espérance pénétra jusqu'au fond de son cœur.

Les deux hommes semblaient partager son espoir et partirent en grande hâte.

Cependant l'étranger à force de raisonnemens et de reproches était parvenu à persuader le vieux nègre de sa réalité. « Et jeune massa est donc vivant après tout, » dit le bonhomme en

pleurant de joie du retour de son jeune maître, et de tristesse de la mort de celui qui eût béni ce retour. Il reprit assez de calme pour conter à Sybrandt ce qui s'était passé. La perte de son excellent oncle l'affecta bien plus profondément que la perte de son héritage ; il l'en avait privé, il est vrai; mais sans doute c'était par suite des fausses allégations de sa cousine contre lui. Il ne pouvait supporter l'amertune de cette pensée, et cherchait vainement à l'éloigner de son esprit, quand le colonel et son frère entrèrent sans cérémonies. Sybrandt leur fit un accueil froid et hautain, et la conduite du colonel, après le premier moment de joie sincère que lui fit éprouver la résurrection de son neveu, se ressentit du souvenir qu'il conservait de la négligence de Sybrandt pour sa fille, pour lui, pour tous ses amis. Ariel ne sentait que du plaisir, il oubliait tout, il n'avait jamais fait autant de bruit.

« Mais qui diantre vous empêchait de nous faire savoir que vous étiez en vie ? » dit-il enfin. — « Je ne savais pas que vous me croyiez mort. » — « C'était bien plus que de le croire; nous en étions sûrs. Pensez-vous que sans cela mon frère Denis vous aurait dés. . . , *hem?* » — « Assurément, » reprit le colonel : « cette disposition a

été faite d'après cette supposition. C'est à moi de remédier aux conséquences d'une semblable méprise. »

— « Il a très-bien fait, » dit Sybrandt; « il a laissé son bien à celle qui le mérite le mieux. » — « Morbleu ! mon garçon, vous parlez comme un fou, » dit Ariel. « Vous laisser sans un sou, comme un mendiant! Non, sur ma parole! Je puis empêcher cela, moi. » — « Mon cher oncle, je ne suis pas un mendiant : j'ai une épée, une commission, un cœur, des bras. »

— « Vous parlez en brave ; mais ou je me trompe fort ou vous aurez encore quelque chose, outre ce cœur et cette épée. »

— « Je suis satisfait de mon sort. » — « Moi, je ne le suis pas, » dit le colonel. « Il est certain que mon frère n'a changé son testament que parce qu'il était pleinement convaincu (comme nous l'étions tous) que vous n'existiez plus... » — « Je ne puis concevoir comment une semblable nouvelle a pu se répandre, et comment vous avez pu la croire. » — « Je l'ai vue dans une lettre écrite au commandant d'Albany. » — « Est-il vrai? Dans ce cas, monsieur, je ne suis plus surpris que vous l'ayez crue. » — « Mais venons au point essentiel, » reprit le colonel. « Catalina

est majeure, et elle ne serait pas ma fille si elle retenait ce legs une minute de plus que le temps nécessaire pour vous transférer ses droits : je vous proteste sur mon honneur qu'elle le fera. » — « Et moi, je vous proteste sur le mien que j'aimerais mieux mendier, mourir de faim, que d'accepter une seule obole de cet héritage ; Dieu merci ! je ne suis pas assez lâche pour cela ! » — « Cet héritage est à vous en toute justice. » — « Il ne sera jamais à moi. » — « Puis-je vous demander pourquoi ? » dit le colonel un peu offensé. « Peut-être le donataire n'est-il pas assez bien dans votre estime pour rendre le don acceptable ? » — « Épargnez-moi sur ce sujet, monsieur. Je préfère n'en point parler, à moins que cela ne soit absolument nécessaire. Demain, je retourne à l'armée : cette nuit, cette seule nuit, je me prévaudrai de l'hospitalité de ma cousine, si elle veut bien me le permettre. »

— « Vous viendrez à la maison, » dit le colonel avec une franche cordialité, bien qu'il se sentît intérieurement mortifié du langage et de la conduite de son neveu ; « vous viendrez à la maison. Ma... ma femme, votre tante, sera heureuse de vous voir. » — « Vous viendrez chez moi, » dit Ariel. « Mais non ; je n'y pensais pas : je passerai

moi-même cette nuit chez mon frère, parce que j'ai mille choses à faire dans son jardin de grand matin. »

Sybrandt annonça qu'il était déterminé à rester où il se trouvait pour la nuit.

« Eh bien ! » dit le colonel en lui prenant la main, « promettez-moi sur l'honneur de voir votre tante avant de partir. » — « Assurément, monsieur : c'était mon intention. Je dois trop à ses bontés pour négliger de lui présenter mon respect. J'espère qu'elle se porte bien? » — « Tout-à-fait bien. » — « Et ma cousine? » dit Sybrandt avec effort. — « Elle est bien aussi ; c'est-à-dire mieux qu'elle n'a été. » — « Comment ! A-t-elle été malade ? » — « Très-malade ; justement après la nouvelle de votre mort ; il y a deux mois environ. Elle est à peine convalescente. Vous serez étonné de la voir si pâle, presque aussi pâle que vous. Mais bonne nuit. Je ne puis différer plus long-temps de rendre la mère et la fille heureuses en leur annonçant que l'une a retrouvé un neveu, l'autre un ami d'enfance. Vous tiendrez votre parole, et nous viendrez voir demain matin. »

— « N'en doutez pas, monsieur. — Les rendre heureuses ! » disait notre héros en répétant les

dernières paroles du colonel. « Elles s'embarrassent bien peu de moi l'une et l'autre; car s'il n'en était pas ainsi, Catalina aurait répondu à ma lettre : mais... peut-être ne l'a-t-elle jamais reçue, comme sir William voulait me le persuader. C'est possible ; et demain je prendrai sur moi d'en faire la question, quoi qu'il en puisse coûter à mon orgueil. Il est juste de donner à d'anciens amis l'occasion de se disculper de leur négligence ou de leur froideur, si par bonheur elles n'étaient pas réelles.

CHAPITRE XXXIX.

Notre héros reprend l'héritage de son oncle avec une charge.

Il est nécessaire, pour expliquer certaines parties de ce que nous avons dit dans le chapitre précédent, de retourner à l'époque du faux récit que le métis vagabond fit à notre héros. Ce désappointement produisit sur sa constitution, déjà affaiblie, l'effet qu'on devait en attendre, et ses forces diminuaient avec une effrayante rapi-

dité, lorsqu'un jour il tomba dans un profond évanouissement qui fit penser à son domestique qu'il avait cessé de vivre. Cet homme courut, tout effrayé, porter cette nouvelle au général, en présence du jeune officier qui la donna ensuite à la famille Vancour. Le général allait en ce moment fermer sa lettre pour le commandant d'Albany; il la rouvrit pour y insérer le *post-scriptum*, qui fut lu par le colonel.

Sans les soins persévérans de sir William, il est probable que Sybrandt ne fût jamais revenu de cet évanouissement. Cet excellent ami réussit à le rappeler à la vie, et le jeune homme rouvrit encore les yeux sur ce monde, qu'il souhaitait ne plus voir. Les sommets des montagnes se couvraient déjà de neige, tout annonçait l'approche de l'hiver. « Vous viendrez avec moi à Johnstown, » dit sir William, « avant de retourner chez vous, comme vous avez sans doute le dessein de le faire aussitôt que vous pourrez voyager. » — « Je n'ai aucune envie de partir d'ici. J'aime autant y mourir que partout ailleurs. » — « Si vous restez ici, vous mourrez en effet de consomption. Je n'aime point cette toux sèche, c'est un mauvais signe. Venez, je demanderai un congé pour vous; je vous procurerai une bonne

voiture et une garde-malade attentive, qui sera moi-même : point de scrupules d'amour et d'honneur. Vous viendrez, je le veux; sinon je vous mets aux arrêts, et vous emmène pieds et poings liés. Ne feriez-vous pas une belle figure devant votre maîtresse, si vous retourniez maintenant au logis? Elle pourrait légalement rompre son engagement, en alléguant que vous n'êtes pas le même homme. »

« Je n'ai maintenant ni logis, ni maîtresse, » dit le jeune homme d'un ton pénétré. — « Vous voilà donc revenu à vos vieilles manies? » dit sir William. « Etes-vous encore occupé à détruire et votre bonheur actuel, et vos espérances? »

« Non, sir William, la faute n'est pas mienne cette fois; quels que soient les torts que je me suis donnés jadis, maintenant ce n'est point une illusion de mon esprit inquiet, je suis banni de la maison où j'ai été élevé, banni de la présence de ma maîtresse. » — « Est-il vrai? mais c'est par votre faute? » — « Non, sur mon ame. J'avais été long-temps dans l'erreur; j'ai découvert la vérité, et je me suis empressé de la reconnaître et d'implorer mon pardon. Mais mes lettres ont été reçues avec mépris d'un côté, avec une froide indifférence de l'autre. Jamais je ne retournerai

dans ma famille, du moins tant que je n'aurai pas appris à oublier et à pardonner. »

« Contez-moi tous les détails de cette affaire. Je suis votre ami, et vous savez ce que ce terme signifie pour moi; vous savez que mon cœur et mon bras sont à votre service. »

Sybrandt lui dit alors ce que le lecteur sait déjà sur la conduite de Catalina à New-York, l'histoire du portrait, l'explication de Gilfillan; enfin la commission donnée au métis.

Sir William écouta avec attention, et réfléchit quelques instans. « C'est étrange, » dit-il enfin. « La conduite de Catalina peut s'expliquer jusqu'à un certain point par son orgueil blessé mêlé au sentiment de ses torts; mais que son père, un homme connu pour la bonté de son cœur, et (ce qui est plus extraordinaire) que votre bon oncle Denis, qui vous a toujours montré une tendresse paternelle, aient tous deux parlé avec une dureté vraiment inconcevable; c'est ce qu'on ne saurait croire raisonnablement. Il faut qu'on vous ait trompé à ce sujet, et ce ne peut être que.... Mais c'est impossible : ou vous vous êtes grossièrement mépris sur le caractère de miss Vancour, ou ce ne peut être elle. » — « Je le crois presque impossible en effet; mais elle a pu

considérer ma conduite sous un jour différent de celui sous lequel je vous l'ai présentée. Son père en a été blessé, et son ressentiment a gagné jusqu'à mon bienfaiteur, sur lequel il eut toujours une grande influence. »

Sir William réfléchit encore, et s'écria tout à coup : « C'est cela, j'y suis ; c'est cela. Sur ma ma vie, le drôle n'a point remis vos lettres, et a voulu vous jouer un tour. Où est-il maintenant ? qu'on le fasse venir, je saurai bien le forcer à tout avouer. »

« Je ne sais où il est. Peu de temps après son message, il est parti pour je ne sais quelle tournée. » — « Eh ! oui, le coquin avait peur d'être découvert. Mais nous saurons la vérité avant peu. N'avez-vous pas écrit depuis ? »

« Quelle raison aurais-je eu d'écrire ? »

« Mais vous allez écrire tout de suite, du moins à la première occasion. Je suis presque sûr que ce misérable vous a trompé. » — « Cependant je ne puis me résoudre à leur écrire de nouveau. A Catalina, au colonel, cela me serait impossible ! Si mon bienfaiteur était réellement mon père, j'implorerais son pardon avec instance jusqu'à ce qu'il me l'eût accordé, ou qu'il m'eût positivement défendu l'entrée de sa maison. Mais il me

semble qu'il y aurait de la bassesse à réclamer, à solliciter à genoux le retour de sa charité. Non, je ne le ferai point. »

« Vous êtes un orgueilleux personnage, » dit sir William, « mais un peu de fierté sied bien à l'homme, elle le sauve de bien des fautes et la femme aussi. J'écrirai moi-même, aussitôt que je serai chez moi et qu'il se présentera quelque occasion. En attendant, vous êtes mon prisonnier. Soyez prêt à m'accompagner demain. »

« J'obéirai, mais ne parlez pas de prisonniers, je pars comme volontaire. »

Le changement d'air, le mouvement du voyage et l'espérance qu'avait éveillée dans le cœur de Sybrandt les suggestions de son ami, eurent sur la santé du premier l'effet le plus salutaire, et son séjour chez le chevalier, acheva de le mettre dans un état de convalescence qui ne laissait aucune crainte de rechute. Un jour, sir William lui dit : « Comme vous paraissez avoir de la répugnance pour écrire à vos amis, je me suis chargé de ce soin ; voici ma lettre, voyez si elle vous convient. Mais si vous vouliez m'en croire, je vous conseillerais de faire ce que je ferais à votre place, et j'irais moi-même voir ce qui en est. La moitié des erreurs et des mésintelligences qui arrivent en ce

monde, tiennent à ce qu'on néglige d'aller soi-même, quand on le peut, au lieu d'envoyer quelqu'un ou d'écrire. »

Sybrandt, qui commençait à penser de même, répondit franchement. « Puisque vous me chassez aussi de votre maison, sir William, il faut bien prendre mon parti. Demain je partirai avec votre messager; mais croyez que j'aimerais mieux avoir à soutenir un autre combat comme celui de la forêt. »

« Vous êtes un singulier homme, Westbroock. Vous ne craignez rien au monde, excepté... une femme. »

Le lendemain, le chevalier, en prenant congé de notre héros, le pria de ne pas oublier de l'inviter à ses noces.

« Y viendrez-vous? » dit le jeune homme avec un sourire mélancolique. — « Il faudrait qu'il y eut de grands empêchemens pour que je n'y vinsse pas. Me promettez-vous de m'inviter? » — « Oui, mais je vous l'ai dit, il est plus probable que c'est à mes funérailles que vous serez invité. »

« Toujours le même. Allez, regardez-moi comme un faux prophète, si vous êtes encore garçon dans un an. Adieu, je voudrais que vous fussiez mon fils. » — « Si le ciel m'eût donné un père

tel que vous, j'eusse été trop heureux ! Adieu. »

Notre héros ne se hâtait point d'arriver au terme de son voyage ; il aurait voulu bien souvent revenir sur ses pas. Il passa une journée enfermé dans une chambre de l'auberge où il s'arrêta à Albany, et reçut les complimens du peu de gens qui le virent, sur sa résurrection. « Que diront-ils en me revoyant? » pensait-il. « Quelques mauvaises plaisanteries ; aucune demande d'explication ; c'est tout ce que je dois attendre. » Il arriva plein de ses idées pénibles, à la maison de son bienfaiteur.

Tandis que nous avons mis le lecteur au courant des événemens qui précédèrent l'époque décisive à laquelle nous nous trouvons, Catalina de son côté apprit le secret de l'histoire du revenant. Au premier moment, elle devint plus pâle que jamais et pouvait à peine se soutenir; mais bientôt les vives couleurs de l'espérance et de l'amour revinrent animer son joli visage, et son cœur se soulagea par un torrent de douces larmes. « Je veux lui rendre tout, » se disait-elle, « et toute sa nuit se passa en résolutions sur la conduite qu'elle devait tenir avec son cousin, et en suppositions sur celle qu'il tiendrait lui-même avec elle. En repassant dans sa tête tout ce qui

s'était passé, elle s'arrêta à l'idée qu'il l'avait traitée injustement, durement, et que la dignité de son sexe lui commandait de se renfermer dans les bornes d'une froide politesse, jusqu'à ce qu'il eût reconnu ses torts. Elle se décida en conséquence à remettre à Sybrandt, lorsqu'il viendrait le lendemain, un acte que son père s'était chargé de préparer et par lequel l'héritage de son oncle était remis à celui auquel il avait été destiné ; après cela elle se proposait de lui dire adieu pour toujours, sans pousser un soupir, sans verser une larme.

Aussitôt qu'elle fut levée, elle demanda que, lorsque Sybrandt viendrait voir sa mère, on voulût bien la faire avertir et la laisser seule avec lui. Sa demande lui fut accordée, et elle attendit l'arrivée de son cousin dans la plus vive anxiété. Il vint, et madame Vancour ainsi que le reste de la famille furent frappés du bon effet que produisait en lui un bel uniforme, au lieu de l'habit tabac d'Espagne, fabriqué par maître Ten Broeck. Après une entrevue assez pénible, Sybrandt prit enfin sur lui de demander des nouvelles de Catalina. « Elle a été long-temps fort malade, » dit la mère ; « vous auriez peine à la reconnaître. Mais elle désire vous voir. » — « Me voir! moi! » s'écria Sybrandt hors de lui-même.

« Oui, *vous.* — Vous, l'ancien compagnon de son enfance, son cousin. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela? » répliqua madame en souriant. « Elle est dans la chambre voisine, allez la trouver. »

« Vous voulez que je me présente devant elle, » dit notre héros en bégayant, « mais je... je ne voudrais pas,... vous ne pensez pas,... »

« Je pense ce que je dis, et rien de plus, c'est-à-dire qu'elle est dans cette chambre, et désire vous voir. Je n'imagine pas que vous vouliez la faire attendre plus long-temps? » et madame sourit encore.

« Que signifie cela? » pensait Sybrandt; et il s'achemina vers la porte avec le même empressement que s'il eût marché au supplice.

« Je dirai à Catalina combien vous vous êtes montré empressé de la voir. »

« Ils imaginent que je n'ai point de sentiment, ou bien ils n'en ont pas eux-mêmes, » se disait Sybrandt; et cette idée réveillant son énergie, il marcha vers la chambre où se trouvait Catalina, comme s'il eût conduit son régiment à la bataille.

« Ne prenez pas un air si martial, » lui cria madame, « vous effraieriez ma fille. »

Mais Catalina l'était déjà au dernier degré; les

efforts qu'elle faisait pour contenir ses propres émotions ne lui laissaient pas le temps d'examiner l'air et la démarche de son cousin, et depuis quelques minutes il était devant elle sans qu'elle lui eût adressé un seul mot. Enfin leurs yeux se rencontrèrent, et l'excessive pâleur qu'ils remarquèrent sur le visage l'un de l'autre, leur fit à tous deux une impression également pénible.

« Chère cousine, » dit Sybrandt, « vous paraissez bien souffrante. » C'était, il faut l'avouer, un compliment assez gauche; mais Catalina ne fut pas en reste, et répondit en ces mots :

« Cher cousin, comme vous êtes changé! »

L'orgueil et la tendresse luttaient dans le cœur de ces deux jeunes gens. Sybrandt sentait son courage s'amollir; mais la fierté féminine soutint Catalina, qui reprit le plus tôt sa position, et d'une voix d'abord tremblante, qui devint graduellement plus assurée, elle parla en ces termes :

« Colonel Westbroock, je désirais vous voir pour m'expliquer avec vous sur un sujet qui m'a causé beaucoup de peines, le legs de notre oncle en ma faveur. Il a été fait dans le temps où l'on croyait que vous n'existiez plus. » Et cette dernière phrase fut prononcée d'un ton plaintif, qui alla droit au cœur de notre héros. — « Elle a

quelque attachement pour moi, » se disait-il ; « mais pourquoi ne pas répondre à ma lettre? » Catalina poursuivit :

« Je me haïrais moi-même, si j'étais capable de retenir un instant ce qui vous appartient si légitimement, ce que mon oncle voulait, à notre connaissance à tous, vous laisser, jusqu'à l'instant où il a pensé que vous étiez mort. » Et le même accent plaintif vint encore émouvoir le cœur de Sybrandt.

« J'ai voulu vous voir, » continua-t-elle, « pour vous remettre ce legs. Je suis majeure ; voici l'acte. Je vous conjure, si vous avez le moindre égard à mon repos, de l'accepter avec la même franchise que je mets à vous l'offrir. »

« Moi, vous priver de votre bien, ma cousine ! non, jamais. » — « C'est ce que je craignais, » dit Catalina en soupirant ; « je craignais que vous n'eussiez pas assez d'estime pour moi, pour recevoir de ma main ce qui vous appartient à juste titre. »

« Ce serait une bassesse ; et puisque vous m'accusez de manquer d'estime pour vous, je dois vous dire que je suis trop fier pour accepter quoi que ce soit, et surtout un don semblable de quelqu'un qui n'a pas jugé le re-

pentir d'un mourant digne de son attention. »

« Que voulez-vous dire? s'écria Catalina. »

« Je parle de la lettre que je vous ai envoyée : je ne fais ni plainte ni reproche; mais vous me forcez à me justifier. »

« Quelle lettre, au nom du ciel? » — « Celle que j'écrivis aussitôt que mes blessures m'en laissèrent la force, et dans laquelle je vous disais que j'avais eu avec le colonel Gilfillan une explication pleine et entière, et vous demandais pardon de mon injustice involontaire, en des termes qui devaient satisfaire et l'amour et l'honneur. »

« Et vous avez écrit une semblable lettre? » demanda Catalina respirant à peine.

« Oui. Le messager revint; il vous avait vue gaie et heureuse, et il ne me rapporta qu'une réponse verbale, c'était que *ma lettre n'en exigeait aucune.* » — « Est-ce là, dites-le-moi, Sybrandt, sur votre honneur, la seule cause de votre conduite subséquente? » — « La seule. Vous savez que je ne puis, que je n'ai jamais pu supporter le mépris. » — « Si je vous jurais, par tout ce qui existe de sacré au monde, que je n'ai jamais reçu cette lettre? » — « Je vous croirais comme si vous étiez la vérité elle-même, et je

vous demanderais pardon à genoux d'avoir douté deux fois de votre sincérité. »

« Alors, je vous assure que je n'ai point reçu cette lettre, que je ne me doutais pas qu'elle eût jamais été écrite. » — « Et Gilfillan a-t-il dit vrai? »

Elle tourna sur lui ses yeux charmans, et murmura en soupirant; « il a dit vrai. »

« Alors vous êtes à moi, » et Sybrandt soutint dans ses bras sa belle cousine, qui lui dit avec un de ces sourires qui, depuis bien long-temps n'embellissaient plus ses traits : « vous acceptez donc l'héritage de mon oncle? » — « Pourvu que vous y ajoutiez le don de votre main, fille chérie. »

« Vous devez l'accepter avec cette charge, » dit-elle, et il scella sur ses lèvres l'acte de réconciliation.

Dès que Sybrandt fut sorti, Catalina apprit à sa mère tout ce qui s'était passé. « Hélas! » pensait la bonne femme, « elle ne sera jamais une lady; cependant qui sait? le roi pourrait bien faire le colonel Westbroock chevalier. » Cette idée la réconcilia avec l'évènement, et elle embrassa de bon cœur sa fille, en la félicitant sur la fin de ses inquiétudes.

« Le diable m'emporte, » disait Ariel, « si j'ai vu de la vie un plus beau souper de noces. »

— « Vous rappelez-vous les derniers mots que je vous ai adressés ? » disait à Sybrandt son hôte sir William Johnson. — « Je me les rappelle, sir William. Vous êtes prophète, comme la plupart des autres grands guerriers et grands législateurs. » — « Qu'a-t-il dit ? » demanda tout bas une jolie demoiselle, qui brillait comme une rose dans ses habits tout blancs, « qu'a-t-il dit ? » — « Qu'avant la fin de l'année je serais le mari d'un ange. » — « Prenez garde que cette prophétie ne tourne pas comme les rêves, en sens inverse, » reprit la demoiselle.

Mais la prédiction du chevalier s'accomplit dans le sens que lui donnait Sybrandt. Catalina fut la meilleure des femmes, le modèle des mères, car elle ne donna jamais lieu à son mari de trouver qu'elle n'était pas un ange, et ses enfans n'obtinrent jamais rien d'elle par l'importunité.

« Sybrandt, » dit sir William, « je partirai demain avant que vous soyez levé ; recevez mes adieux, et puissiez-vous être heureux autant et aussi long-temps que je vous le souhaite ! Je n'ajoute qu'un mot : l'action, ne l'oubliez jamais,

l'action, en vous rendant utile et distingué parmi vos concitoyens, peut seule assurer le bonheur de votre vie future.

« Mais quelle est la moralité de votre conte, mon ami? » dit une de mes lectrices les plus dévouées, une dame d'un certain âge, secrétaire, trésorière, etc., de cinquante sociétés.

« Ma chère dame, ne le voyez-vous pas? Toute la morale de mon roman est renfermée dans les derniers mots. »

« L'action, n'oubliez jamais l'action. En vérité je ne donnerais pas une épingle pour une morale semblable. »

« Alors, madame, je vais vous en offrir une autre. Mon histoire est un avertissement aux jeunes gens de ne point se risquer à faire leur cour en culottes tabac d'Espagne. »

« Quelle folie! eh bien! je ne lirai jamais un seul de vos romans. » — « En ce cas, madame, vous ne serez jamais aussi sage que votre grand' mère. »

FIN.



